This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07494850 0

M. F T

M. F Tupper
NCM

# FILOSOFIA PROVERBIAL

POR

MARTIN F. CUPPER,

TRADUCIDA DEL FRANCES

POR

ISIDORO CORDIER.

PRIMERA PARTE.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

HABANA.

IMP. LA ANTILLA, DE CACHO-NEGRETE,
CALLE DE CUBA NUMERO 51.
1865.

Poetry (English)

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
96413
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1923 L

# A MI HIJA MARIA.

En el cúmulo de circunstancias que surcan la vida del hombre,

Todas concurren á herir sus fibras, moviéndolas unas veces al placer, otras al sufrimiento;

¡Y desgracia humana, mayor es el número de las últimas!

Dios al arrojar al hombre en la tierra, ha querido entregarlo á su buena ó mala suerte,

Reservándose el derecho de recompensarlo

Si en su vida ha seguido las trazas que le ha marcado la Providencia,

Y castigarlo si en vez de aprovechar las bendiciones del cielo, las ha despreciado.

*Hija* de mi alma, al dedicarte este pequeño trabajo, hermano de los muchos que el Destino me ha designado,

Es solo para que, en los trámites del viaje que emprendes, (la vida)

Puedas beber en este manantial de máximas,

Y asegurar tus pasos inciertos cuando haya dado cuenta de sus acciones á Dios

TU PADRE

Isidoro Cordier.

Pinar del Rio Enero 22 de 1865.

Escto Mar.19,1923

Tupper
NCM

# FILOSOFIA PROVERBIAL.

PRIMERA PARTE.

## PREÁMBULO.

De los pensamientos que han morado en mi espíritu, y que pueblan sus santuarios,

Hijos austeros de la razon, ó cortejo fugitivo de la fantasía.

Vino claro de la persuacion, con la espuma y borra de las especulaciones;

Trigo puro de las haces de la ciencia, con el rastrojo de la era de mi granero;

Pesquisas en busca de la verdad, que han trazado sus minas secretas,

Y que se remontan á la superficie del globo, con conocimientos fundados con más solidez,

Argumentos de alta importancia, que han tomado su vuelo hasta la llave de la bóveda celeste,

De donde se han precipitado hácia un fin fijo, como el águila se precipita sobre su presa;

Frutos que debo á la prudencia, cosecha madura de mis meditaciones,

Hé aquí lo que te recomiendo, discípulo dócil de la Sabiduría,

Hé aquí lo que ofrezco á tu corazon susceptible, amigo síncero del bien.

*¡Y bien!* aun cuando él que renueva este tema sagrado fuera culpable,

Tocando con su débil mano el arpa del hijo de Sirach,

Aun cuando fueran jóvenes los labios que volviesen á tomar la antigua parábola,

Repitiendo con voz débil, los discursos sentenciosos de antaño,

Dulce es la miel vírgen, aunque la abeja salvaje la haya depositado en una caña,

Resplandeciente la cintilla sembrada de diamantes que rodea el brazo del etiope;

Puros son los granos de oro que ruedan en las ondas fangosas del Gánges,

Y hermosas las flores vivas que salen de la planta débil y marchita,

Así, discípulo benévolo, inclina tu oido á mi voz,

Pues yo tambien soy lo que eres; nuestros corazones simpatizan.

Yo seré cendescendiente para las cosas más bajas, pues humilde es la suerte de los mortales;

Me elevaré hácia los argumentos más nobles, pues el alma tiene una herencia de gloria;

Las pasiones del hombre abyecto; los atributos de Dios;

Las sombras calenturientas del tiempo, y la sustancia temible de la eternidad.

*Entrega* tu alma al candor, y no te opongas como si tuvieras un amo severo:

No desprecies á la angélica Verdad, por causa de su indigno mensagero;

No te cuides de él, pero escucha sus palabras y no te ocupes de donde salen;

Los vientos invisibles podrian repetirlas, las olas rugiendo anunciarlas,

El humilde junco de los pantanos, suspirar por ellas,

O concebirlas el alma del orgullo, y la boca de la locura enunciarlas.

Sin embargo, no me presento contra tí con la lanza y el escudo,

Vengo como hombre de paz para consolar, mas no para combatir;

Con las dulces palabras de la persuacion, quiero encantar á tu oido atento,

Ofreciéndote la mano de la asociacion, prenda de la simpatía del corazon.

Caminemos juntos como dos amigos, en los senderos sombríos de la meditacion,

Y que el juicio no ponga el sello sino despues de haber alzado la balanza:

Así los castigos de una dulce reprimend acorregirán el error involuntario,

Y la Caridad no será extraña á la mesa puesta para el banquete fraternal.

# LAS PALABRAS DE LA SABIDURIA.

*Raras* y preciosas son las palabras que los labios de la Sabiduría profieren:

¿Con qué puedo comparar su hermosura? ¿A qué precio se comprarán?

Perfectas, infinitamente deseables, fuente de alegría y de riqueza,

Lo que la tierra posee de más hermoso no ofrece más que una débil muestra de ellas.

Son las perlas de la casualidad, arrojadas en medio de los escollos por las olas desdeñosas del Olvido,

Ensartadas por la Diligencia y puestas al cuello de la Memoria:

Semillas de dicha llegadas de las islas de los bienaventurados en las alas de los vientos,

El Pensamiento acaricia su cultivo en el jardin secreto del corazon.

Son retoños de una siembra eterna, naciendo en los surcos del tiempo,

Prendas verdes y sonrientes del trigo de oro, cuyo pan nutre á los ángeles;

Son gotas de cristal, rocío celeste que cae de las alas de los serafines,

Cuando se estremecen de alegría en algun concierto melodioso:

Así son las palabras raras y preciosas que los labios de la Sabiduría profieren.

*No* es todo, el elogio de su fuerza, de su dignidad, de su excelencia es apénas empezado;

Pues ellas dan la vida, radiantes de gloria, perfumadas por el santuario.

Como el humo del incienso sagrado que vela el trono del Eterno,

Como los rubíes resplandecientes del cáliz de la Inmortalidad,

Como los iris enlazados en la espuma de las cataratas del Verdadero:

Así son las palabras raras y preciosas que los labios de la Sabiduría profieren.

*Sufre* aún un momento, discípulo querido, los elogios de tu institutriz,

Pues, á la verdad, el sol del alma y la vida del corazon, es la Sabiduría.

Ella es pura y luminosa, su dulce aureola corona los cabellos blancos,

Y brilla en los ojos de la juventud con un fuego que no es suyo;

Estas palabras ¿á qué las puedes comparar? pues la tierra no las posee iguales:

Arena de diamantes, era radiante del cielo,

Ellas pululan como reluciente polvo detrás del carro de Dios;

Relámpagos del oriente de arriba, se deslizan de las ventanas del cielo,

Y salen como arroyos de agua viva, de la fuente de la Inteligencia:

Así son las palabras raras y preciosas que los labios de la Sabiduría profieren.

*Ellas* te conducirán bien, serán tu defensor y apoyo;

Y si todo te falta, con ellas serás rico:

Aunque al rededor todo sea miseria, ellas te harán dichoso;

Aunque todo sea dolor por dentro, te traerán la salud;

Lo bueno que posees madurará y lo malo que tienes se marchitará,

Y el dulce encanto de las palabras de la Sabiduría trasformará tus faltas en virtudes.

Así es como el sórdido se volverá frugal, el atrevido modesto,

El tímido precavido, el temerario un héroe:

El irrascible será justificado, dando razon de su cólera:

La mano ociosa auxiliará al pensativo, excusa honrosa,

La vida no tendrá ya laberintos cuyos senderos más tortuosos no sepas trazar,

El ovillo de seda es tuyo; te conducirá en medio de las tinieblas;

Al acercarte, el insolente Minotauro de la Ignorancia caerá,

Y tus hermanos libres, proferirán gritos de alegría,

Verán la vela blanca en seña de victoria.

Así es amigo mio, mi discípulo, escucha las palabras de la Sabiduría;

Sea que hablen á tu corazon en las cuerdas elocuentes de la revelacion;

En la tierra, en el aire, en las ondas que te inspiran; en las melodías dulces del pensamiento,

O áun aquí, en los humildes acentos que desean detenerte.

# EL REZO.

*El impío*, el hablador frívolo y falso, desprecian el rezo.

Se burlan de la esperanza de que Dios se conmueve por nuestras súplicas:—

¿Puede variarse el ser inmutable? ¿se atreverá en sus designios?

¿Es susceptible de la enfermedad de la conmiseracion? ¿se alejará al mando del hombre?

Creí que gobernaba al mundo, y que llamábais sus decretos invariables,

Pero si como se pretende, considera nuestras palabras, ¿dónde estará la constancia de su voluntad?—

Tal era el lenguaje del impío, lenguaje más suave que la miel;

Mas yo sabia que sus argumentos eran falsos, siendo verdadera la promesa de la Santa Escritura:

Sin embargo, mi alma estaba triste; las palabras del malvado me parecian difíciles;

Hasta el momento en que me volví hácia mi Dios, sé que nos absuelve.

Entónces miré en mi derredor; ¡hélo aquí! Dios está en todas partes:

Mas en nada ví las trazas de su mano, conocí que se sirve de medios;

Aún más, que la eficacia del medio prueba la sabiduría del que lo ha prescrito,

Que no hay acto inútil, aunque fuera arrojando una piedra al aire.

Así volví mis pensamientos á la súplica, contemplé las misericordias de Jehová,

Y ví que la sana razon era siempre la amiga fiel de la piedad:

Pues como la aprobacion motivada por la razon es la roca de las afecciones,

Así los fundamentos del templo de la Religion tienen por base la Filosofía.

*Despreciador*, tus argumentos son débiles, no alcanzan las alturas del sugeto;

¡Silencio! para explicarte el misterio del rezo, no se necesita sino la boca de un niño:

A la verdad, no hay variacion en los consejos del Gobernador Supremo:

Su designio siempre firme, se ha arraigado en el abismo de la necesidad:

Pero ¿quién te ha revelado su designio? ¿quién te ha hecho conocer su voluntad?

¡Oh! adversario! ¿cuándo fuiste iniciado en los secretos de la Sabiduría?

El Destino es criatura de Dios, todos los séres se mueven, cada uno en su órbita;

Y lo que infaliblemente debe suceder, le es conocido por toda la eternidad;

Pero lo mismo que en el campo de la naturaleza, en donde se sirve uno de la fuerza del buey,

Ordenando la diligencia y el trabajo, y él mismo produciendo el aumento,

Así en el reino de su gracia hace poderoso al rezo,

Pues sabe lo que pedirás y debes pedir.

Ningun hombre puede rezar con fé si sus ruegos no están fundados en una promesa:

El hombre piadoso recomienda sin embargo todo á la sabiduría de su Dios,

Pues los que rezan con fé, confian en el inmutable Jehová,

Y los que piden bendiciones sin promesa, se apoyan sobre una misericordia sin alianza.

*Hombre*, mira tus rezos como un designio de amor para con tu alma;

Considera la providencia que te los inspiró, como un índicio de la buena voluntad de Dios:

Entónces rezarás bien, y tus palabras encontrarán merced,
Lo mismo pidiendo por tu prójimo, dé gracias por la abundancia de tus ruegos;
Pues si eres pronto para pedir, el Señor es aún más pronto para conceder.
La sal conserva la mar, los Santos sostienen la tierra,
Sus ruegos son los pilares innumerables de la bóveda estrellada.
A la verdad, el alma terrestre que pasa las horas sin rezo,
Es una calamidad en el calendario del tiempo, una mancha negra como las tinieblas.
El dia de horror en que el mundo caerá en ruinas,
Si el rezo no lo ha iluminado, ¿hallará fé en la tierra?
Es que, lo mismo que hay una economía de misericordia, tambien hay una de sabiduría, de poder y de medios:
Y jamás el tesoro de todo bien, concede un favor si no se le ruega:
El Sér compasivo, el Bienhechor de los que dependen de él,
Jamás es avaro de sus liberalidades, miéntras que le ruegan:
Sí! pide lo que quieras, hasta el segundo trono del cielo,
Es tuyo, para tí fué preparado, no hay límites para el rezo:
Pero si dejas de pedir, tiembla, tú que te excomulgas,
Pues la fuerza está destruida como la de Sanson, la hora de tu destruccion ha llegado.
*¡Oh Hombre!* ¡cuán frágil eres! eres la burbuja de aire en los escollos,
Débil juguete de las circunstancias, pájaro raquítico sorprendido en la tempestad,
Sin embargo, es tu soplo momentáneo que puede calmar la cólera de los mares,
Es tu mano la que toca una palanca que puede derribar al mundo.
¡Oh, Dios de misericordia! contigo hacemos un pacto eterno.
Pues el hombre puede escoger para su aliado al rey de los reyes.
Cuán fuerte es, y sin embargo, cuánta debilidad; en medio de una necesidad extrema, cuán rico es.
¡Qué omnipotencia de bien recela el hombre!

Mira esta débil y esbelta beldad, forma trasparente y delicada:

Sus ojos brillan, su megilla se colorea; la tísis, faro siniestro, los alumbra;

De un semblante lánguido como un lirio cargado de rocío, hé aquí que se dobla:

Sus rubias trenzas, en vano fecundas están bañadas por un sudor mal sano:

Al verla, ¿tu corazon no te dijo: Te compadezco pobre criatura de la enfermedad?

Tu corazon se engañó; Goliat el gigante de Gat, no se presentó con la mitad de su fuerza;

Combate en la vanguardia, esparce el terror como la vírgen de Orleans,

Lleva el estandarte celeste, su asalto es el paso de las cataratas,

Los serafines se ven en su derredor; el capitan de este ejército es Dios,

Y de los ojos de una mujer sale el relámpago que derriba las filas estrechadas del mal;

Sirve de monitor al Rey, dispensadora de innumerables favores,

Cubriendo á su ingrata patria con la égida celeste:

Su corazon débil y jadeante, es fuerte, firme en la fé;

La dependencia es su fuerza, y hé aquí que ruega.

*Los Angeles* que rodean al hombre piadoso, recogen el incienso de sus ruegos,

Y vuelan, ministros de beneficios, hácia aquellos por quienes interceden;

Pues el altar del corazon está encendido, arde perpetuamente delante de Dios,

Y el fiel respira, sintiendo su alegría, la atmósfera del cielo;

Sí, aunque sea pobre, despreciado, sin experiencia segun el mundo,

La multitud desconoce su mérito y no podria estar sin él.

Millares de hombres lloran un héroe: cuando muere un rey, la nacion entera lleva el luto,

Pero cuando el hombre que ruega no existe, el universo entero es el que se lamenta,

A la verdad, si no hubiera sido por Él que está sentado en el trono,

Coronado de un arco-iris color de esmeralda, reciente recuerdo de nuestra tierra,

Por Él, hombre mediador que revistió su Divinidad de carne,

Y que, sacerdote-rey de la Naturaleza, ruega sin cesar,

Todo, materia, vida, alma, se habria precipitado en el abismo negro de la nada,

Y el relámpago horroroso del ojo de la justicia habria reducido el mundo á cenizas.

*Adorador* de la razon, tal es el sumario del argumento:

Y desgraciada la cabeza del que delante de Dios se abstiene de rezar.

El rezo es la fuerza del sér creado, su soplo, su sér,

El rezo es la llave de oro que abre la puerta de la misericordia;

El rezo, sonido mágico, dice al Destino, así sea:

El rezo es el nervio suelto que mueve los músculos del Poder Supremo.

Así es, débil criatura, reza; pues tus necesidades son grandes,tus defectos numerosos;

Tu alma, tu conciencia, tu sér, tus derechos te recomiendan el rezo,

El que cura todas las penas, la panacea de todos los males,

Destruyendo la vida, reparando la ruta, antídoto contra todas las inquietudes,

*Dios*, por consiguiente es verídico; no hay variedad en Él:

Él es quien envia la peticion, y segun su buen parecer contesta á ella.

# LA LECTURA.

*Una* dragma por un buen libro, y mil talentos por un verdadero amigo,

Es el precio corriente del mercado, en donde lo que no abunda es costoso:

Aun cuando los diamantes de Golconda fuesen tan comunes como la arena,

Una manzana madura, redimiria á un rey mejor que un brillante:

Para mí el libro; para los demás el amigo.

Ni mudanza del rostro, ni celos ni temores existen en él.

El volúmen silencioso escucha, y cuando quieres, habla:

Alaba sin envidia el bien que en tí halla, vitupera el mal sin malicia;

Es á la vez el esclavo que te sirve; y el amo inflexible que te instruye.

Tú no tienes que desechar caprichos, ni que sufrir enfermedades;

Tu pecado, tus calumnias, tu negligencia no enfrian ni apagan su amor,

Sin variar jamás, dice la verdad; ni el error ni el interes lo seducen:

Pues el mejor amigo es un buen libro, el mismo ahora y siempre.

*Para* sustraerte á tí mismo, á tus proyectos frívolos, á tu falsa prudencia;

Para enseñarte lo que necesitas; para darte á conocer la extension de tu dicha;

Para infundir en tí, la sabiduría ajena; para podar tu propia locura,

Escoge con discrecion y estudia el volúmen que mejor conviene á tu estado;

No tratando jamás la religion con ligereza, ni los sugetos profundos cuando estás cansado.

El aire de la mañana recrea tu espíritu; entónces lucha con la ciencia y la filosofía.

Si el calor del medio-dia excita tu pensamiento, aliméntalo con sueños y ficciones.

La tarde tranquiliza el alma; camina entónces con los que, adoran:

Mas de noche es cuando la razon penetra con profundidad y la imaginacion toma el más alto vuelo.

*¡Oh Libros!* monumentos del espíritu, luz condensada de los más sabios,

Dulces consuelos de la vida, pruebas y resultados de la inmortalidad;

Arbol llevando frutos de toda especie, cuyas hojas son para la curacion de las naciones;

Jardines de la ciencia, en donde todos pueden saciarse, sin temer la espada deslumbradora;

Compañeros agradables, consejeros complacientes, amigos, consuelos, tesoros;

Socorros, gobiernos, variedad de idiomas; ¿cómo hallar el peso de vuestro valor?

No andar ya con el justo, verse expulsado del pórtico de la sabiduría,

Decir adios á tus compañeros íntimos, poetas, filósofos, preceptores,

No ver á ningun registro de las simpatías que afirman los nudos de tu comunion con los buenos;

Ser rechazado de los piés de Aquel que habló como jamás hombre ha hablado;

No tener por avenida del cielo, sino la luz sombría de la supersticion;

Vivir como el Esquimal, en el letargo; morir como el Mohawk, en la ignorancia,

¿Qué seria la vida? una gran hoja de papel en blanco; ¿qué seria la muerte? espanto;

¿Qué seria el hombre? un ser pesado á sí mismo: ¿qué seria el alma? miseria.

Sí; que un nuevo Omar incendia el ámplio tesoro de los conocimientos humanos,

Y este mundo perecerá en las llamas, sobre las cenizas de su propia sabiduría!

---

## EL AMOR.

Hay una flor cuyo perfume es muy suave, regocija el jardin del corazon;

Su raiz es profunda: dura mucho tiempo, pero es muy delicada:

El aislamiento y el pensamiento son el rocío que la humedece de mañana y tarde:

La Memoria y la Ausencia la entretienen como el ambiente del Sur:

Su sol es el explendor de la afeccion y florece en las fronteras de la Esperanza:

Por compañera tiene modestas flores, y la zarza se marchita á su lado.

La ví acabada de nacer; he sentido la magia de su sonrisa.

La violeta se regocijó debajo de ella, la rosa se inclinó para besarla:

Y me ha parecido que un querubin habia trasplantado una de las flores del Eden,

Así como á veces el pájaro deja caer una semilla extraña en un suelo propicio.

He visto esta flor, pero no he preguntado cual era su nombre; sabia que no habia lenguaje bastante rico para enunciarlo,

Aunque en todos los climas tiene su eco en todos los corazones.

Sin embargo, ¿qué diria? ¿El hombre sórdido es susceptible de amor?

Lo ha conocido el seductor? ¿Tiene la menor idea de él?

El que busca mujeres extrañas, ¿concibe la pureza de esta pasion?

¿Sentirá el inconstante su verdad?

El amor busca la felicidad ajena á menudo con riesgo de la suya.

Es casto y confia en Dios, fuente de ternura y alegría:

Tranquilo pero profundo, como el Rhin entre todos los ríos,

Constante, inmutable—el Candor y la Verdad son sus compañeras.

*¡Amor!* en esta palabra, qué volúmen se encierra: en esta lágrima qué oceano:

En esta mirada, un sétimo cielo; en este suspiro, un torbellino;

En este contacto, un relámpago; en este momento mil años.

¡Qué concentracion de alegría ó de dolor si el amor es propicio ó desgraciado!

En esta poesía natural, planta indígena al suelo del alma,

Esta música natural del corazon, que conmueve todas sus fibras,

Es la historia sin fin; y para oirla, los ángeles acuden y se apresuran,

Esta palabra es la reina de las palabras, grabada en el corazon de Jehová!

Llama si quiere, la malicia de ojos de serpiente, misericordia; llama la envidia, alabanza síncera,

Imagínate que la astucia del egoismo es sabiduría y que la traicion del cobarde es prudencia;

Rinde homenaje á las blasfemias de la incredulidad: llámalas filosofía libre y atrevida,

Y mira el descuido del desarreglo como el justo tributo de la libertad,—

Pero en frente del mundo, ¡oh, amigo mio! ¡oh, mi discípulo! no manches la pureza de este nombre;

No consientas que la magestad del amor sea comparada con la bajeza del deseo;

Pues, tan poco se parece al amor, como los cantos de los serafines á la discordia;

Tan poco se parece al amor, como las exhalaciones del Etna al verano.

*El amor* es una idolatría dulce que encadena el alma,

Una fuerza espiritual irresistible, en guerra con la inercia de la materia,

El espíritu de un ángel en un cuerpo mortal, que, aunque caido, ¡cuán bello es!

Toda la devocion de la cual es susceptible el corazon, devocion profunda y sublime.

¿Ves este geranio abierto, puesto en la ventana de una cabaña,

Con qué avidez sus hojas lánguidas se dirigen hácia la luz,

Cómo se precipita hácia el sol, suspirando por sus dulces influencias?

¡Oblacion real y viviente al Dios que adora!

Tal es el alma que ama; hé aquí por qué el rosal de la afeccion

Inclina cada una de sus hojas, á fin de contemplar mejor los ojos que le son tan queridos.

Cada uno de sus pétalos bermejos se calienta á esta dulce luz,

Y toda su alegría, toda su vida, dependen de su amor.

Si el amor se marchita en el corazon, ya no florece;

Si esta melodía agradable se olvida, ya no se aprende.

Sin embargo, á menudo el pensamiento llevará su mirada hácia atras, y producirá lágrimas á sus primeros amores;

Y los débiles sonidos de este refran agradable, se asemejarán á los reproches de un difunto,

Gimiendo como el arpa de Eólo, en el desierto del corazon,

Donde el síroco abrasador del mundo ha marchitado su único oasis.

# EL CORTEJO DE LA RELIGION.

¡*Oh*, vos, tropa celeste, esperad; un poco de paciencia, hijas del cielo,

Miéntras que, merced á la casualidad, el discípulo de la sabiduría aprende vuestros sagrados nombres:

El descansa un momento de su trabajo: aún se halla en las fronteras de la tierra,

Y, á fin de ser acogido un dia en el otro mundo, aspira á conseguir vuestro favor.

¿Quién eres, en medio de los herederos de la gloria, tú cuyo andar revela una Diosa y Reina,

Tu corona de estrellas vivientes, y una cruz de oro tu cetro?

¿Quién es la que, en medio de las flores de la hermosura, parece ser tan precursora,

Que no se glorifica ni de tí, ni de sí misma, sencilla y modesta en el vestir?

¿Por qué en este cortejo, hay una cuyos ojos están llenos de lágrimas,

Y sobre su frente ancha, á pesar de tanto dolor, el sol del éxtasis brilla?

Y quién es este guerrero ensangrentado, cuya cimera es la gloria?

¿Este sabio de rostro tranquilo, modales nobles y magestuosos?

En la tropa que se prolonga, tambien veo unas que túnica triunfal adornan,

Cuyos rostros risueños he conocido y amaba en la tierra.

Os saludo, Amores, Gracias, Ciencias, Musas glorificadas,

Verdaderas hermanas de la caridad, que curábais la desgracia en la enfermería de este mundo.

Aunque la tierra haya manchado vuestras túnicas, arrebatándoos la mitad de vuestra gloria;

Os saludo, á tí sobre todas, pues veo que tengo amigos en el cielo,

Amigos que no esperaba allí, te saludo Alegría dulce y ligera;

Tambien á tí, divina Urania, vírgen con túnica estrellada; á tí cuyo cristal maravilloso

Se complacen en sorprender á la sabiduría, en donde los ojos apagados no sabrian penetrar:

¿Y estarias tú tambien en medio de los bienaventurados, tierna poesía que tanto han calumniado?

Fuente de luz y hermosura, vivificas la materia informe y tenebrosa;

A pesar de tu silencio, se oye tu voz; llenas de armonía los jardines de la tierra:

Te vemos, á pesar de que eres espíritu: desde las estrellas, tu morada, fijas la vista en nosotros:

Para mí has sido el aceite y el vino, la alegría y sosten de mi alma,

Cuando jadeante de fatiga, yo luchaba contra la marejada aturdidora de la vida:

A tí á quien he amado tanto, no me atreveria á preguntar libremente,

¿Quién es aquella, en medio de los herederos de la gloria, cuyo andar revela una Diosa y Reina?

¿Quién es esta precursora con trenzas rubias? ¿quién es esta santa que llora?

¿Quién es aquel guerrero temible? ¿Quién es aquel venerable sabio?

*Hijo*, es una dicha para tí, que la Sabiduría te haya conducido por este lado;

Pues de otro modo, no hubieras conocido el nombre alegre de nuestra Reina,

Ves en ella la vida de los mortales, el ancla de la esperanza naufragada:

Ves en ella á la Pastora de nuestras almas, la que devuelve á Dios las ovejas extraviadas.

En cuanto á aquella modesta precursora la tierra la llama Humildad,

¿Y no conoces, hijo mio, á la arrepentida con los ojos bañados en lágrimas?

El héroe en la faz herido, es la Fé, que se pasea á la sombra de sus laureles;

Y la Razon, aquel sabio pensativo, que sigue los pasos de la Fé,

Y nosotras, todas, somos sirvientes ministros de una dicha incompleta,

Alegres de ser reputadas vasallas en el cortejo de una Reina tan gloriosa.

Pero en cuanto á su nombre, hijo del hombre, es extraño á la lengua del cielo,

Pues es inútil, es imposible que lo aprendan los que jamás creyeron:

A nuestro Dios juramos alivio, y este alivio lo hemos guardado;

La tropa sola de los elegidos puede revelarte este nombre en toda plenitud;

Sin embargo, hijo mio, te consolaré recordando tu amor.

Y tu mismo tocarás el cetro de oro de la Religion.

*Así*, ví cruzar á este bienaventurado cortejo; mas la vision estaba grabada en mi alma,

Y su memoria está en un santuario perfumado, pues la promesa del Espíritu es verdadera:

Aprendo del poema silencioso del universo que me rodea,

¡Cuán bellos son los piés de los que componen este cortejo!

# EL SUEÑO DE LA AMBICION.

Dejé los campos felices y alegres que rodean el caserío de la satisfaccion,

Y mis piés caprichosos, se dirijieron hácia el desierto tórrido de la Ambicion.

Mucho tiempo anduve errante, extenuado de calor y fatiga, en estas arenas abrasadoras,

Y el basilisco y la víbora, atravesaron mi sendero, en lugar de palmas;

Negros escorpiones, la ponzoña levantada, me rodearon:

Yo huia: me parecia que se burlaban;—entónces adiviné que era un sueño.—

Pero, á menudo la vida se asemeja tanto á un sueño, que no conocemos el lugar en donde estamos:

Así, hice nuevos esfuerzos, cansado de dudas, subiendo una cuesta arenosa

Cuya cima amarillenta penetraba en las nubes de un cielo de bronce:

Y de repente, fuí llevado á la cima como en alas invisibles,

Que me arrebataron como una hoja: entónces creí que era un sueño;

¡Sin embargo que á menudo la vida se parece tanto á un sueño, y no conocemos el lugar en donde estamos!

Así me encontré sobre la montaña, y delante de mí ví una pirámide gigantesca,

Y subí con pasos precipitados sus enormes y peligrosas gradas

Pues aspiraba como un nuevo Belus, á subir hasta el cielo,

Y no me detuve sino en el momento en que mis piés desdeñosos pisaban la cima de la tierra.

Entónces me senté en mi trono de granito, bajo un sol abrasador,

Y el mundo sonreia al pié de los montes, pero estaba envuelto en llamas;

Y esperé durante un instante, conociendo que tantos tormentos no eran sino un sueño:

Sin embargo, á menudo la vida se parece tanto á un sueño, que no sabemos en donde estamos.

Aun estaba oprimido por el calor, cuando la pirámide tembló hasta en su base,

Y ví la espantosa masa, lanzarse desde sus cimientos arenosos:

Primero vaciló, en seguida dió vuelta, como si hubiera sido movida por invisibles palancas....

Y fué entónces cuando la razon habló en mí; supe que era un sueño:

Sin embargo, impuse silencio á esta voz secreta, pues esperaba aprender de la sabiduría,

Siguiendo las trazas de mis pensamientos errantes, cual era su objeto.

Y de repente, como si unas ruedas la hubieran llevado, la pirámide se arrojó de arriba abajo,

Y pensé en mi delirio, en el declive helado de los Moscovitas.

Mil pasos en un instante surcamos los mares arenosos,

Destruimos estos campos felices, este caserío alegre,

Y adelante siempre como un sér viviente, mi soberbio trono se movia,

Con ruido de truenos, destruyendo en su marcha, á los millares que se hallaban en mi camino:

Delante de mí, todo era vida, todo alegría; era el verano en su gloria,

Detrás de mí, era muerte y dolor, el desierto y el simoun.

Entónces derramé lágrimas, proferí gritos de piedad y espanto;

Mas no pude detenerme: como un cometa volaba sobre esta masa enfurecida,

Por encima de las ciudades molidas, los obeliscos y las torres derribadas,

Las columnas sesgadas, las bóvedas magestuosas rotas como una cáscara de huevo,

Y los batallones espesos, y las mujeres apresurándose en las calles,

Y los niños de rodillas, gritando "¡misericordia!" y todo lo que ántes habia amado;

Sí, sobre todo se arrojó mi fatal trono, como por instinto,

Por encima de los bosques y de las riberas pedregosas,

Adelante siempre con un silbido terrible, por medio de las olas espumosas é indomables del mar atlántico;

Rugian en mi derredor, pero no helaban mi valor.

Siguiendo aún á traves de las soledades sorprendidas, rompimos el lecho del oceano,

Bajando hasta la bóveda central, hasta las puertas cerradas del infierno;

Y de un choque espantoso, mi enorme trono las derribó,

Siguiendo siempre, hasta el abismo de los abismos, en donde era insoportable el ardor,

Y duplicando su furor, y triunfando de los mares que conmigo se arrojaban;

Allí es donde me detuve: una voz espantosa me gritó:

—"Hé aquí la morada del descontento; hé aquí el reposo de la Ambicion!"

# EL ORGULLO.

*El Mar* es profundo, el infierno tambien es profundo, mas el orgullo taladra aún mayor profundidad;

Como un reptil venenoso, encierra en sus pliegues los cimientos del alma.

Si examinas los motivos, si persigues sus trazas hasta la fuente,

Alabará con dulzura tu destreza, hábil anatomista de tí mismo,

Y desaprobará hasta su existencia á fin de establecerse más profundamente en tu corazon.

El Orgullo, doblemente pérfido, te hace traicion para cogerte,

Haciéndote vano porque tú te conoces, y altanero porque has descubierto el orgullo.

Tus esfuerzos para llegar á la humildad, son superfluos; en vano penetras en tu alma tenebrosa.

Más vale contemplar el bien fuera de tí, que dirigir tus miradas hácia el mal,

Pues sondeando los abismos de tu corazon, te formarás una idea demasiado alta de sus recursos:

Al contrario; si consideras las alturas por encima de tí, sentirás tu pequeñez.

Si una hormiga pudiese examinarse á fondo, se sorprenderia de su estructura,

Pero desde que ve las águilas, conoce que ella es nada.

Todo depende, en efecto, de la comparacion de las cosas: con respecto á lo que es mayor, lo mayor es menor,

Y nada es tan vil, como algun sér aún más vil.

Por todas partes está la infinidad; existen malhechores peores que el que sube al cadalso,

Y al lado de una vírgen que es conducida al martirio, está la que la eclipsa.

Así, el fin que te propones, debe ser superior á tí mismo;

Mas, ojalá que el estandarte de tu alma ondee en lo más alto,

Pues el orgullo, meteoro contagioso, ondea sobre los pantanos de la corrupcion,

Y si haces por hallar su fuente, te conduce á la muerte.

El orgullo es un arco tenebroso, bóveda del firmamento infernal.

Que, si te atreves á seguirle, te lleva á la morada de la desesperacion.

Un abismo llama á otro abismo, una montaña se eleva encima de otra,

Y es en vano que sondees la profundidad, que tú calcules la altura del orgullo.

Es la ambicion desmedida que encadena el alma á su ídolo,

Y que no apaga su sed, sino deificándose á sí mismo.

*Guárdate* del enemigo risueño, que descaradamente vuelve á envainar su puñal,

Pero que no deja de mezclar un veneno secreto á la sal bendita de la hospitalidad:

Pues el orgullo duerme oculto en tu corazon, espera la ocasion favorable,

Acechando como la hormiga-leon en el fondo de su cueva.

No te entretengas en parlamentar, pues su lengua es más poderosa que su brazo;

Pero sé circunspecto, y revístete de la panoplia del rezo para combatir el orgullo.

Como dijo uno de los poetas, no dejes escapar este Proteo:

Arrojará llamas; se apagará bajo la forma del agua;

Como animal rugiente, te espantará; como astuta serpiente, te deslumbrará.

Observa, á pesar de tanta metamórfosis, la astucia complicada del orgullo:

Y cuantos más esfuerzos hará para eludirte, más apretarás los nudos que le detienen.

La red que lo apresa es la oracion, el rezo es el que lo enlaza:

Es imposible que entretengas el orgullo, si esperas todo de Dios,

Si buscas su faz con confianza y sinceridad, por temor de que entónces triunfe el orgullo:

Pues de los palacios celestes del orgullo, ha precipitado á millares de ángeles.

Arranca de tu corazon la madrágora, á pesar de la sangre y los gemidos que te cueste,

O el jardin querido de tus gracias será para siempre marchito.

# LA EXPERIENCIA.

*Yo sabia* que la vejez se habia enriquecido de conocimientos que cuestan mucho,

Y he visto que la sabiduría cana se habia formado en la escuela de los contratiempos:

He reparado que los jóvenes más discretos, á pesar de su prevision circunspecta,

Navegaban mal, por falta de un poco de lastre;

Y hé aquí, á mi parecer, la razon es, que por más que mirasen en derredor de sí,

Evitando por fuera todos los peligros; olvidaban al interior, su propia debilidad.

Así, presumidos por sus luces, bogan, los peligros se multiplican,

Y aprenden á desconfiar de sí mismos: es la primera leccion de la Experiencia.

Yo sabia que en la mañana de la existencia, ántes de su penoso viaje,

El alma novicia se desarrolla, altanera por tanta abundancia de vida:

No ha estrechado sus deseos, ni ha puesto límite á sus esperanzas,

El ala de la imaginacion no está cortada, el pecado no ha embotado las afecciones:

Cada rasgo lleva la marca de la inmortalidad, puesto que todos sus deseos son infinitos,

Y para colmar este vacío inmenso, ella pide un oceano de dicha,

Mas los hombres de edad avanzada, consideran y tienen piedad de esta noble juventud,

Pues en otro tiempo, tambien ellos han saboreado la amargura de la esperanza destruida,

Tienen piedad de ella, se afligen al recuerdo de los dias que ya no existen,

Pero saben que es preciso que ella beba en el cáliz, ántes de prestar oido á la Sabiduría,

Pues la Experiencia da una segunda leccion, y es prudente que el hombre la aprenda,

Para reprimir el ímpetu de la esperanza, para evitar la pena de los contratiempos.

*La Experiencia* nos enseña muchas cosas, y los hombres son sus discípulos:

Sin embargo, es una extraña profesora: ella quiere que olvidemos lo que nos enseñó.

La juventud es presuntuosa, la madurez circunspecta; la vejez de nuevo tambien es presuntuosa:

La juventud es atenta, la madurez fria, la vejez vuelve á la benevolencia.

Es que la juventud nada sospecha, hasta que el hombre hecho, amargamente instruido,

Desconfia de todo, saltando más allá de los límites; la edad, sin embargo corrige este exceso.

La sospecha es el andamio de la fé, un disgusto indispensable y pasajero,

Que sirve para construir poco á poco la morada del hombre fuerte:

Pero tan pronto como la piedra principal está colocada en la inmóbil pirámide,

El andamio cae, y una sábia confianza da un eterno adios á la sospecha.

Mil volúmenes en mil lenguas, contienen las lecciones de la Experiencia,

Tal hombre, sin embargo, los leerá todos y no será más sabio por eso.

Pues el amor propio le da un prisma que colorea todo lo que ve,

Por temor de reconocer su complexion en las facciones de otro.

Hé aquí por qué pensamos en secreto que somos diferentes de los demás,

Y suscitamos las causas á fin de dominar los efectos:

El Orgullo se nutre con la esperanza de que no tenemos nada que temer del mal comun,

O la ciega preocupacion triunfa, combatiendo la venerable Experiencia,

O quizas el capricho y el disgusto son las espuelas que nos excitan al peligro,

Cuando con aire de indiferencia, esperamos que el enemigo luchará.

La Experiencia particular es una profesora peligrosa, ella enseña rara vez el pró y el contra,

Y la superficie dorada oculta el acero que está debajo:

Los hijos de la Guinea tórrida se burlan de los mares glaciales,

Y el Groenlandés helado no cree en el sol abrasador.

En cuanto á tí, discípulo de la sabiduría, haz tus delicias de ella:

Si es preciso que sospeches, que sea de tí mismo: si es menester que esperes, que no sea la alegría.

# DE LA VERDAD EN LAS COSAS FALSAS.

*El* error es una planta viva; florece en todos los terrenos;
En el corazon del sabio y del bueno, como en el del malvado y del ignorante;
Pues no hay error tan disforme que no conserve rasgos de lo verdadero,
Y no hay veneno tan mortal que no ofrezca al arte un remedio saludable.
El justo, enamorado del bien, se deja cegar por un mal especial,
Y el prudente, lisonjeado por la esperanza de un beneficio, cierra los ojos al daño.
En todos los séres creados mora la señal celeste, borrada á medias,
Imágen imperfecta de lo verdadero y de lo bello, á pesar de la mancha del dedo corruptor;
Aun cuando el error se desborda como un torrente, se mezcla á los arroyos de la verdad,
Pues, así lo quiere el Adversario: así seduce mejor á sus víctimas.
La Providencia es oscura en sus permisos; mas un dia, cuando todo sea conocido,
El universo de la razon proclamará toda la justicia y toda la bondad;
Pues el sabio confia en su sabiduría, el justo en su justicia,
Y la copa de los desencantos es el salario de la sed de la independencia,
¿Por qué?—á fin de probar y humillar al hombre: y enseñar á los idólatras de la Verdad
Que no es sino la escalera del cielo, y que Dios solo merece su confianza.

*Existe* verdad en los sueños de la imaginacion delirante,
Y algo que tomar en las teorías más indigestas.
El alquimista, loco laborioso, arranca al azar alguna luz de ciencia,
Y el mundo le debe raros secretos, aunque su crisol no engendra el oro:
El impío haciendo un juego de los sortílegios no piensa sino en engañar á sus semejantes,
Pero hay espíritus de tinieblas, y—¿qué hacer, si viniesen cuando los llama?
El que interroga á los muertos es un atrevido malvado,
Pues sus alrededores son un misterio—este vestíbulo de la Eternidad,
La antecámara de los espíritus despojados delante de la sala de audiencia de su Rey:
A pesar de la distancia de los cuerpos, el espíritu obra sobre el espíritu,
Pues la vida está en la sangre, mas las almas, aunque invisibles, se comunican sus pensamientos:
Y del calor del entendimiento exaltado, dirigiéndose hácia sus semejantes,
Echa al fuego de léjos las hojas secas: no toca á la madera verde.
Puede ser que el perro, lo mismo que su amo brutal, sea dotado de una alma,
Alma cuyo destino es la dicha; ¿por qué quitarle su existencia?
¿No tiene la conciencia del mal, una luz de moralidad,
El amor y el odio, el valor y el temor, el orgullo y la vergüenza?
Puede ser que en el porvenir exista un descanso para las víctimas mudas de la crueldad;
Un siglo de beatitud, recompensa de injustos sufrimientos.
No desdeñes lo que te parece error; pero taladra bajo de la superficie y hallarás la verdad;
Duda más bien de las verdades simuladas, frutos de las raices del error:
Pues nada es más hermoso como las manzanas de la ribera maldita del Mar Muerto,

Pero, por dentro, no son sino polvo y ceniza, la mano que las recogió se arrepentirá de ello.

Del mismo resultado, á menudo reiterado, se infiere una razon constante:

Pero, ¿quién ha llevado cuenta de los anillos que unen un presagio á su principio?

Interpretada la ley que amontona las calamidades,

¿Quién oprime al afligido bajo el peso de nuevos dolores?

Me dirán, ¿por qué este viento no infla sino las velas del hombre próspero,

Apresurando la carrera alegre del favorito de la fortuna?

¿Quién ha venido en las alas de los sueños, de la puerta de cuerno ó de la de marfil,

O visto en el fondo de su alma, la de su semejante, y explicado su presencia?

Existe en las antipatías no sé qué de misterioso; y el amor es más que fantasía;

Sí! el indicio de un peligro inminente salta á la vista;

Es que el alma tiene sus antenas; hilos ligeros que la brisa esparce,

Ellas se apoderan de los sucesos, á medida que se acercan, con un presentimiento infalible.

Hé aquí por qué un cerco de atraccion anuncia la llegada de un amigo,

Cubriendo con sus atributos á algun extraño, su precursor.

Aún está en tus labios la palabra, y hé aquí que se cumple!

El objeto de nuestra conferencia responde por sí....

¡Hombre! en las cosas más verdaderas, nada has descubierto de la verdad,

¿Cómo, pues, pobre ciego, comprenderias la verdad de las cosas falsas?

Aún no has visto las causas de la vida y del movimiento,

Entónces, ¿cómo puedes definir las simpatías sutiles del alma?

Pues el espíritu, más ágil y vigoroso á medida que el cuerpo se disuelve,

Acoge noche tras noche, espíritus que le sonrien,

O espectros sin reposo que le revelan los secretos tenebrosos de los vivos,

Y la justicia tardía, que un sueño espantoso alumbra, se apodera de su presa.

*No* hay por cierto, nada tan verdadero como que los vapores lo hayan destrozado.

Nada tan falso que no se vea una pequeña luz de verdadero:

Pues el Adversario, el padre de la mentira, el Upas gigantesco de la creacion,

Cuya sombra mortal ha marchitado el jardin del Eterno,

Hábil para pervertir el bien, es incapaz de crear el mal:

Destruye, pero nada construye; pues él no es el antagonista-Dios:

Su poder sustraido es enorme, pero no es ménos criatura y vasallo;

El mal abstracto no es su obra, pero es el que desnaturaliza el bien concreto:

Jamás diadema ha coronado la frente del enemigo: bandido encantador,

Le es permitido para algun fin misterioso, infestar el camino del Rey,

Y el instrumento cortante que lleva, en otro tiempo era sólo una simple hacha.

¡Sí! el error, su panoplia, no es más que la verdad torcida:

La hoz que cortaba la justicia, privada de su curvatura útil,

A la vez hacha y estaca, sobrepasa, la alabarda del merodeador.

No busques ya, oh! mortal, el resolver el enigma oscuro del pecado;

Basta que la fuente del mal esté en tu corazon depravado.

# LA ORACION DOMINICAL.

*Preguntas* ¡oh hombre! como me presentaré delante del Eterno,

Y en donde hallaré sonidos bastante maravillosos para conmover á la magestad Divina;

El modelo está debajo de tu mano; que tu súplica sea conforme;

La sabiduría ha medido sus palabras; la redencion quiere que te sirvas de ella.

Llama á Dios tu Padre, y no sólo el tuyo,

Pues en este gran número, no eres sino uno; todos son tus hermanos.

Acuérdate de su grandeza, que es el Rey de los Cielos;

Así, tus pensamientos serán humildes, y la reverencia templará el amor.

Que tu primera súplica sea sin egoismo, á fin de que honre al que te hizo;

Y que en el fondo de tu corazon su peticion halle un santuario.

Ruega por estos tiempos felices, en que el bien triunfará del mal,

Y en que los ecos de un templo universal repetirán las perfecciones de Jehová.

Sé sumiso á su buen gusto, y secunda los designios de su gracia,

Hasta que en tí y en los que te rodean, se forme el cielo y la tierra.

Mendiga tu pan con humildad, como un pobre agradecido;

Pan para los tres elementos de tu sér, pues tu naturaleza es una trinidad:

La humildad allana el camino, y el agradecimiento enternece el corazon;

Así, mezcla la oracion del perdon con las lágrimas del arrepentimiento;

Y cuando, del todo indigno de su favor, te apoyas en la mano que debia herirte,

No podrias rehusar el menor perdon á tus hermanos.

Tus enfermedades son conocidas de tu Padre, y no has ocultado tu iniquidad,

Así es, pide con entera confianza, que te libre de los peligros de la tentacion,

Y que el último deseo del alma que suspira en los confines de la oracion,

Sea el de ser librada del pecado y del demonio, de las miserias de la tierra y del infierno.

¡Hijo de la esperanza! ¿de dónde viene la estabilidad de la roca de tu confianza?

Tu sabes que Dios te oye y te promete la paz;

Tu sabes que El es Rey, y que nadie detendrá su mano;

Tu sabes que su poder es sin límites, y que no existe otro.

Y tu le das gloria, criatura de sus manos, objeto de su favor,

Por el don de esta vida feliz y resplandeciente que jamás concluirá.

# LA ANTICIPACION.

¡*Tu* has visto muchos dolores, peregrino del mundo con vestidos fangosos!

Pero el presentimiento del mal es lo que más te ha atormentado;

Y á pesar de que las calamidades se han atravesado en tu camino, á pesar de que la miseria se haya amontonado sobre tu cabeza,

Desgracias mal avenidas han causado tus más vivas penas.

Esperar mucho embota el aguijon del dolor y la punta del placer,

Pues las aguas de la paciencia templan la hiel y el bálsamo;

Y muchas veces, tu labio ha saboreado la miel, ántes de que le arrebataran el cáliz,

Y miéntras apuras la hiel del terror, el mal se aleja de tu morada.

La vida del hombre que no ve sino peligros es un tormento continuo,

Pero la esperanza sonriente de un corazon tranquilo es una fuente inagotable de alegría.

¡Sí! aun cuando el aliento de los reveses hielan el corazon ardiente,

De repente se anima delante de la ceniza viva de la esperanza;

Aunque la ola pesada y negra cubra la cabeza por un instante,

La feliz agilidad de la Confianza sobrenada, y triunfa de la Desesperacion.

Es verdad que la Desconfianza trata de agradar á la Desgracia;

Pues el autor de nuestra salvacion, Médico prudente, no quiere al espíritu incrédulo,

Y á los que confian en él, les concede sus favores,

Abandonando al mal, á los que lo temen, pero que no confian en el.

Pide el bien, y espéralo, puesto que el oceano del bien es insondable:

Pide el bien, y apodérate de él; pues tu Amigo quiere tu felicidad:

Pero al corazon tímido, al hijo de la incredulidad y del espanto,

Que se apoya en su baston frágil, y confia en la claridad de sus ojos,

El mal que temia vendrá, pues el surco espera la semilla,

Y la desconfianza ha rechazado friamente la mano caritativa,

Así es, alza la vista, espíritu abatido; valor, débil de corazon,

O el miedo será tu azote, aunque el mal no siga sus trazas.

Deja de anticipar el infortunio—aún quedan muchos medios de evasion;

Pero si llega, ten valor, hazle frente, y triunfa de tu calamidad.

No existe enemigo bastante fuerte para tomar por asalto el castillo del alma,

A no ser que su enfermedad le haga traicion, y que el terror abra sus puertas.

El hombre de corazon en pié como una roca, ve las olas espumosas romperse en su derredor:

El tímido, esquife á la driza, es el vil juguete de las arrugas del agua.

El hombre de corazon se une al bien, hasta que el mal se lo arrebata:

El tímido lo arroja léjos, y corre al encuentro del infortunio.

Sin embargo, el mal á menudo no es sino un pedante: insulta pero no quiere batirse,

O es la finta del esgrimidor hábil, cuya estocada no acierta,

O quizas, no es más que un beneficio disfrazado, la prueba de la fé,

O el castigo preciso de un amigo, cuya frente se arruga porque te ama:

La tempestad nos amenaza á menudo, pero se dirige hácia otros climas,

Y el cobarde se ha desmayado de espanto, cuando el hombre firme se ha regocijado en su confianza.

---

## LA MEMORIA.

*¿En dónde* estás tesoro del alma, depósito de hechos y afecciones?

¿En qué extraño firmamento las vigas de tus cuartos altos han sido colocadas?

¿No serias tú el pequeño sótano, centro del cerebro que rumia,

Y cuya porcion arenosa atesta el orígen del hombre?

¿Tienes algun vasto globo, algun dominio comun de la inteligencia,

Algun mercado espacioso para el pensamiento, donde todos se dirigen con sus productos,

Donde alegre y libre de la extrecha prision de mi yo,

Su alma privilegiada halla el acceso fácil, cuando viene con la librea del saber?

¿Existimos como mundos aislados sustancia perfecta, espíritu perfecto,

Siendo una esfera cada uno, dotado de una inteligencia suya, encerrada en su concha material?

Mas para nutrir tu alma, para llenar de trigo tu granero,

En lugar de amontonar el zurron y el rastrojo en la era de la razon,

Cosecha las ideas y guárdalas bien, dejando el rastrojo de las grandes palabras;

Busca lo que se ha pensado, despreciando lo que se ha dicho,

Puesto que el alma es espíritu, bebiendo las ideas, como la llama se mezcla á la llama;

Mas en cuanto á las palabras, pesada y perecedera mercancía, las envasa en los suelos.

*Algunos* instantes de sufrimiento, una hora de temor, una semana de esperanza,—¡cuánto tiempo! ¡cuántos fastidios!

Pero acordarse de ochenta años es recordar un dia,

A los ojos del peregrino, la avenida parece prolongarse.

Sin embargo, tan pronto como se vuelve, estos olmos estacionarios se apresuran en el recinto de un aliso;

Si recorre las calles alumbradas de alguna ciudad que duerme,

A pesar de aquel gran número de faroles, no ve en el falso cuadro de la perspectiva, sino una luz;

Así, — dulce traicion, — el hombre anciano se seduce á sí mismo,

Alza la vista hácia la cima florida de las colinas: los pantanos en su base para él están ocultos;

Y el telescopio lisonjero de la memoria, penetra el intervalo incoloro.

Contemplando con recuerdo de ternura, la estrella querida de la infancia.

La vida es la chispa que huye sobre la rueda de piedras del minero;

Siempre que da vueltas, hay luz: desde que se detiene, todo es tinieblas:

La vida es un pedazo del incienso que arde en el palacio de la Eternidad;

No existe, pero una nube de perfumes sube en espiral hasta la noble bóveda:

La vida es un pedazo de sal, que se disuelve en el lavadero del tiempo;

No existe, pero su sabor alcanza el átomo más lejano.

Lo mismo, sea en bien, sea en mal, la vida es la muestra del hombre.

Pues que los recuerdos de sus virtudes y de sus vicios, penetran toda la esfera de su existencia.

Para esperar y gozar, no hay más que el momento que pasa,

Pero en el calendario de la memoria este momento es el todo.

---

# LA INVENCION.

*El Hombre,* orgulloso de su inteligencia, se tiene por una deidad.

Sin embargo, cualesquiera que sean sus facultades, no pueden tener su orígen de nada,

Pues el gran Dios, en todas sus obras, se extendió largamente,

Reservándose un derecho especial, la augusta prerogativa; la Creacion.

Nos es permitido mejorar y desarrollar, reprimir y deshacer,

Mas crear un pensamiento ó un sér, es una esperanza vana, un imposible.

¿Es capaz el hombre de formar la materia? sin embargo que, este presuntuoso dios

Se imagina que forma el alma é inventa ideas:

Lo mismo que el portero necesita su arcilla, el albañil su cantera,

Es preciso que el alma saque sus ideas de todo lo que la rodea.

¿Produce el sol yerbas? el aire abrasador, ¿produce moscas?

Todas las cosas, raras ó densas, reconocen un padre comun.

Lo que dijo la Sabiduría es verdadero: Nada nuevo debajo del sol:

Arreglamos, combinamos los elementos primitivos, y es todo.

La invencion es el alma en su actividad, como el fuego es el aire en movimiento;

Esta penetracion del ojo del espíritu, por la cual discierne actitudes ocultas:

La cesta y el acanto han servido de modelo al elegante capitel,

La sombra del perfil en el muro, ayuda al pintor para la semejanza;

La impresion de un pié en la arcilla, ofrece al espíritu la idea de la imprenta;

Extrañas pieles arrojadas sobre la ribera sugieren otro hemisferio;

La caida de una manzana, enseñó al sabio que todo gravita;

El Huron ve senderos en la yerba, y se apodera de su víctima:

La astucia, aprovechando su coyuntura, sigue los pasos,

Mas es preciso que el sendero se vea, ó la vista más perspicaz, no seria sino ceguedad.

¿*Veis* este arrecife estéril, puesto á descubierto por un temblor de tierra?

No hay allí hermosura que pueda dar gloria, ni frutas deliciosas que coger;

Pero pronto se ve el líquen; luego muere, se abre un sepulcro,

Y, á pesar de su resistencia, la superficie blanda por el sol, hendida por los hielos, cae en polvo:

Los cuervos allí duermen, el caracol deposita su babaza,

Los lagartos traen su tributo útil,

La mar arroja sus muertos, en un sudario de algas marinas,

Y la naturaleza enorme, arregla de nuevo los átomos desunidos.

Pronto la piedra fria y pulida se ve revestida de un cesped plumoso,

Y el viento que pasa deja caer las semillas ligeras del helecho;

La torcaz con vuelo rápido, deja su buche lleno de granos,

La ardilla celosa siembra el pino y la avelina:

Los años pasan, y la roca estéril se cubre de yerba espesa;

La viña salvaje se agarra al escaramujo, y la yedra siempre verde, se arrastra en el trigo.

Hayas magestuosos adornan la colina, los sauces se agrupan á la orilla del arroyo,

Y los ramilletes del pino y del avellano, dan sombra al cazador vagabundo.

¿Se glorificará la roca por su fertilidad? ¿Levantará la cabeza en un acceso de orgullo?

¿Sacará el espíritu humano, vanidad de la cosecha de sus pensamientos?

El salvaje es esta roca; y una infinidad de suertes exteriores,

Obrando poco á poco en el espíritu, forman una capa fertilizadora; la sociedad.

La amiga nutrida y fortificada por las ideas y los objetos que la rodean,

Crece y se perfecciona, cargada de frutos, los frutos de las semillas extrañas.

Sólo se necesita media palabra para aprender; un hilo para descubrir;

Nuestro producto se centuplica; pero el gran sembrador es la Analogía.

Primero es la agria ciruela silvestre, luego el melocoton delicioso,

El tronco del lino se enria, luego el velo nupcial,

Una chispa en la yesca que enciende la lámpara del saber,

La sugestion de una locura, que dirige el alma atenta,

Una mano apénas reparada en el muro, que indica la balanza de la Comparacion.

El hombre, merced á la cultura, puede todo, ménos el milagro: la Creacion;

Hé aquí los límites de tu poder: que se detenga aquí tu orgullo:

El terruño puede ser rico, el alma activa, pero ni uno ni otro produce sin semilla.

El ojo no puede formar la luz, ni el alma formar el espíritu:

Por consiguiente, es con razon que el hombre llama invencion á todo lo que es nuevo;

Pues inventar, es descubrir lo que existe, mas no crear lo que no existe.

Es ligarse á las contigüedades, es apoderarse con destreza de las semejanzas,

Y franquear de un salto enérgico, los abismos del contraste.

El globo no crece, sea en cuanto á la materia, ó sea al espíritu;

Los átomos y los pensamientos sirven de nuevo, formando una diversidad de combinaciones,

Y aunque refundiéndolas, te las apropias:

Han servido á millares de séres, y todo su mérito viene de Dios.

# EL ODIO Y LA COLERA.

*El Corazon* al cual jamás conmueve la cólera, es un corazon embotado;

Mas el que está lleno de odio, pronto se labra el mal.

La cólera es una noble enfermedad, es el flaco de los justos,

El primer grado más arriba del celo, es el que vindica los derechos de la virtud:

Mas el odio, crímen lento y continuo, es un fuego en el seno del malvado,

Llama triste y ávida, siempre devoradora é insaciable.

El odio busca los medios de hacer daño, la cólera quiere satisfacerse:

El odio es un veneno que fermenta; la cólera es la abertura de una válvula;

El odio destruye como el Upas; la cólera golpea como una maza.

El odio es la atmósfera del infierno, mas la cólera es conocida en el cielo.

¿No existe una cólera justa y santa,

Cuando la bondad se sienta en el polvo, cuando la iniquidad hace su trono de Babel?

¿La piedad condená al crímen? ¿la justicia no es más bien una ley que un sentimiento,

Cuando toma por testigo el nivel, sin consideracion para el sentido moral?

Entre los ángeles y tú que condenan la cólera, hay un poco de simpatía;

Tú la estimabas como pecado; pero ¡cuán frio es tu comercio con el cielo!

*Guárdate* del hombre incómodo, durante su cólera, mas despues no temas acercarte,

Pues si reconoce su falta, él mismo sentirá su cólera:

Guárdate de aquel que odia con sangre fria, pues trata de perjudicarte,

Agotando todos sus recursos para efectuar tu ruina:

El fraude y la perfidia se ocultan con el odio; mas la buena fé vuela con la cólera:

Uno tiende lazos como la serpiente; la otra persigue como el leopardo.

Reconcíliate pronto, amistosamente; y recibe al ofensor penitente,

Pues si prolongas la cólera, tú juegas con el odio sin saberlo.

En el hombre, paciencia es poder, le da vigor y contiene su ardor;

La cólera paraliza su brazo, miéntras ahulla y lanza sus corceles:

La paciencia guarda su propio secreto, ella se posee siempre,

Pero la debilidad de una cólera repentina expone los misterios del alma.

El sentimiento de la cólera no es ridículo, cuando consideras la insolencia del vicio,

Cuando sientes el aliento de la calumnia, cuando recibes el duro salario de la injusticia;

Sin embargo, conten la expresion de tu pena, y que una reprimenda dulce sea tu venganza;

Entónces, serás sin reproche; la dignidad de la virtud será tu armadura.

# DE LA CRUELDAD PARA CON LOS ANIMALES.

¡*Horror* al hombre! ¡Monarca bárbaro, orgulloso, monopolista de la razon!

¡Horror al rey de la Creacion, déspota, feroz y sanguinario!

¿No es suficiente, mortal, el hambre, las enfermedades y la fatiga?

¿Es menester además, que tu aguijon ó tu correa añada á la existencia un nuevo dolor?

¿No es suficiente que tu pecado haya traido los sufrimientos y la muerte,

Sobre estos pobres séres mudos que proveen á tus goces, sin además atormentarlos?

El heredero pródigo de la creacion ha perdido su todo al juego:

¿Añadirá la tortura á este yugo largo y cruel que hiere á sus esclavos?

El jefe de la orquesta ha trastornado la psalmodia de la naturaleza:

¿Multiplicará este desacuerdo ruidoso tendiendo más las cuerdas?

El rebelde ha fortificado su castillo encerrándose con sus buques:

¿Gravará la calamidad de los sitiados por la opresion doméstica?

Imágen doblemente pervertida de tu Creador, odioso representante del Amor celeste,

¡Que la vergüenza te lleve á la misericordia! sé bueno para las criaturas que arruinastes;

La tierra y sus millones de razas son maldecidas por causa tuya,

La tierra y sus millones de razas se agitan y se revuelven aún bajo tu crueldad;

¿Existe una entre estos millones que no atestiguará contra tí;

Una criatura de la tierra, del cielo ó del mar, que no te acusará?

Desde el elefante jadeante, hasta la musaraña en el campo labrado;

Desde la ballena que el arponero ha atravesado, hasta el vário cogido con un alfiler;

Desde el alabastro cansado en su vuelo, hasta el abadejo en su nido oculto;

Desde la falena y la nadadora galoneada, hasta el mosquito,

El veredicto de todos los séres es unánime: su amo es cruel;

El perro, tu noble amigo, tu íntimo, confiado y sincero;

El asno, tu esclavo que no se queja, penando desde por la mañana hasta la tarde;

El cordero, la liebre tímida y el buey arando;

La trucha calentándose al sol en un banco, y la perdiz espigando en el rastrojo;

El ciervo, el gusano en tu propiedad, y el pájaro de los bosques, cautivo, desesperado,

Todo lo que á la vez provee á tu vida, á tu bienestar, á tu orgullo,

Atesta con voz unánime, que el hombre es un amo cruel.

Verdad es que son tuyos: tienes un derecho incontestable á sus servicios;

Te fuéron dados para tus necesidades, á fin de que te sirvas de ellos con reconocimiento, con bondad,

Con agradecimiento á su Dios y á tu Dios, á su Padre y á tu Padre;

Dulzura para los que trabajan por tí, y que te asisten con todo lo suyo;

Que te fuéron dados para nutrirte, mas no para que los mates por gusto;

Para llevar tus cargas, si la humanidad los alivia;

Para el lujo, mas no para el tormento; para llevar, pero segun su fuerza;

Pues el perro no sabria defender su derecho, ni justificar su inmunidad,

Ni destruir la cólera por una observacion dulce, ni desviar el golpe que no ha merecido;

El buey herido no puede quejarse, ni pedir un momento de tregua:

El caballo extenuado oculta su angustia, hasta que al fin entrega su espíritu jadeante;

Aun en el invierno de la vida, cuando continuas fatigas lo han debilitado,

Si la ingratitud olvida sus servicios, no sabe recordarlos;

Hé aquí que muere de hambre; una gruesa lágrima inunda sus ojos;

Su piel está desollada por los golpes, y vacila bajo su peso,

La edad adormece sus miembros, sus nervios han perdido su vigor,

Y el dolor se señala en su faz, miéntras lucha con el trabajo, á pesar de su debilidad;

Aún más sin embargo, humilde y mudo, sufre el golpe que lo derriba;

Este esfuerzo ha roto las fibras de su corazon,—¡el noble animal ha muerto!

¿No existe en todo el universo un abogado, un juez para vengar á esta víctima?

¿Ninguna voz para defenderla, ninguna sentencia contra su opresor?

El ojo triste del animal atormentado, no se defiende con ménos elocuencia;

Toda la justicia de los cielos nó se conmueve ménos de indignacion á la vista de su suplicio;

Toda la piedad de la tierra no invocará ménos la maldicion contra un sér cruel.

La malicia roedora de los malos, no es ménos su castigo intolerable:

El Angel de misericordia no se detiene para consolarlos; pasa de largo,

Y ni una lágrima corre de sus ojos, cuando el cruel es maldecido.

# EL DOLOR.

*Yo Decia:* haré por encontrar el dolor, y ofrecerle el bálsamo de la piedad;

Así, lo busqué en la morada del duelo; pero la paz estaba en su cortejo.

Entónces lo ví pensando en silencio en sus desgracias, en el recinto tenebroso del Sentimiento;

Pero un rayo de esperanza celeste, brillaba en sus alas que estaban dobladas.

Así, dirijí mis pasos hácia la cabaña del pobre, el recinto del hambre y de la enfermedad;

Pero la cama del enfermo estaba vacía, y el labrador silbaba trabajando.

Así, me demoré y quedé pensando donde encontraria la habitacion del dolor,

Pues yo queria verlo sólo, sin consuelo, sin compaña.

Dirijí mis pasos hácia la prision, pero allí estaba el arrepentimiento, y la promesa de un porvenir más feliz;

Yo escuché cerca de la cabañuela de la locura, pero resonaban gritos de alegría insensata.

Entónces me dirijí á casa de los ricos y de los nobles; observé á los que dan tono al mundo:

Ví una sonrisa en la mejilla apagada, con la cual el corazon no tenia parte;

Pensamientos voluptuosos, fuegos impuros, brillaban en sus ojos,

Y el dolor moraba con aquellos cuyos placeres eran crímenes.

*Su Infancia* no habia sido sin pecado; su vida no habia sido más que un tejido de vicios;

Bebió el orgullo con la leche de su madre, y los labios de su padre le enseñaron la blasfemia.

Yo lo habia conocido hijo rebelde, lo volví á ver jóven disipado;

Lo ví hacer traicion á la inocencia, y sacrificar la afeccion á la sensualidad;

Lo ví el compañero de los estafadores, pródigo de una ganancia ilícita:

Lo oí maldecir su miseria, miéntras besaba sus pesadas cadenas:

Pues la experiencia habia demostrado demasiado la amargura de los placeres criminales,

Pero la costumbre lo habia envuelto en los pliegues de su red de hierro.

Detrás de él, la tempestad, hervida en la caldera de su infancia, se volvia á oscurecer;

Entónces se lanzó en su furor, tratando de olvidar todo:

La orgía ruidosa, la vida desordenada, la exaltacion feroz del juego,

La triste alternacion de placeres simples, llenaron el círculo fastidioso de la existencia:

La memoria se habia vuelto su enemiga, se entregó al vino, falso consolador,

Trastornando á su adversario cada tarde; pero cada mañana, como un gigante, lo desgarraba.

*Me* volví para llorar; durante algun tiempo lo perdí de vista:

Al cabo de algunos años volví á verlo, el invierno de la edad habia blanqueado sus cabellos.

¿Cuál era entónces su esperanza? ¿qué bálsamo existia para su tristeza?

La memoria del pasado era el crímen; el presente no le ofrecia sino remordimientos,

Entónces entregó sus afecciones al oro, adoró el altar de Mammon,

Y para enriquecer su ídolo, se dió fama á sí mismo;

Así, habiendo dado su juventud á la depravacion, concluyó su carrera en los tormentos de la indigencia:

Para vengarse mejor del pródigo, el avaro se privó de lo necesario.

Entónces dije: aquí está el dolor; está inaccesible á la piedad:

Este hombre era verdaderamente desgraciado, culpable sin lugar de arrepentimiento.

---

# EL GOZO.

*La Tristeza* se habia apoderado de mi alma, y busqué la morada del gozo:

No la hallé en la risa, ni en las riquezas, ni en el poder;

Pero la ví en el hogar doméstico, en donde la religion sonreia á la satisfaccion,

Y en donde la ambicion del corazon, satisfecha con el favor de Dios, triunfaba.

Hé aquí el hombre feliz, su rostro está radiante de gozo,

Sus pensamientos son deliciosos y tranquilos, nadie concibe la extension de su dicha:

Lo he observado desde la infancia, y lo ví en los brazos de la muerte,

Sin embargo, jamás he reparado en su frente una nube de desesperacion.

Se arrodillaba al lado de su cuna, el cántico de su madre lo dormia:

Desde la infancia amaba la piedad, y bebia en esta fuente de paz.

La Sabiduría hizo de él su discípulo guiando sus pasos en la pureza;

Ha vivido léjos de los vicios del mundo; su jóven corazon odiaba el pecado.

Su religion no era el culto falso de la faccion y la austeridad,

Y el hierro candente de la supersticion no ha marchitado los retoños de su alma.

Su amor puro, sencillo y síncero, no conoce el cambio;

Pues su edad madura tuvo la dicha de poseer lo que su juventud habia escogido;

Hé aquí su amada, se apoya en su brazo,

Y ve en sus años que ya pasaron, la aurora de su ternura.

El acaricia su recuerdo, para su vista es un paisaje exquisito;

Cada objeto que lo compone lo encanta, el cuadro completo es la armonía de la naturaleza.

¿Ved á sus hijos en su derredor? Se calientan á la luz de su sonrisa,

Y la inocencia de la niñez, un gozo puro, brilla en sus rostros;

El es piadoso, y lo honran; el es amante, y ellos lo aman;

El es consecuente, y lo estiman; es firme, y lo temen.

Sus amigos son lo escogido de la humanidad, y los lazos de su amistad son fuertes;

Su morada es el palacio de la concordia; pues el Príncipe de la Paz está allí.

Como el hombre extenuado de fatiga al acostarse, como el pensativo en sus meditaciones,

Lo mismo, cansado del tumulto de la vida, vuelve á su hogar tranquilo,

Y aunque peca á menudo, vuelve con los ojos llenos de lágrimas:

Es que él goza con la gracia del perdon, y su alma es agradecida.

*Así*, caminando en el sendero de la dicha, su alma era extraña al pesar;

La luz de la afeccion calentaba su corazon, la lágrima del reconocimiento regaba sus piés,

Con perseverancia se apoderó del bien, los ángeles reconocian en él á un hermano,

Y los satélites activos del mal temblaban delante del aliado de Dios;

Usó de sus riquezas como sabio ecónomo, haciéndose amigos para el porvenir:

Aplicó su saber á la religion, y la religion lo dejó;

Pues al cabo de algunos años, lo ví en el momento de partir,

Y hubiera querido que un mundo reunido hubiera contemplado al santo expirando.

Como el aloés que es verde y vivo, hasta el último verano de su edad, el más hermoso,

Pues que entónces suspende sus campanillas de oro, uniendo la gloria á la corrupcion;

Como el meteoro que brilla en su carrera, aumenta y nos deslumbra con su luz;

Así fué el fin del justo: su muerte fué el poniente del sol.

Mirad este retrato del gozo; acordaos del del dolor,

Hé aquí la piedad en todo su resplandor, hé aquí el pecado con toda su fealdad!

¿Hasta cuándo, hijos de los hombres, desdeñareis las palabras de la Sabiduría?

¿Hasta cuándo buscareis la dicha en las cavernas donde nace la desesperacion?

Aunque sepultados en la miseria, ¿consolareis negando la existencia de la dicha,

Y de vuestra existencia del infortunio sacareis la prueba de que nadie es feliz?

El gozo no está en vuestro camino, no le gusta el aire frio del camino ancho y desnudo,

Pues sus flores esmaltan las orillas de un sendero más estrecho,

Y los viajeros de este mundo, cuando están cansados, ellos mismos pueden cogerlas,

Derramando en las llagas de su corazon, el bálsamo suave del amaranto celeste.

# EL REPOSO.

*En* las veladas silenciosas de la noche, esta madre tranquila de tantos pensamientos,

Cuando el alma cansada se distrae, durante las horas del sueño sin cuidado,

Soñé: Ví una alameda alegre, dorada por los rayos del sol, regada por arroyos,

Y una multitud innumerable la atravesaban.

Aunque pareciesen desfallecidos y cansados, vacilando y áun cayéndose,

Siempre avanzaban, sin reposo y como una catarata corrian sin cesar.

Entónces ví en la yerba víboras, y hojas debajo de las flores,

Abismos abiertos entre las colinas y un sol reluciente.

Pero la Esperanza y el Temor, su hermano, no les permitian descansar.

Falsas alegrías, fantasmas brillantes, con sus gestos seductores atraian á los peregrinos,

Miéntras que unos monstruos los perseguian ahullando:

Y continuamente esta masa de miserables seguian su carrera

Hácia las riberas nebulosas de un rio negro y turbio.

Allí ví á medio camino en el agua, un jigante pescador,

Tenia en las manos várias redes: lo llamaban el inflexible Destino.

Descubrí entónces que cada una de estas cadenas sutiles, detenia uno de los peregrinos,

Y comprendí por qué no podian demorarse:

Pues el pescador se divertia atrayendo sin cesar las redes hácia él;

El recien nacido como el anciano, eran arrastrados en este rio:

El monstruo se llevaba á millares de víctimas, ninguno se atrevia á tomar aliento,

Y varios, extenuados de fatiga, hubieran querido ahogarse en la corriente.

*Entónces* conocí que este valle era la Vida, y que se inclinaba hácia las aguas de la Muerte:

Pero por este lado, ví extenderse una playa calma y silenciosa, cuya poblada ribera estaba tranquila:

Ví á varios de los que yo habia conocido, pero me miraron con frialdad

Como los que son víctimas de un profundo sueño; y cerraron sus labios con los dedos.

Entónces conocí que esta ribera era la morada del Reposo, en donde los espíritus observaban su Sábado;

Muchas cosas me habrian comunicado si les hubiese sido permitido romper este silencio;

Pues la ley de su ser era un misterio: pasaron sin decir una palabra y desaparecieron.

Aún mas léjos, bajo del sol, en la base de las montañas purpúreas,

Ví una claridad gloriosa, igual á los fuegos nocturnos del Norte;

Ví el murmullo de la alegría, un mar de melodías,

Y á pérdida de vista, habia millares de seres dichosos

Que se calentaban con los rayos de la luz dorada; y conocí que era el Cielo.

Entónces la colina en la cual yo estaba, se hendió; y un cráter se abrió á mis piés,

Negro, profundo, espantoso y rodeado de rocas:

Llamas esparcian de léjos una claridad lúgubre en las tinieblas;

Y ví debajo una masa animada moviéndose como reptiles nacidos de la corrupcion,

En donde todo era inquietud horrorosa, gritos, gemidos y trueno,

Así, me desperté pensando en mi sueño: me pareció que la Sabiduría lo habia mandado.

¿En dónde está el hombre que halla el reposo, aunque lo persiga de años en años?

Como niño, jamás se ha cansado, no se ha dado la pena de volverlo á buscar;

Como jóven, no le ha gustado la calma, puesto que la agitacion lo excitaba al combate;

Como hombre, en vano sigue las trazas del reposo, atormentándose para apoderarse de él;

E impedido por la violencia de su destino:

Espera sin embargo obtener de la vejez, una paz que la adolescencia ignora,

Pero las penas se multiplican con los años, hasta que la Muerte lo haya llevado al sepulcro.

Queda pues un reposo para el espíritu, por el lado sombrío de la vida;

Pero no hay reposo para la planta del pié peregrino de este mundo.

Siempre, de parada en parada, viaja con pena,

Y si caminando, coge flores, no le es permitido dormir sobre ellas.

El alma es el movimiento perpetuo, pues es una agua viva,

Nacida del manantial insondable, el abismo de la Inteligencia divina,

Y aunque parada en su carrera, tiene una corriente interior,

La superficie en calma y tranquila parece dormir, pero los torbellinos de la contencion están debajo.

¿Tu buscas el reposo, mortal? — no lo busques ya en la tierra,

Pues el destino no dejará de arrastrarte, en medio del desierto áspero de la vida;

¿Buscas el reposo, inmortal? — no esperes hallarlo ni en el Cielo mismo,

Pues el ocio no da felicidad; la felicidad del espíritu es la accion.

La morada del reposo es una isla en medio del oceano de la existencia,

En donde el alma repugnada del mundo puede doblar du-

rante algun tiempo, sus alas cansadas hasta que vivificada por un corto sueño, adquiera una energía inmortal,

Y tome su vuelo con la rapidez del águila hácia el Sol de una perfeccion inaccesible.

---

# LAS BAGATELAS.

---

*Una* más, dice el Insensato, una más es tan poca cosa!

Una hora más de locura, ¿qué es uno en tan gran número?

Ciega su conciencia con mentiras, y sorprende el corazon multiplicando la duda;—

¿A quién perjudica esto? un pequeño mal produce un gran bien;

¿Mis pensamientos no son mios? ninguna seña dejan trás de sí;

Si perdona así el crímen, ¿estos pecadillos lo tocarán?

Así peca el desgraciado, poco á poco sucumbe,

Hasta que hundiéndose el terreno á su derredor, cae desesperado en el abismo.

Es que, nada es pequeño en la tierra, para engendrar grandes cosas,

Y no hay desvío que no pueda para siempre, trastornar el buen camino.

El árbol sin marca, primero era semilla, y el polvo inclina el pesillo;

Cada uno arroja su piedra, esta barra peligrosa á la entrada del puerto, no es más que un grano de arena;

Y el arrecife que ha destruido escuadras, es la obra de una colonia de gusanos.

¡Sí! es una vil mosca que vuelve furioso al elefante;

Y débiles arroyos á fuerza de correr destruyen la roca.

Hombre, nó eres nada, y tú luchas con tus hermanos por unas pajas,

Pues átomos sobre átomos se acumulan, ántes de que el crímen sea un jigante.

Aunque tu servidor sea un perro, no te apoderarás del puñal,

Ni te reirás con los contempladores, ni harás traicion á los inocentes,

Pero si tu corazon se entrega á los sueños de la injusticia y de la cólera,

Y si en tu delirio recorriendo los laberintos del crímen,

Concibes su posibilidad, te imaginas que se ha cometido,

Y te acostumbras poco á poco á mirarte como un bandido,

El crímen no quedará sordo á la voz y al corazon que lo invoca,

Y si los retoños que se han vuelto veneno, maduran, amarga será tu afliccion.

*La Chispa* que no es mas que una molécula, puede incendiar un mundo:

El oceano es inmenso, pero esta inmensidad está compuesta de gotas.

No desprecies lo que es pequeño, sea por el mal ó por el bien;

Pues una mirada puede arruinarte, una palabra puede enriquecerte,

Un paso á derecha ó á izquierda, un atraso, una diligencia fortúita,

Ha destruido, ha salvado la vida, ha derribado y ha establecido fortunas.

Confía á Dios el cuidado de tus simplezas, pues á sus ojos nada es trivial;

Y por ser el hombre pequeño, no ve la grandeza de las cosas pequeñas.

Todo lo que existe es infinito, lo mismo en lo moral como en lo material,

Y nada inmenso existe, que no esté compuesto de átomos.

Eres sabio, y tu vida será muy dulce, si en las bagatelas buscas el placer,

Pues modestos goces, á menudos reiterados penetran el corazon, como los rayos de un hermoso sol:

Eres sabio, si tu alejas los cuidados frívolos, no sufriendo ya que sus aguijones te hieren.

No pongas tu mano en la zarza sino cuando tengas el guante puesto.

No desprecies nada de lo que la Providencia siempre sábia ha prescrito;

Así, ten en consideracion todo lo que suceda, sea á tí como á tu prójimo.

Quizas el guerrero que rechazó á ejércitos enteros, morirá de la picada de una aguja,

Y que el santo que no temia las llamas, perecerá víctima de un pensamiento.

Los pequeños placeres son los arroyos que llenan el lago de la dicha,

Y la miseria más completa es una sucesion de pequeñas penas.

El insensato nada observa, á sus ojos es un sabio;

El sabio repara todo, á sus ojos es un insensato:

El que de nada se sorprende no tiene la capacidad de ser feliz:

Pero el que examina las bagatelas tiene en su mano una provision de placeres.

Si la peste infesta el pais, es la plaga de Dios, segun decís:

¿No es tambien su plaga cuando el pulgaron se arrastra sobre una roca?

Si el pellon se desprende de sus Alpes, temblais: es la voluntad de la Providencia:

Cuando las hojas secas caen del pople, ¿no se ocupa de ello esta voluntad? —

Una cosa es grande ó pequeña sólo en el pensamiento de los mortales,

Pero, fuera del cuerpo, todas las cosas son igualmente de importancia.

El Anciano de los Dias anota en su libro los discursos frívolos de un sér creado,

Y el hombre para el cual nada es bagatela, es el único feliz, el verdadero sabio.

# EL RIDICULO.

Los rayos del pensamiento para la frente del sabio, y los surcos de la risa para el rostro del insensato;

Pues todo lo que entra en el alma deja una traza: y el espejo del espíritu es fiel.

¿Ves en la mejilla una alegría excesiva? es que la práctica de la virtud es poca cosa;

Puesto que el que considera el mundo, no puede regocijarse, si él mismo es bueno:

¿Reparas en el ojo mucha seriedad? no asegures encontrar allí la sabiduría;

Pues ella es demasiado célebre, para no tener muchos admiradores.

Existe una locura con porte grave; igualmente existe una sabiduría sonriente;

Y que importa, si los jueces superficiales la toman por frivolidad.

Es verdad que el exceso es un mal, y puede ser que el camino quede demasiado tiempo solitario;

Sin embargo, á menudo la alegría no es para el alma vigorosa sino un velo de espuma ligera:

Y ten cuidado con esta verdad, — el que está solo, es el pensativo más sutil,

Desde que se halla libre y el espíritu suelto, es el que más se rie.

Así, vemos la amabilidad de la Sabiduría felizmente reflejada en un rostro alegre,

Es natural que los estanques más profundos estén marcados por los remolinos del agua;

Pues el verdadero filósofo exige una vida inocente,

Y el espíritu sin reproche es más liviano que el corazon de la alondra;

Nada embellece al hombre, como una conciencia pura;

El ojo brilla de confianza, la afeccion desplega la mejilla,

Ningun cuidado ha arrugado la frente, y el labio triunfa de alegría.

*En Cuanto* á la locura de porte grave, es inútil buscarla, héla aquí!

¡Qué encanto tienen las bagatelas para sus ojos apagados!

¡Cuántos suspiros, cuántos lamentos por unas suertes que ya no existen!

¡Cómo insiste en gemir sobre unas desgracias sin remedio!

He conocido á la verdadera alegría, hija de la inocencia y de la Sabiduría,

He visto la falsa gravedad, liga de la inocencia y del crímen:

Tambien he visto la falsa alegría, nacida de la indeferencia y de la locura,

Y he visto la verdadera gravedad, fruto de la reflexion y de la justicia temida.

La perdiz herida se oculta en un surco, y la conciencia timorata busca la soledad;

Pero cuando está curada su herida, corre con sus semejantes, aquí y allí:

En vez que la garza real solitaria, oculta en los juncos de los pantanos,

Se está léjos del mundo social, no meditando más que crímenes.

*Para* desafiar lo que tanto se teme, la risa del mundo, no se necesita más que un grano de filosofia;

Pues el espíritu pequeño busca la fama, á fin de dar valor á su pobre persona;

Pero el desden de nuestros camaradas pone á prueba el valor más determinado,

Y las burlas de nuestros parientes son como una víbora en el nido:

En la risa del mundo que se burla hay algo de sublime,

Pero la risa ahogada de nuestros hogares pica como una avispa.

Se ha hecho el elogio del ridículo, lo han nombrado la prueba de la verdad,

Pero no es esto espiritual ni juicioso; pues es preciso que la verdad pruebe el ridículo:

De otro modo, un jóven atravesaria la armadura impenetrable de la razon,

Porque la ignorancia estúpida lo ha tomado por una flecha despuntada.

La piel del rinoceronte es ménos dura, que el corazon de la incredulidad burlona;

Y la verdad la atañe tan poco como la caña emplumada del Bosman.

Una burla pára un golpe que habria herido la conciencia,

Y las miradas del humor tocan el espíritu pueril:

Es que la locura predomina á menudo en el hombre,

Y no puede mucho tiempo sufrir las miradas escudriñadoras de la Sabiduría.

Más gusta ver la risa en la mejilla que las arrugas en la frente,

Y en un millar de hombres no se hallará uno cuyo ídolo no sea el placer.

El ridículo es una arma que nada puede contra un alma fuerte,

Pero los hombres medianos son cobardes, temen la risa, y no es nada.

Teme la ortiga, y tócala ligeramente, su veneno te abrasará hasta los hombros;

Cógela sin temor, — ¿no es un ramillete de mirra?

Deja entrever un temor bajo del ridículo, y encontrarás bastantes insensatos que se burlarán de tí,

Pero que el desden sea tu respuesta al sarcasmo, y los burlones te lamerán los piés.

# LA TRINIDAD.

*Calculador* sutil, no desprecies al Dios que el fiel adora,
Y en tus locas especulaciones, no niegues la unidad de tres.
No olvides el símbolo del cristiano, aunque no puedas resolver tus dudas;
No pudiendo ser la vanguardia de la fé, la razon la sigue.
Está escrito; hé aquí porque creemos, sin llegar á la evidencia exterior,
Pues que los misterios impenetrables son las prerogativas de la divinidad.
La razon nada tiene de positivo, la fé no tiene nada dudoso;
Y el colmo de la sabiduría incrédula es el dudar de todo.
Cuanta más maravillosa es una doctrina, más se regocija la fé, más adora;
Pero si todo es claro, ¿de qué sirve la fé?
Hazme el sumario de tus conocimientos, ¿estás seguro de un solo hecho?
No desprecies lo maravilloso, pues en tu derredor todo es maravilla.
Tú dices: de la multitud de efectos semejantes, deduzco una ley:
Y confiesas que la materia que juega contigo porque es indestructible, es un elemento.
Si es así, te ruego que consideres la analogia universal,
El Creador habiendo impreso su nombre en todas las obras de su mano;
No conozco materia ni espíritu, que no sea uno en tres,
Sin esto, seria á mis ojos una verdadera maravilla, una moneda sin la efijie del César.

*El Hombre* se dice ignorante, no por eso se cree ménos sabio:

Toma su conjectura por una verdad, y se burla de las opiniones ajenas.

Sufre sin embargo, que un hermano cuyo espíritu es ménos sutil que el tuyo,

Te comunique las especulaciones fugitivas que la analogía de la fé sugiere.

El semejante produce su semejante, y el gran mar de la Existencia

En cada una de sus olas innumerables, ofrece un espejo á su Creador:

El semejante produce su semejante, y el árbol expansivo del sér

En cada una de sus hojas revela la trinidad de Dios.

Que aquel cuyos ojos están abiertos, vuelva á leer esta homelia en todo lo que ve,

Y tú, cuya vista está aún empañada, no desprecies aquel que lee:

Hay tres grandes principios: la vida, la generacion y la obediencia;

Representado en todas las criaturas, el Espíritu, el Padre y el Hijo;

Hay tres grandes unidades, diversamente mezcladas de tres en tres,

Tres divisores universales de los millares de sumas que ofrece la materia;

Y aun cuando la ciencia, subida en la escalera de la experiencia, no la hubiera visto,

La fé delante del trono de Dios, promulga esta verdad;

No hay más que tres elementos en los productos de la naturaleza,

En el pino, en la roca á la cual está unido, y en el águila que vuela á su derredor,

En el leon, en la ballena del norte y en los mares donde se divierte;

En el lagarto que duerme al sol, en el relámpago que surca los aires;

En la rosa, en la perla y el rubí, cada uno está compuesto de tres;

Y estos tres son los mismos ingredientes, mezclados en proporciones desiguales.

Tú mismo, vuelves á hallar en tí el cuerpo, la vida y el alma;

La materia, el soplo, el instinto se hallan reunidos en todos los animales;

La sustancia, la cohesion, la gravedad, constituyen los edificios de la tierra.

La voluntad, la operacion, el acto, concurren á producir un hecho;

Tallo, hoja, flor; principio, medio, fin;

Causa, circunstancia, consecuencia; cada una de estas trinidades es una,

Sí, en el soplo del hombre mismo, hay una trinidad de vapores,

Y la luz del medio dia, sombra de Jehová, uno en tres, es un sér compuesto,

¿Será todo lo demás un misterio, y Dios comprendido?

¿Penetrará el finito al infinito, él que no ha podido sondear los misterios de la creacion?

¿Comprenderá el hombre al que lo ha hecho, aunque su propia naturaleza sea un enigma para él?

¿Enseñará el tiempo la leccion que la eternidad es incapaz de explicar?

Sí, Dios no es sino uno y nada más, esta nocion está á la altura de un niño:

Pero los serafines no han podido aclarar el misterio admirable de uno en tres.

El es verdaderamente uno, pues no puede haber más que un todopoderoso;

Los oráculos de la naturaleza y de la religion, sin embargo lo proclaman tres en uno;

¿Qué habria ganado tu alma ¡oh desgraciado! extraño en la tierra,

Al vano espectáculo de la cruz, si ningun sacrificio se hubiese ofrecido allí por tí?

¿Qué habria ganado tu corazon enfermo, al movimiento del agua de aquella Bethesda,

Corazon entumecido, paralizado por el veneno de aquel escorpion, el pecado?

La trinidad de tu naturaleza, encadenada por una triple muerte,

Destituida de todo socorro, pide á su Dios una triple salvacion;

El alma, el ser reconciliada por el amor; el espíritu, el ser glorificado en la luz,

Miéntras este pobre cuerpo se precipita en la vida.

Y si es verdad que este rescate precioso ha sido pagado por todos,

¿Un sér arriba de Dios, poseeria semejante tesoro?

Tú tienes una idea alta de tu penetracion, pero la Sabiduría te estima como insensato,

Resuelto á no arrodillarte delante del Sér que tú no sabes comprender:

Seria preciso ser dotado de un espíritu igual á la perfeccion para concebirla;

Y la razon rehusa su homenaje á un Dios del todo comprendido.

Tú que desprecias el misterio y nada puedes explicar,

¿Por qué rechazas el hecho que resuelve el enigma de todos los séres?

¿Por qué velarte los ojos, por temor de que el sol de la revelacion los alumbre,

Y apartar la llave que abre la caja de la verdad?

El carácter y la naturaleza de Dios están representados en todas sus obras,

Y nadie hubiera adivinado su esencia, si él mismo no la hubiese revelado.

Así, hijo de la locura, tú que desdeñas el oráculo de su sabiduría,

Aprende de las conformidades de la naturaleza el milagro necesario de la Divinidad:

Que el pagano que adora á varios Dioses, sea tu instructor,

Pues no hay error dominante cuya verdad no sea el orígen:

Conténtate con lo que tú ves; tú no puedes ver á un tiempo todos los lados de un cubo,

Y tu espíritu no puede ocuparse al mismo tiempo de dos ideas:

Existen ya muchas maravillas en tu símbolo, si tu crees lo que ves,

Y la presuncion de tu inteligencia no debe impedirte de adorar el misterio.

---

# LA ESCRITURA.

*La Pluma* del escribiente diligente, ¿á qué se puede comparár?

Pregunta al sabio, te contestará: — á las cadenas que atan á Proteo:

Pregunta al poeta, dirá: al sol, á la lámpara de los cielos:

Pregunta á cualquiera, contestará quizas: al amigo que revela mi pensamiento:

El comerciante reflexiona ántes de contestar: nos dice que es un buque cargado de tesoros;

Segun el teólogo, es un milagro, hace hablar á los mudos;

Fija, desenvuelve y disemina el sentimiento.

Encadenando un pensamiento, explicando el misterio y devolviéndolo al mundo con nuevo explendor.

Pensar justo, es saber hablar fácilmente, es un don de la naturaleza;

Adelantar en leer, es atencion; pero escribir bien, es costumbre.

No existe talento entre los hombres que tenga más discípulos y ménos maestros:

Pues escribir, es hablar fuera de lugar, y no hay intérprete á nuestro lado.

Si quieres ser exacto, escribe; si quieres acordarte, escribe; si quieres conocerte, escribe;

En cuanto á la oracion escrita, es la oracion de la fé; especial, firme, y Dios la atiende.

¿Corre un pensamiento por tu cerebro? apodérate de él;

U otros pensamientos se pararán allí, y en el acto aquel tomará su vuelo.

La unidad incomplexa de tu alma, causa y prueba de su inmortalidad.

Entrega por un momento su sér á un solo pensamiento;

Así es, si quieres conservar tus ideas, y hacerlas estables y sólidas,

Escribe á menudo en secreto: así crecerás en sabiduría.

El espíritu más comun está lleno de pensamientos, á veces serian dignos de los espíritus raros;

Y si los vieras claramente redactados, su riqueza te sorprenderia.

¡*Oh Compensacion* preciosa á los mudos, de escribir sus necesidades y deseos!

¡Oh recompensa querida á la lengua del tartamudo, de trazar él mismo sus abrasadores pensamientos!

De pertenecer al colegio de la Elocuencia, merced á estos símbolos silenciosos;

De desahogar el torrente del alma, sin tomarse la pena de hablar;

De ofrecer al mundo hablador, el modelo de una elocuencia más armoniosa;

De demostrar que el comercio de las palabras no es el monopolio de la sabiduría,

De tomar una dulce venganza de esta masa de habladores, la ignominia de nuestra lengua,

Por el triunfo resplandeciente de la pluma, por el homenaje hecho á un escribiente.

Hé aquí porque este telégrafo del alma nos es más querido que el oro y la sabiduría,

Poniéndonos en estado de agradar sin ofensa, y de dar sin humillacion.

*Hija* de los campos cuyos ojos están deslumbrados por la escritura informe del amor,

Que tu frente radiante y tu mejilla bermeja, confiesan en este feliz momento, —

Que tu corazon henchido, pobre culpable, que recibe el acta de perdon, —

Que tu rostro alegre, ¡Oh tierna madre! que las noticias del niño que está tan léjos de tí inundan de lágrimas, —

Que tu gozo noble y grande, pobre aislado,

Cuando la dulce voz de tu novia te dirige la epístola de afeccion, —

Que el jóven poeta altanero por su delirio, encantado por la esperanza (¡qué ilusion!) de la celebridad,

Cuando medita nuevos versos, durante las veladas, —

Que el niño con la frente serena del genio, cuyo nombre jamás morirá,

Porque trascribiendo su alma, inmortaliza sus pensamientos, —

Que éstos, que todo el género humano, no con débiles elogios, no con agradecimiento ligero, confiesen los beneficios que la pluma del escribiente diligente esparce en la tierra.

*Además*, el deseo que estos beneficios inspiran, cuando vienen á faltar, prueban su excelencia,

Cuando el amante desespera, de dia en dia espera la palabra consoladora, la palabra que esta mano ha trazado,

Y maldice amargamente el alba que aún lo engaña:

O cuando la respuesta tanto tiempo diferida prueba que la amistad se enfria,

Y el alma entregada á las sospechas está atormentada por dudas inexplicables,

Miéntras que tu corazon desgarrado cuenta sus llagas imaginarias,

Eres el inocente y la víctima, y tu amigo caprichoso el único culpable:

O cuando pides con instancia los socorros que tú necesitas,

Tu peticion es descuidada, ni siquiera abierta, y la demora te impacienta y cansa:

O cuando el silencio de un hijo que deberia haber anunciado su prosperidad,

Derrama la consternacion en el corazon de un padre.

Una carta escrita á tiempo, es el ribete de la cadena de la afeccion,

Una carta diferida fuera de tiempo, es el verdin de la soldadura.

La pluma de la cual corre el amor, ó que está mojada en la hiel y el odio,

O, guarnecida de atenciones, ó destruida por ásperas censuras,

Ha engendrado más bien que el sol, más mal que la espada,

Más alegría que la sonrisa de la hermosura, más dolor que el infortunio;

Y si tú pides que yo indique lo que á mi parecer seria más útil en el mundo,

Hé aquí mi respuesta: Una carta escrita á tiempo.

*La Hora* en la cual tomastes nota, no está perdida;

El pensamiento que á media noche redactas, redimirá todo el dia;

La idea es como la sombra que huye, la palabra es un viento que toma vuelo,

La lectura una distraccion de la cual se pierde el recuerdo; mas el escrito es eterno:

Pues en él, aunque muerto, vive el corazon; la lengua fria y sin vida elocuente,

Y la mirada penetrante de aquel que lee, está destruida por la caña del escriba.

Como un hoyo en la roca, ó una medalla en el cimiento de una ruina,

El símbolo de los pensamientos anuncian la muerte de una alma:

La estatua atesta la mano creadora del artista y el cuadro el ojo ejercitado del maestro,

Y lo mismo, el alma de un hombre como nosotros está embalsamada en sus escritos.

# LA PALABRA.

*La Palabra*, cosecha de oro, sigue á la flor del pensamiento;
Sin embargo, á menudo existe mucha paja, y el grano es raro y malo:
La palabra es el sudor de la razon, y una de las prerogativas reales del hombre, que lo asimila á su Maestro: Habló y todo se hizo:
El espíritu puede unirse al espíritu, pero el sentido exige un símbolo;
Y la palabra es el cuerpo del pensamiento, sin el cual ella seria invisible.
Cuando paseas, solitario y pensativo en los bosques verdes,
Enuncia en alta voz tus sentimientos, dándoles el sér y la forma;
Pues el que medita en secreto llena el depósito de su alma,
Y aunque coja grandes tesoros, son de ningun uso.
El hombre que habla demasiado poco, que piensa y profundiza mucho,
Corroe las fibras de su corazon, y priva á sus semejantes de lo que les debe;
El hombre que habla demasiado, y no reflexiona sino poco ó nada,
Gasta su vida en palabras, y los hombres le miran como un insensato;
Pero tú, cuando has pensado, urde con cuidado él tejido de la meditacion,
Y reviste el espíritu ideal del traje que le conviene, la palabra.
*Proferido* fuera de tiempo, ó suprimido fuera de lugar, el bien participa del mal;

Amar el misterio, se parece al crímen, abrazado por una virtuosa indignacion,

He visto á menudo el corazon honrado excitar una guerra inútil, merced á la temeridad de la lengua su intérprete;

He visto el hombre caritativo seguir su mision con un modo tan astuto,

Que aquellos que le encontraban al crepúsculo, le tomaban por un ladron;

He oido á cierto jóven entusiasta, revelar secretos piadosos

Delante de un populacho grosero, que de él se burlaban,

Y me ha parecido, que en el momento que una reserva juiciosa hubiese podido ganar su simpatía,

Su franqueza indiscreta endurecia á los burlones:

He pronunciado un fallo temerario y duro contra la mano liberal en secreto,

Porque ha creido que la economía al aire libre es una virtud:

Y he condenado la lengua taciturna, porque la reserva la ha condenado,

De lo que ella ocultaba, hasta á un hermano, la bondad que ha aliviado tantos males.

No se necesita trompeta, ni mucho ménos el ruido de tus pasos;

Haz el bien abiertamente, no como si fuera un crímen,

Porque calumniarian el bien que haces por causa de tu silencio injusto.

Si te desafian, habla y da las pruebas de tu bondad.

El egemplo de una atencion que sin darse demasiada importancia, no se oculta,

Grita al oido de la indolencia, Vé, y haz lo mismo:

El pecado del hipócrita es más atroz desde que el hombre piadoso oculta su luz por temor;

Pero ni Dios, ni el hombre, te han dicho de ocultar tu virtud;

Cuando una palabra á tiempo te colocaria en tu esfera donde todos te verian brillar.

Atribuye el honor á tu Dios, pero no seas celoso de este honor,

Y no lo estimes frívolo y vil, porque tú mismo no puedes revestirte de él:

Acuérdate que tu gran prerogativa es la expresion libre y sin trabas,

Y no permitas que en la marea alta, las compuertas del sentir demoren el rio de tu palabra.

*Acércate*, y te daré parte de una afliccion que no está contada en las penas de este mundo,

Aunque sea real, pesada, encarnizada, envenenando la copa de la vida.

Hay hombres que meditan mucho, el fuego abrasa sus corazones,

La elocuencia espera en los labios, pero no habla de sus lenguas:

El zelo anima á algunos y la calumnia indigna se apresura á contestar,

Que la necesidad obliga á pedir, á aquellos á quienes la piedad confia su mision:

Pero el temor, la vergüenza, la excesiva susceptibilidad, hielan la corriente de sus discursos:

La boca está cerrada con plomo, el corazon gime bajo un peso de hielo,

En el momento crítico, la promesa del poder es aún violada,

Y se levantan impotentes en cuanto á la palabra, trabajando en pensamientos que no pueden nacer:

El valor tiembla á la puerta, la Sabiduría no tiene voz ya;

El que vino para consolar es él mismo un objeto de piedad, el que debia censurar, nada dice:

Y los insensatos, en vez de escuchar é instruirse, miran y se rien;

Miéntras que unos amigos complacientes hieren á lo vivo por el exceso de su compasion:

El pensamiento que no tiene salida roe el corazon,

Y falto de un sonido vano, el hombre está fuera de su esfera.

Hay muchos cuidados, muchas penas, de las cuales no has llevado cuenta,

Y es con razon que tu alma se complace en el feliz privilegio de la palabra;

Pues faltar la palabra á cada momento, — es una necesidad que tú no concibes;

Es como si el aliento ó el pan te faltara; la vida no tiene pena más provocadora;

*Acércate* y te participaré de una alegría que los parásitos de la voluptuosidad no han conocido,

Aunque el aire, la tierra y el mar, hayan satisfecho sus apetitos groseros.

¡Mira como su ojo brilla, como su mejilla se colorea!

¡Qué torrente magestuoso de palabras con alas! cómo vuelan!

Pues la expresion completa de un pensamiento sublime, de un argumento vigoroso y triunfante,

El choque de la elocuencia espontánea, irresistible, como el Niágara,

El interrogatorio diestro, la respuesta clara, la imágen poética y graciosa,

La analogía buscada, el hecho sorprendente, la metáfora libre y atrevida,

La fuerza del entendimiento concentrado moviendo el poder de la verdad,

La grandeza de su lengua en la magestad de su alma:

Defensor del justo, patriota ó sacerdote, abogado de la inocencia,

En tus labios la abeja mística ha destilado la miel de la persuasion,

Un carbon encendido tomado del altar ha tocado como otras veces, tu corazon y tu lengua:

Y tu paz, ¡cómo se extiende á lo léjos y cuántos placeres bebes!

Cuando tienes como si no fuera más que un hombre, el vasto auditorio que respira,

Mil séres cuyos ojos brillan sometidos á tu voluntad:

Mil corazones abrasados por el fuego sagrado de la palabra,

Las hecatumbas espirituales que se inflaman, ofrecidas en la montaña de Dios:

Sin embargo, si tú callas, ¡qué estremecimiento! — no viven sino de tus palabras, —

Has roto el dique de tu personalidad, como el Nilo cuando se desborda,

Tú confias en ellos, una fé, una esperanza, un espíritu,

No respiran sino tu aliento, sus almas te prestan una obediencia pasiva,

Llevas la llave de su amor, doblas sus afecciones á tu voluntad,

Y todos ligados por simpatía, se estremecen de emociones tumultuosas:

¡No lo dudes, mortal! si tu argumento es la verdad, un trono en medio de los arcángeles será tu recompensa.

---

## LA AMISTAD.

Como el hielo es al boton y la miel á la flor, tal es el interes personal á la amistad:

Pues es imposible que la Confianza habite en donde el Egoismo guarda la puerta.

Si tú conoces que tu amigo se prefiere á todo, tú no tienes ninguna garantía de su buena fé;

Y si tú buscas tu propia ventaja, perjudicas á la confianza de tu amigo.

La lisonja oculta su rostro cuando la amistad se sienta á la mesa:

La puerta se cierra á la sospecha, y el candor es bien venido:

Pues la amistad aborrece la duda, la confianza recíproca es su vida,

Y si una alabanza artificiosa prueba el designio del que la busca, ella perece en seguida,

Es posible que un hombre te haya prestado algun servicio,

Del cual sin embargo, no deseas la amistad;

Es que unas bagatelas componen la suma de la vida, y que á pesar de la importancia de sus beneficios,

Aunque no te rehuse su bolsillo ni áun su todo, en tu mayor necesidad,

Si por todo esto, vuestros caractéres no pueden simpatizar,

Jamás le llamarás amigo, aunque el reconocimiento inunde tu corazon,

El hombre duro destruye cruelmente el alma sensible de su hermano;

El espíritu mediano se fastidia pronto de la compañía monótona de la sabiduría;

El alma débil no se atreve á seguir la traza del vigor y de la decision;

Y el mundano mira con ojos desdeñosos lo que parece ser la locura de la fé.

La montaña está compuesta de átomos, la amistad de pequeñas cosas,

Y si los átomos se desunen, la montaña cae en polvo,

*Acércate*, y te mostraré un amigo; te haré el retrato de un hombre digno de tu confianza.

Tu corazon no lo repugnará; no lo despreciarás en secreto.

Necesitas tiempo para conocerlo, para desenredar el hilo de su valor;

Y no te deslumbrará á primera vista, para despues eclipsarse para siempre,

Pero, primero pequeño, se eleva poco á poco, y llega á la altura de tu estimacion,

El se acuerda de que tú no eres nada más que un hombre; no espera de tí grandes cosas;

Y su cortedad para contigo te advierte en silencio, las consideraciones que tú le debes,

El no desatiende ni política, ni atenciones;

Jamás se burla de los defectos ajenos, ni se abandona en tu presencia, á duras calumnias:

Si lo hace, ¿cómo sabrias tú que no eres el objeto de su ironía?

El no te oculta ningun secreto, y en cambio no rechaza los tuyos;

El parte sus alegrías contigo, y se complace en sufrir su parte de dolores.

Hé aquí otro de sus méritos, él te ama demasiado para dejarte ver las corrupciones de su corazon:

Pues, lo mismo que un mal ejemplo fortifica las manos del malvado,

Así, hacer alarde de tus vicios, es un veneno secreto para tu amigo:

Esto tranquiliza un mal natural, y no se le resiste entónces sino débilmente,

Si nos apercibimos que el amigo que distinguimos es más culpable que uno mismo.

Oigo á unos amigos comunicarse sus emociones; hablais de la abundancia del corazon,

Y no siendo más que hombres, reclamais como tales, las simpatías de la humanidad;

La confianza abre los labios, los ojos brillan de indulgencia,

Esta lengua no se alaba, la bondad hace la alegría de este corazon,

Y el amigo no se está en una montaña haciendo señas á su compañero para que lo siga,

Pero unidos, la subís y llevais la carga juntos.

Vuestras esperanzas, vuestras aspiraciones, las confidencias de un corazon ardiente, hé aquí vuestro entretenimiento,

Os revelan por un feliz cambio, los tesoros secretos de la afeccion,

Prestais oido á la voz que canta, pronunciais en voz baja palabras consoladoras,

Y aunque seais dos, hablais en voz alta, como si fuerais solos.

*Al* escogerte un amigo, se circunspecto, y sobre todo ten consideracion á su posicion social,

Pues la escala graduada de los rangos está conforme al órden celeste;

Si un hombre de baja condicion llega á ser tu amigo, calentándose á los dulces rayos de tu confianza,

Sabe que has cogido penas para tu vejez:

Pues si te rebajas á su nivel, tus parientes te despreciarán,

Y este ser abyecto que has tratado con tanta delicadeza te abandonará en tu lecho de muerte.

Aun cuando llegarias á las dignidades, aspirando á la sociedad de los príncipes,

¿Qué eres, sino un estribo, aunque tan próximo al trono?

¡Oh junco en medio de los lirios! sabe que no eres sino una mala yerba,

¡Oh zarza en medio de los cedros! el desden te consumirá en su furor.

En cuanto á mí, amigo mio y discípulo, escoge en tu propia condicion,

Y no hagas de tu criado ó de tu maestro un amigo íntimo;

Pues en medio de los hombres, la amistad sola es la verdadera república,

En donde el servicio es igual para todos, y donde todos gozan del privilegio de mandar:

Sin embargo, á mi parecer, no te franquees con nadie sino con reserva,

Por temor de que no te arrepientas algun dia, si el pérfido se vuelve contra tí:

Más de un apóstata ha hecho traicion á la confianza inconsiderada de la amistad,

Y doblado el secreto del alma segun sus miras interesadas.

*La Ausencia* fortifica la amistad, si los recuerdos que de ella se conservan son dulces;

Pero á ménos que el vino esté bueno hasta el fin, la ausencia la debilita diariamente.

La fé es una cosa rara, y la amistad es una maravilla en medio de los hombres,

Sin embargo, llaman amigos á extraños, y dicen que creen cuando dudan.

Las horas que se emplean en fomentar la afeccion no están perdidas;

Pues el amigo es más que el oro, precioso como los tesoros del alma.

Economiza los preceptos, enseña más bien con tu egemplo;

Heririas quizas la vanidad del hombre,

Hay hombres que jamás han tenido amigos, porque eran groseros é interesados,

El amor del mundo, la apatía y el orgullo no dejan sino pocos hombres de mérito:

Pero el que tiene la estimacion de todos, jamás le faltará amigos;

Pues la filantropía suspira por un corazon en el cual pueda tomar raiz y florecer.

*Oigo* sin embargo, al hombre sensible quejarse del frio nebuloso,

Que las brumas del interes derraman en la sociedad.

Se entristece con razon; pues la mentira ha ultrajado su confianza.

Y las aberturas de su corazon están rodeadas por las espinas de la sospecha.

¡Ay cuán pocos amigos hay que justifican la esperanza de la caridad!

¡Cuán raros son los hombres que se olvidan por el amor ajeno!

Cada uno busca su ventaja, y mira á sus hermanos como rivales,

Disfrazando la envidia con la amistad, para llegar á un fin secreto.

Pues es llamar amigo al que no es enemigo declarado,

Y los convidados se parecen á unas colmenas, miéntras la abundancia preside el banquete,

Son cuervos al rededor de un cadáver reúnidos para el festin,

Pero un ruido repentino los alarma, y al instante no son sino puntos negros en las nubes.

Los que merecen tu confianza, ¡oh hombre sensible! son en corto número;

Pero no llores, pues existen algunos y éstos son para tí;

Este mundo de hielo es para ellos una morada triste y estéril,

Y buscan á los que se parecen á tí; son pocos:

Pues aunque no existe hombre que no sea susceptible de amistad,

El hombre que la verdad califica de amigo es un pródigo.

# LA TOLERANCIA.

*El Hombre* prudente, en una calle donde la multitud se confunde, se abre un camino con dulzura,

Sin rechazar groseramente al extraño que se halla en su camino:

El sabe que una precipitacion ciega no seria sino un obstáculo y que excitaria la oposicion;

Sin embargo, no cede, el rostro vuelto hácia su objeto;

Lo mismo en el conflicto de las opiniones, que en el gran camino lleno por la inteligencia,

Cada uno debe consultar su vecino y concederle su derecho.

Términos mal definidos, formas mal comprendidas y costumbres cuyas razones están ignoradas,

Han provocado á muchas almas entusiastas al combate contra gigantes imaginarios;

Pero la Sabiduría escucha hasta el fin, y á menudo, tal es la viveza de su percepcion,

Ella vuelve á encontrar bajo un disfraz extraño, la verdad preciosa que busca;

Así, deja al juicio ó á la fantasía, el hábito y el modo de presentarse,

Encantada de ver tan cerca de sí, el objeto de su amor.

No existe semejanza en la naturaleza que no tenga tambien su diferencia,

Además no hay dos bayas del todo semejantes, aunque gemelas en un mismo tallo;

Ni una gota en el oceano, ningun galea en la playa, ninguna hoja en el bosque que no sea doble,

Ninguna alma en su morada mortal, ni espíritu en el mundo invisible:

Por consiguiente, si la capacidad y la esencia difieren tanto como el accidente,

Sería preciso ser supersticioso y partidario para desear lo imposible, la unidad.

¿Es la paz qué tú buscas? ¿quieres no luchar contra las olas de la contestacion?

¿Quieres que estimen tu sabiduría, y obtener la amistad de los hombres?

Conserva al error modesto, el ojo amenazador de censura,

Y no dirijas á cada momento hácia tus semejantes, el anteojo de la verdad:

No te digo de comprometer lo que es justo, no quiero que animes á lo que es injusto,

Pero de un corazon caritativo presta el oido á las razones de un juicio sincero;

Pues tú mismo has errado, y no sabes cuando tienes más razon,

Ni el juicio de mañana probará la locura de hoy:

Quizas vituperarás en otro lo que ántes eras tú mismo;

Quizas reprenderás con dureza lo que tú serás más tarde.

El hombre que tiene razones que alegar, merece que se le conteste,

Pero el que combate por la victoria, no merece las consideraciones de la Verdad.

*Miéntras* vive el hombre, puede corregirse: no mires á tu hermano como reprobado;

Cuando está muerto, no hay esperanza: no recuerdes sus faltas.

Esperando que muera, el hombre es inmortal á tus ojos; luego no es nada;

No hagas tus enemigos de los vivos, y no saques una vil venganza de los muertos:

Pues la vida es un juego de ajedrez, en donde el más pequeño produce los mayores resultados,

El que juega mal, pierde, y puede suceder que un peon asegure la victoria.

¿Tienes sospechas? haz para encontrar la certidumbre, pues esperando, te castigas á tí mismo:

O por tu cólera irracional, te haces daño lo mismo que á tu prójimo;

Y no olvidarás fácilmente, aunque la caridad te exhorte con vivas instancias;

Provéete de pruebas, ántes de que la desconfianza te apure,

Que el miedo te hiele la sangre, ó que los celos te vuelvan furioso;

Pues una mirada, una palabra, un gesto, pueden tomarse en buen ó mal sentido,

Segun la latitud de la interpretacion del amor, ó la fria ecsactitud de la sospecha.

*La Injusticia* con la sinceridad, vale más que la justicia con la mentira;

Y el hombre prudente no sitiará el castillo de la supersticion ignorante.

Destruir un espíritu débil, seria un triunfo tan glorioso como fácil,

Y una causa poderosa hace poco caso del vil sufragio de un insensato.

Lo han visto unirse ligeramente al falso, lo verán agarrarse cobardemente del verdadero;

La debilidad es la esencia de su alma, el junco no puede llevar bellotas.

El hombre dotado de un poco de espíritu pasa por sabio entre los tontos;

El es el jefe de ellos, si cuenta con su admiracion.

La heregía es un mal, pues su oprobio es su orgullo:

Esta diferencia necesaria que constituye el error es el carácter que ella estima más:

Concede todo al hombre, ménos la libertad, no te demostrará ningun agradecimiento;

Y el suceso contra tu adversario será poca cosa si tú demuestras los puntos que él admite.

La arena agitada por la tempestad trastorna las olas; y el texto de la verdad hubiera sido claro,

Si las glosas humanas no hubieran oscurecido la sencillez de la fé.

Reflexiona sobre tu ignorancia, y apodérate de la ocasion de instruirte;

Pero no permitas que un exceso de liberalidad neutralice la independencia de tu alma.

Por causa de sus faltas y de sus locuras, la muerte de la mayor parte de los hombres es un beneficio:

Tú mismo eres un hombre de faltas y locuras;

Así, llora á los muertos, ó nadie te llorará,

Pues, la medida de la caridad que tú concedes á otro, será derramada en tu propio seno.

Lo que te incomoda ahora, excitándote á odiar á tu hermano,

Es preciso sufrirlo; el disgusto se desvanece, y quizas para siempre:

Puede ser que las combinaciones y los resultados que mortifican tu alma hoy,

No se encuentren ya durante siglos enteros en el Kaleidoscopio de las circunstancias;

Puesto que el hombre y las cosas varian sin cesar, nuevos elementos se mezclan á cada momento,

Mudando como por magia, la aspereza en dulzura;

Un poco de explicacion, un poco de paciencia, un poco de indulgencia para lo débil del prójimo,

Y, hé aquí, los átomos separados se vuelven á unir, como las piedras pulidas de un mosaico.

Tú no puedes adaptar el alma de un extraño al temperamento de tu propio cuerpo.

No pretendas pues proveer tu cerebro de las nociones del placer.

La Caridad camina con pié firme, nada la hará desviarse:

La Caridad ve muy claro, aunque medio velados los párpados:

Todo el mundo alaba á la Caridad; no desdeñes este elogio.

Dios no te amará ménos por eso, y los hombres te amarán más.

# LA DISCRECION.

¿Por qué he nacido? ¿Seria para llenar el círculo del año
No sólo de esfuerzos diarios por un pedazo de pan, sino tambien de penas y placeres sórdidos?
¿Para andar errante en este mundo lleno de luz y tinieblas?
De dia, son los sueños del pensamiento severo, de noche, son los sueños de la fantasía.
¿Seria para no ser mas que uno en la multitud? ¿Para barrenar la arcilla que me formó?
¿Para adornar la galería del arte? ¿para cultivar algunos acres de bosque?
Para mucho más, alma mia, tu Dios te ha confiado la vida,
Ese noble objeto, ¿seria para nutrir el espíritu de conocimientos,
Mezclar el vino de la Sabiduría para apagar mi sed,
Multiplicar las luces en las profundidades de mi corazon,
Cosechar el trigo puro de la razon en los surcos de mi cerebro?
Para mucho más, alma mia, tu Dios te ha confiado la vida.
¿Es para perfeccionarte en el arte de conducirte; para reprimir la voluntad irritable,
Para sujetar las riendas de los caballos fogosos de la pasion,
Para acoger en un corazon sin tempestad, al extremo silencioso de un desierto,
Estas visitas celestes, qué hacen feliz á un solo sér?
Para mucho más, alma mia, tu Dios te ha confiado la vida,
No cuidar más que de tu felicidad, es el objeto del idólatra y del malvado,
En la tierra y áun en el cielo, si no la buscas más que por sí misma, buscarás pero no hallarás.

Es una flor á la cual gusta la orilla de los caminos, no crece sino en el camino de la Utilidad:

Si la coges, se marchita en tu mano; si pasas indiferente es el perfume de tu corazon;

No acaricies ya tu alma, no te cuides de tu bienestar;

Arroja á los piés el sérpol, se útil y se dichoso.

*Así* raciocina el jóven ardiente: su conclusion es justa,

Y de repente, caballero errante del bien, parte, entra en su carrera.

Los argumentos son el filo de su espada; en su casco está el terror de las censuras;

Su panoplia es la fé; el celo abrasa su corazon;

Una cosa, sin embargo, le falta; es el Mentor del alma,

El dulce murmullo de la Discrecion; aún no es tiempo.

El golpea á un opresor, y la venganza del fatal golpe,

Vuelve sobre el cuerpo de su débil víctima:

Le gusta dar, distribuye limosnas; el pauperismo turbulento se regala,

Miéntras que la honrada industria, ocultando sus delgadas costillas, muere de hambre.

Desafia á la Infidelidad, aquel gigante astuto,

Y vencido en este conflicto desigual, fortifica las manos del error;

Se apresura á enseñar y predicar, como el corcel se precipita al combate,

Y si fuera necesario preparar las vias de la verdad, romperia los Alpes de la preocupacion;

Presenta cantidad de pruebas cuando no se atañe á la razon,

E impone al oido que lo escucha, el argumento de la sensibilidad.

Así es como á menudo, á juzgar por los resultados,

Los amigos más celosos de la verdad, le han infligido tantas heridas mortales.

¡Ay! es que existen bastantes enemigos por fuera, encantados de parlamentar con un traidor,

Y algun entusiasta baja el puente levadizo, impaciente por señalar su proeza:

¿Qué digo? hace una brecha en el castillo de la verdad,

Para tener el honor de cerrar la abertura con su vil cadáver.

*El Celo* sin reflexion es un mal aunque tienda al bien.

No toques el arca con tus manos manchadas, aun cuando pareciera vacilar.

Hay malvados que hacen el bien; hay buenos que hacen el mal,

E imprudentes defensores de la Sabiduría, la expusieron á muchos reproches

El espíritu del hombre ofrece demasiados errores que combatir para la verdad,

Pues la bruma de los sentidos es un velo espeso, y el pecado desnaturaliza la verdad;

Sin embargo, la torpeza del oficioso campeon, desconcierta la victoria;

Estas manos sangrientas fuéron heridas bajo el techo de sus amigos:

Queriendo indicar el sentido de las palabras, su dedo las borra;

Y la paja que aecha está en nuestros ojos, ántes de ver el trigo.

Amontona pesados leños en un fuego que se apaga,

Y si la habitacion está incendiada, abre las ventanas;

Si el carro baja la colina, con el hombro lo detiene,

Y cuando fuera útil, el obstáculo empuja sin necesidad y con toda su fuerza.

*El Buque* va á pique si la tempestad se lleva el timon,

Y es preciso mucho lastre para el alma que anda á toda vela.

Toma una palanca por el medio y te parecerá que no tiene poder,

Argumenta por la verdad con indiscrecion, y te atormentarás por una mentira.

Bastante lugar hay para un hombre apacible en la asamblea más estrecha,

Mas el espíritu de discordia se halla con estrechez en campo libre;

Muchos instructores faltos de juicio, perjudican á sus lecciones;

Y una yerba amarga echa á perder el más sabroso manjar;

Un cisma temerario ha roto la túnica sin costura,

Porque los insensatos que la reclaman no han querido arriesgarse para obtenerla:

*Pueda* la Discrecion conducirte, jóven de corazon noble,

Que te lleve á excusar las enfermedades, á cerrar los ojos á los errores inocentes,

A no hacer caso de las formas, á tólerar la supersticion y el capricho:

Pueda la discrecion inspirar tu peticion y sugerir tu respuesta;

Enseñarte que el silencio, si es á tiempo, es más elocuente que la palabra;

Decirte en voz baja, eres Debilidad, aunque tu causa sea Fuerza,

Decirte; es por dentro que la llave de la bóveda se desprende con ménos dificultad.

Las nieves del Hecla reposan al rededor de sus manantiales, agitadas y humeantes.

Pueden los arroyos frescos de tu prudencia, templar los torrentes inflamados de tu celo:

Así llegarás á un fin honroso, y te llevarás el premio que se distribuye á medio camino:

Así tu vida será útil, tu jóven corazon se regocijará.

# LA EDUCACION.

*El Niño* en una casa es una fuente de verdaderos placeres, un mensagero de paz y amor:

Un lugar de reposo para la inocencia en la tierra; el anillo que une los ángeles y los hombres;

Es un talento que te han confiado, un préstamo cuyo interes te será reclamado;

Una alegría aunque mezclada de inquietud, dulce como la miel, pero amarga tambien.

El carácter se forma dia trás dia, y todo concurre á desarrollarlo,

Y puede ser que el pliegue del bien ó del mal se tome en la infancia:

Araña la corteza verde de un retoño, ó tuérzelo inconsideradamente en el suelo,

La encina cicatrizada, doblada, atestiguará contra tí, siglos trás siglos;

Lo mismo, puedes dirigir el alma hácia el bien, ó entregarla al mal corruptor,

Siendo la disposicion de costumbres el resultado de las primeras impresiones que la constituyen:

Así cuando la voz de la Instruccion solícita el oido de la inteligencia,

Aun con la leche de su madre, el recien-nacido bebe la Educacion.

La paciencia es la primera leccion mayor; puede aprenderla al pecho:

Y la costumbre de la obediencia y de la confianza puede ser ingertada en un espíritu desde la cuna:

Junta sus pequeñas manos para la oracion, que doble sus rodillas débiles;

Que te vea hablar á tu Dios, no lo olvidará jamás:

Cuando la edad habrá blanqueado sus cabellos, recordará con emocion la piedad tierna de su madre,

Y el recuerdo salido de sus oraciones, detendrán al hombre fuerte cuando lo tiente el pecado.

*No Escojas* por nodriza de tu hijo, á la que podria corromper la inocencia,

Pues el egemplo es un monitor perpetuo, y la buena semilla está ahogada por la zizaña.

Los artificios de una extraña han pervertido las disposiciones más dichosas:

Madre, que tus labios lo enseñen, y que tus pechos lo nutran.

Sobre todo es en los espíritus que lo rodean, que el carácter está amoldado:

Así, que los campañeros de tu hijo sean los que tu juicio apruebe;

Pues el niño está en un mundo nuevo para él, y á cada momento aprende algo de nuevo,

Tiene la mirada pronta, su memoria hace provision de secretos,

Su oido está ávido de conocimientos, y su alma es blanda como la cera;

Que no oiga sino lo que es bueno, que no se llene de máximas perniciosas,

Pues son las semillas de las primeras instrucciones que caen en los más hondos surcos.

Lo que el uso inmemorial ha consagrado, parece ser justo y verdadero:

Por consiguiente, que jamás tenga que recordar el tiempo en que el bien le era extraño.

No hagas, tierna madre, por concentrar en tí su amor;

¡No! no seas tan interesada, pero deja su corazon abrirse á otros;

Acostúmbrale temprano á la simpatía, á fin de que se aflija con los afligidos;

Y no reprimas la alegría de la niñez, — ¿no es necesario un sol para la mañana de la vida?

No satisfagas todos sus deseos, así fortificarás su esperanza;

No enjugues tampoco la fuente de sus lágrimas por la indulgencia, así temerá tu firmeza.

Tenlo en la sujecion, áun respecto de las bagatelas;

Complacencia para con todos, reverencia para los que son dignos de ella, y á tí obediencia sin réplica.

*Lee* primero, y aprueba los libros que tú das á tu hijo;

Pero acuérdate de la debilidad del pensamiento, que pruebe el vino puro de la verdad:

Historietas conmovedoras enternecen el corazon; pero leyendas sombrías hacen un suplicio del sueño;

Los cuentos de hadas pueblan el espíritu de quimeras, y el conocimiento del mal sirve de atractivo para el mal:

No titubees en reprimir la imaginacion y no temas que verdades duras le mortifiquen;

En cuanto al mal, demasiado pronto lo aprenderá; no seas el mensagero del demonio.

No alimentes la precocidad del espíritu, si no quieres nutrir la vanidad;

Obligados en tierra, las legumbres no resisten al soplo helado del invierno,

Las ideas enriquecen el alma, pero una multitud de palabras es un gran peso:

Cuando enseñes, se inteligible, y adapta tus lecciones á la capacidad de tu discípulo.

La analogía es la leche de los niños, pero las verdades abstractas son un alimento sustancial.

El niño rechaza los preceptos y las reglas, pero una explicacion feliz queda impresa:

Por más que prediques la industria y la prudencia, hasta que la abeja y la hormiga le ofrezcan el modelo,

No tendrá de su alma más que una nocion confusa, hasta que la bellota y la crisálida lo hayan instruido;

Temerá á Dios en el trueno, y adorará sus encantos en las flores;

Las parábolas encantarán su corazon, las doctrinas al contrario, serán para él un misterio sin vida;

Aprenderá del labrador que siembra buen grano, lo que es la fé;

Y si lo enseñas á confiar en tí, no rehusará su confianza al Eterno.

¿Tú temes las tinieblas, pobre niño? No permitiré que te entreguen á tus terrores:

La oscuridad es la imájen del mal, y la naturaleza le tiene horror:

Sabe sin embargo, que el Dios de tu padre está contigo, y que te protege:

No es más que una leccion de dependencia; que tu alma agitada se repose en él.

¿Te ha alarmado un ruido repentino? hé aquí, es esto, es aquello que lo ha causado:

Cosas no comprendidas inspiran terror, y conmueven los nervios más firmes.

La miseria y la demencia han sido sembradas durante las noches de la infancia;

Así que jamás trastornen las noches de tu hijo, los lúgubres terrores.

*Eres* un punto dé marca en la montaña, tus hijos te imitan en todo:

Por consiguiente, que tu religion sea perfecta; así serás honrado en tu casa.

Se instruido en toda la sabiduría, y comunica lo que tú sabes,

De otro modo tu saber está oculto, y pasas por un ignorante.

El perezoso no es respetado; el hombre voluptuoso no manda la veneracion;

La bajeza siempre es despreciable, y la locura provoca el desprecio.

Los parientes que más á menudo se honran son los que más lo merecen,

Enséñame un niño rebelde, yo sabré donde se halla un padre insensato:

Jamás un padre fiel á su deber se ha visto despreciado por su hijo;

Pero, ¿es posible que el hijo respete al padre cuyo egemplo no se atreve á seguir?

¿Te imitará cuando haces el mal? su desprecio es su censura:

Así críalo juiciosamente, que obedezca á Dios y á tí;

Empieza temprano, á fin de que te tema; y con circunspeccion á fin de no perder su amor:

Para eso usa de discrecion, y trata á todos tus hijos del mismo modo,

Sin embargo, quizas serás culpable si la dulzura no basta á todos:

Por la dulzura el lobo y la zebra se vuelven tan dóciles como el perro y el caballo;

El milano vive con el ruiseñor, bajo la ley y la dulzura:

Esta ley doma los más feroces, destruye la cima del orgullo,

Acaricia al débil, reprime al fuerte y conquista el espíritu tímido.

Cuando tú mandas, que te obedezcan; pero no mandes á menudo:

Que tu carácter sea la dulzura del alma y no la frente severa de la tiranía.

Que los niños no sirvan de egemplo el uno al otro; pero reprende al culpable en particular:

Pues la presuncion y el orgullo herido excitan el alma.

Una dulce reprimenda cuando el espíritu está tranquilo, vale más que el látigo en un acceso de rabia;

Sin embargo, no le perdones si has dado tu palabra para el castigo;

Que tu hijo no sea testigo de tu humillacion, que no aprenda á creer que tú eres falso;

No permitas que te reprendan delante de él, y no te envilecerás tú mismo cambiando de resolucion.

No tardes sin embargo, en volver atrás, y si tú puedes recompénsalo,

Pues el estímulo del bien corta las raices del mal.

*No Rechaces* de tu hogar al niño tímido,

No confies este tesoro á un mercenario, no tuerzas las fibras de un corazon nuevo:

No lo aisles en su debilidad, extraño en medio de niños desconocidos,

En donde la afeccion suspira por tu amor, contando las horas tristes;

En donde la religion se vuelve terror, donde la inocencia llora sin que la escuchen;

En donde la opresion rompe sin remedio, donde la crueldad se complace en golpear.

¿Por qué conformarse con una moda perniciosa? ¿No es para evitar las molestias?

¿No recogerá de tus labios alguna instruccion? ¿Cederás tu honor á otro?

¿Qué ganará en saber, en comparacion de lo que pierde en inocencia?

¡Ay, el precio de semejante saber es mucho más alto que el oro!

Es que el orgullo de la emulacion y la envidia son los ídolos del estudiante diligente,

Las blasfemias y las palabras groseras del pecado arden en el lenguaje de los perezosos:

El vicio con frente de metal alza la cabeza con más atrevimiento en este mundo imitativo de los colegiales,

Que no en la morada de los hombres en donde la sociedad ultrajada lo deja en un rincon.

Mira á tu derredor, alma mia, ántes de entregar tu hijo tímido á las aflicciones.

Varios dicen: eramos más felices en el tiempo pasado,

Cuando nuestra mayor pena era un libro mal estudiado,

Jugabamos entónces á los dulces rayos de la mañana de la vida,

Y nuestro corazon extraño á la tristeza, era la morada de la discrecion.

¡Es verdad! no estando ya tan puros, sois necesariamente más desgraciados:

Pero, ¿habeis del todo olvidado cuanto os han hecho sufrir vuestras tareas,

Como las penas y los contratiempos de la infancia han debilitado su alma?

¿Cómo el dolor se sentó á vuestra cabecera, cómo el terror os despertaba ántes del dia,

Temiendo la mano rigorosa de la justicia, que no espera excusa,

O los caprichos de los pequeños tiranos, niños como vos,

O el extracto contagioso de la corrupcion, derramado en el oido de la inocencia?

Mirad la isla de coral, nuevamente salida del lecho del Atlántico,

Está surcada por el agua, y una ola ligera allana su superficie;

Pero pronto su masa se endurece al viento, y á los rayos del sol del trópico,

Y la ola espumosa se rompe débilmente contra su muro de diamante;

Lo mismo, aunque el pecado y los cuidados se lanzan contra el hombre hecho,

Son pequeñas penas que consumen al niño temeroso;

Y rara vez en la edad madura, cuando la fuerza está en proporcion del peso,

El hombre sensible, cuya memoria le es fiel, reconocerá angustias más profundas,

Que cuando niño extraño, su corazon conoció por primera vez los tormentos de la inquietud;

Y que los botones nacientes de la sensibilidad fuéron marchitos por la dureza de un preceptor.

Mira con atencion en tu derredor, alma mia, ántes de entregar tu hijo al dolor.

Sin embargo, hay caractéres turbulentos, nervios inflexibles y corazones obstinados;

Pero vendrá la época en que el alma estará formada al bien,

Un tiempo viene en que la ocasion se presentará de mejorar la juventud con saludables instrucciones,

Ventaja que no se encuentra más que en la sociedad de sus semejantes.

¡Oh tierna madre! exceptúa la infancia, no rompa los lazos tiernos de la afeccion;

Exceptúa este sér sensible y tímido, no entregues á la miseria á tu bien amado.

*El Hombre* mira á su hijo como la fuente de una esperanza mejor.

En él ya no existe la ambicion; pero resucita en su hijo;

Esta vena aún no está explotada, — ¿y cómo decir que no es de oro?

La suya, aunque casi agotada, no ha dado más que plomo:

Su mortificacion es tanto mayor cuanto sus deseos son engañados,

96413

Ha arriesgado todo al juego, y hé aquí que los dados le han hecho traicion.

Siempre los hombres se siguen, como las ovejas de un rebaño,

Y la epidemia de un dia infestará la fuente de la educacion;

La moda es un guardia puesto cerca del árbol de la ciencia,

Que arranca el fruto verde para arrojarlo á los pájaros:

Pero en cuanto á sus manzanas de oro, — se secan en las ramas.

Y los que tienen bastante valor ó son bastante juiciosos para comerlas á pesar de la moda, son pocos:

Hay épocas de delirio en las cuales se aprenden cosas inútiles,

Errores reprobados en unas lenguas muertas, aunque la ocasion de servirse de ellos sea rara;

Y la mañana brillante de la vida, durante largos años mal empleados,

Consumidos en busca de sonidos, no ha descubierto sino poco buen sentido,

Hasta que el hombre, en el medio dia de la vida, se halle arrojado en el mundo con un espíritu sutil y frívolo,

No habiendo aprendido nada de lo que puede hacerle virtuoso ó útil:

El espíritu escrutador de la verdad está lleno de manjares indigestos,

Aunque muerto de sed por la leche pura de la naturaleza, su madre;

Las fábulas coloreadas de la depravacion seducen por su barniz clásico,

Y la verdad tiene en vano el espejo que tanto se desprecia.

*En otro tiempo*, habia pasion por las armas, se buscaban peleadores cumplidos,

Y obligaban al hombre á pelear contra su semejante;

Despues vinieron las ciencias ocultas, las artes místicas y los símbolos,

El arte de exorcisar un mágico y conjurar un fantasma.

Pronto se ocuparon sólo de galantería y de una bella apariencia, el minuet, el palafreno y el florete,

Y el mayor objeto de la educacion fué producir un fatuo:

Luego viene la disputa escolástica con el argumento á las cabezas de hidra,

Y la verdadera filosofia se perdió en un laberinto de palabras;

Entónces se vió el Panteon, y sus orgías iniciando la infancia dócil,

Y la juventud diligente hizo grandes esfuerzos para devolver su todo al César;

Ahora, se apasionan por la utilidad, porque toda cosa tiene su precio,

Y la sabiduría de los sabios se ocupa en hacer huevos de oro:

Puede ser que de aquí á algunas lunas, las materias obstrusas se vuelvan moda,

Y que se quite el velo de los geroglíficos que oculta los dioses del Egipto:

O quizas entre tantos extraños Avatares, buscarán al amable Vichnou,

Kalí y la hermosa Kamalat y Genesa, el objeto de tantas invocaciones.

Las minas de la ciencia á menudo se revelan por la barita de la casualidad,

Y en una montaña de cuarzo hallamos un grano de oro.

Confieso que seria hermoso el saber todo, y aprender todo á la vez,

Pero, ¿la insuficiencia humana, profundizaria una sola cosa?

El hombre ama la exclusion; el sendero estéril y abierto le gusta,

Aunque la pradera verde y espaciosa sea esmaltada por flores agrestes:

¿Es mejor seguir á la multitud en el camino abierto,

O coger perfumes desconocidos en los senderos extraviados?

*Desde* que su razon lleva fruto, haz de tu hijo un amigo,

Pues el amor filial es doble ganancia, un diamante montado en oro.

Cuando era niño, tu mandato bastaba; que vea ahora tus razones;

Confiate en él, pero con discrecion, é inclina tu oido á sus preguntas.

Que te deba más que á nadie, buenos consejos y buenas instrucciones,

Que comprenda que tú tomas más interes en sus ocupaciones que otro.

Estudia su capacidad natural; alimenta lo que mejor le conviene;

Y cultiva temprano las inclinaciones virtuosas que le faltan.

¿Es flemático y desanimado? que lo consuelen algunos pequeños sucesos:

¿Es caprichoso y ardiente? que algunos reveses lo acostumbren á la vida:

¿Presenta un espíritu sórdido? apresúrate á inculcarle la generosidad;

Si se inclina hácia el vicio liberal, que aprenda lo que te cuesta el ganar.

Reune en derredor tuyo, á amigos dignos de honor y estimacion,

Pues los compañeros que escoge la infancia son el indicio de su corazon:

Pero que el pastor que te instruye no frecuente demasiado tu casa por temor de que tus hijos vean tus enfermedades y no critiquen sus discursos.

Es bueno aprovechar las ocurrencias é instruir indirectamente;

Es mejor enseñar segun un sistema y cosechar la Sabiduría en los libros:

La historia de las naciones ofrece grandes hechos; la de los individuos, minuciosos pormenores:

La poesía pule el alma, altas abstracciones la purifican.

Considera la posicion social de tu hijo, y críalo segun tu fortuna, con juicio:

Muchas cosas pueden ser útiles á los ricos que no ofrecerian casi ninguna ventaja á los pobres.

Sin embargo, á pesar de tus cuidados, á pesar de tus esfuerzos para el bienestar de tu hijo,

Espera el desencanto, preve la pena: el niño es un tronco corrompido, y te afligirá.

# EL PENSAMIENTO.

*La* reflexion es una flor del alma que derrama saludables perfumes,

Pero los sueños son la misma flor, que cuando está fuerte se vuelve semilla.

Más vale leer poco y meditar mucho, que leer mucho, con ligereza y rapidez;

Pues el alma no es como una mercancía, disminuida por el consumo,

Se parece más bien á las pasiones del hombre regocijado por el ejercicio:

No te nutras sólo con tus propias ideas, por temor de que te trastornen;

Pues en espíritu como en sustancia, eres una criatura social;

Y si te apoyas en tí mismo, rechazas los consejos de tus superiores,

Además desprecias á todos los hombres, — ¿No soy más juicioso que ellos?

Una vanidad te ciega y da un pliegue falso á tu juicio;

Pues aunque nuevas ideas corran de mejores fuentes, y aumenten el tesoro de tus conocimientos,

Escucha mucho ántes de pensar mucho, y mira en tu derredor ántes de juzgar.

La Memoria, hija de la Atencion, es la madre fecunda de la Sabiduría,

Y hay más seguridad para el que hace provision de conocimientos, que para aquel que los quiere crear.

*La Imaginacion* no es el pensamiento, ni la fantasía es la reflexion:

El pensamiento es un anciano que mide sus pasos, pero la imaginacion tiene las alas del águila;

La reflexion considera todo rigorosamente; si es preciso condena el vicio, no lo considera;

Pero la fantasía se rie de todo en los jardines brillantes donde se divierte.

Para el pájaro tímido del cazador, cuanto más violento el tiro, cuanto más seguro;

Pero el artillero, mirando el blanco con lentitud circunspecta, fija su cañon:

Así en las pequeñas ocasiones, la primera idea es la mejor,

Pero si quieres dominar las grandes, que tu cañon sea de mayor calibre.

Es bueno y saludable buscar su pecado querido,

Pero hacerse el héroe de imaginaciones egoistas, es el veneno sutil del orgullo:

Por la noche, en tu alcoba, ten cuidado con tus pensamientos, y sujétalos;

Y contando los acontecimientos del dia, no olvides de rogar á Dios,

O el pensamiento no te ofrecerá más que un placer estéril, y la revista del pasado será sin fruto.

Dirige la barca de tu alma léjos de la isla del sueño,

Y que un espíritu vigilante se mezcle á la mirada del recuerdo:

Y cuando examines tu corazon, cuando sondees la fuente de tus acciones,

Se más atento con el mal que con el bien, á fin de que tu pecado te humille.

*La raiz* de los pensamientos útiles es la de conocerte á tí mismo,

Pues es el único medio de aprender las relaciones que existen entre Dios y tú.

El te hizo, y eres; te redimió, y vivirás:

Eres culpable, sin embargo te ama; pecas, sin embargo te perdona.

Aunque no lo veas, por eso no está ménos en tus obras,

Infinito en el vasto contorno, infinito en los menores pormenores:

La naturaleza es la carta de Dios, y todos sus atributos están marcados en ella:

El arte es la sombra de la Sabiduría, y copia sus recursos.

Tú sabes que las leyes de la materia manan de su voluntad,

Y tu mejor razon para todo lo que existe, héla aquí, — Señor, tal es tu voluntad.

¿Qué es en efecto, una ley cualquiera sino el decreto absoluto de Dios?

¿Qué son las propiedades de la materia y del espíritu, sino los decretos arbitrarios de Jehová?

El ha creado la necesidad, la prescribió; ha forjado la cadena de la razon

Y tiene en su mano derecha el primero de los anillos de oro.

El insensato mira el alma como la esencia espiritual de la materia.

¿Puede el finito gobernar lo infinito, ó una parte exceder el todo?

¿Puede la Sabiduría de Dios sentarse á los piés de la necesidad nonata?

La necesidad es la obra de su mano; pues no puede cambiar;

Y la casualidad no existe en donde todo es necesario.

¿*Puedes* tú medir el Poder Supremo, concebir la Ubicuidad,

Que dirige el más vil de los reptiles, que vivifica el más glorioso de los serafines,

Que conduce un grano de arena y prescribe al cometa su sendero?

Delante de El todas las cosas son iguales, pues todas son necesarias;

El herrero extenuado de fatiga, soldó el metal con calma,

Y el ancla está roto, el buque se sumerge con toda su tripulacion.

Una palabra de ofensa, un murmullo, engendran el secreto criminal:

El sol atraviesa la nube y el labrador se desespera.

¿Existirán estas cosas sin que Dios lo sepa?

¿Lo sabrá si no está en ellas? ¿las verá si no está con ellas?

¿Pueden ser de otro modo de lo que él sabe que son?

En efecto, el Eterno está en todo; todo lo que se hace, él es quien lo opera.

Que sean estos tus pensamientos, y serán firmes puesto que tú atribuyes cada circunstancia á El sólo;

Sabe sin embargo, y cree en esta verdad, que Dios no quiere el mal.

Pues las adversidades son beneficios velados, y el Eterno aborrece la iniquidad.

Que él está en todo es un axioma, y que en todo es justo.

Atribuye la santidad á tu Creador, cuando meditas sobre el misterio del pecado,

Pues el infinito puede abrazar lo que el finito no puede coger.

*Tocante* á las producciones del arte, piensa justo: ¿qué honor puedes dar al hombre?

Pues él no es ni autor de su alma, ni la fuente de la invencion.

Si algun artesano hábil construye una máquina que ejecuta curiosos trabajos,

¿A quién el honor? ¿es á la máquina ó al que la hizo? ¿al instrumento ó al que lo inventó?

¿Es bastante sutil el artesano para comunicarle la voluntad y la libertad,

Para dotarla de facultades tan complicadas, de un alma radiante de vida y gloria?

Cualquiera que sea nuestra admiracion por la inteligencia maravillosa del sér creado,

¿Cómo no tributar al Creador de los espíritus sublimes un homenaje más profundo?

Si tú rehusas, eres insensible como el pagano que adora la obra de sus manos.

Y miéntras saques vanidad de tu sabiduría, tu alma es el alma del salvaje,

Atribuyendo á la máquina racional el honor que no es debido sino á su creador.

*La Llave* de la bóveda de tu alma, el arte de consolidar tus pensamientos,

Y cimentarlos como una arca, fijarlos como el mundo en su esfera,

Es el aprender en el libro Eterno, beber en la fuente de la Sabiduría.

¿En dónde está el que condensará el sol, el que analizará la Biblia, aquel inagotable tesoro,

De modo á recoger las ideas, á guardar las haces de su sabiduría?

Es un libro fácil de comprender para el hombre que se dedica á ello,

Pero, para el indiferente y el profano es la locura de Dios;

Para el humilde discípulo es pan, para el orgulloso y el incrédulo es una piedra.

El burlon no hallará más que cáscara para satisfacer su hambre,

Pero para los corazones sencillos, es trigo abundante y maduro.

La Escritura, magestuosa en su verdad, queda siempre la misma;

Y los diferentes puntos de vista de su doctrina nacen de la diversidad de los espíritus.

El que desea aprender á pensar obtendrá esta ventaja al leerla;

Pues la palabra viviente está como un ángel á la puerta de la Sabiduría,

Y grita, Aquí está el camino, andad por él sin temor.

La Religion da su mano al humilde discípulo del arrepentimiento,

Y le enseña lecciones misteriosas, contestando á las preguntas de la duda;

Ella hace al hombre digno de la razon, su noble prerogativa,

Ensarta todos los laberintos del pensamiento, y lo conduce á su Dios.

*Ven* aquí, hijo de la meditacion, en tu frente ancha y serena resplandece la estrella del alma, cuya luz no es de este mundo:

¿No tienes nada que decirnos de tus alegrías celestes,

Cuando llevado en alas vigorosas y robustas como las del candor,

El alma despues de haber volado algun tiempo al rededor de los Andes de la reflexion, que se pierde en las nubes,

Altanera por el sentimiento interior de su inmortalidad deja trás de sí, un mundo,

Para desafiar con un vuelo impetuoso, el Atlántico, barrera del otro?

¿No tienes angustias secretas que revelar á los hombres ordinarios,

Alguna aprehension con respecto á tus energías, sin cesar activas, de noche y de dia?

¿No temes que el ardor de tu éxtasis te volatilice y aniquile,

O que las fibras tensas de tu cerebro no sufran vivos horrores y un delirio abrasador?

En las visiones del sueño, ¿no te han alarmado tus aberraciones?

¿No has temido que la razon, como el falcon que se arrastra, no oyese ya tu voz,

Cuando despertándote en esta vida triste y dura, la cabeza y el corazon agitados,

Bendices el dia que ha puesto fin á tus tormentos?

Pues el espíritu excedido se parece á la vírgen desmayada,

Cautiva, llevada en el corcel espumante del guerrero,

Y cae como el combatiente herido, miéntras el hacha penetrante de la Inteligencia corta la vaina del alma.

La imaginacion, como el gigante nebuloso que se eleva un momento en el crepúsculo del Hartz,

Llenará el juicio de espanto, derribándolo de su trono:

Puede ser que en un sueño te vuelvas loco, y que sientas un fuego que te consume,

Puede que en un sueño, viajes fuera de tí mismo, y que te veas con ojos ajenos;

O que duermas en tu propio cadáver, ó que te despiertes en varios cuerpos;

O que crezcas, desarrollándote hasta lo infinito; ó que te encierres en un punto;

O que en medio de ruinas sombrías cubiertas por el muzgo, andes errante con séres sin cuerpo, tristes compañeros,

Fijando tus miradas en sus ojos helados hasta que tu corazon se estremezca.

*Solo* ¡oh hombre! es preciso que te presentes á la barra del tribunal;

Solo sufrirás tu sentencia, solo darás cuenta de tus obras:

Es pues con razon que tú te refugias en el seno de la soledad,

A fin de sentir, léjos de tus semejantes, tu responsabilidad.

Pues la multitud vela la verdad en nuestra presencia, la sociedad ahoga el pensamiento,

Y no ser más que uno en medio de muchos, ahoga los murmullos de la ciencia.

La soledad atormenta al malo; pues le confia en voz baja todos sus crímenes;

Pero da la paz á los justos, pues tiene en cuenta las misericordias de Dios.

Tú puedes conocer el estado espiritual de un hombre ¿le gustan los placeres ruidosos ó la soledad?

Pues el rio agitado se precipita en la mar, pero el lago tranquilo duerme en medio de las montañas.

Cuán caros son los pensamientos que el aislamiento produce al alma del sabio,

Pues su corazon es el asilo de la armonía, y se entretiene con sus pensamientos como si fueran sus amigos:

Pero el crímen enfurece al hombre, el terror resalta en su mirada,

Cuando el malhechor en su celda, lucha contra el remordimiento.

Que yo halle una cabaña en el desierto, que me dejen en una isla inhabitada,

El pensamiento hará mi dicha, aunque no pueda argumentarlo comunicándolo:

Pues jamás duerme el alma, pero está como los ojos del Eterno,

Y el alma, el soplo de Dios, no conoce el vacío ideal.

Por la noche, cansado, el cuerpo cede al sueño,

Pero el alma vela, y en tus sueños tú raciocinas:

Puede ser que en un sueño se pase toda mi vida, y cuando llegue la mañana todo se olvide:

Lo mismo tocante á la vida, su memoria perece tan pronto,

# EL CONOCIMIENTO DE SI MISMO.

*La Ciencia* empuñando la espada, se abre el camino de la victoria;

La ignorancia extrae la salud de la virulencia de los venenos más peligrosos;

La ignorancia, por la mezcla de los remedios más saludables, engendra el mal:

La ciencia se ha unido al universo, y halla una amiga en todo lo que existe;

Pero la ignorancia es extraña en todas partes; bienvenida en ninguna parte, disgustada y fuera de su lugar.

El hombre es inútil y peligroso en proporcion á su ignorancia.

Pues le falta la percepcion de las conveniencias entre las cosas y su destino,

Apoderándose del cuerno del peligro, imaginándose que es el puño de la salvacion,

O arrojando el ancla con tan poca reflexion, que toca al arrecife.

Ignorando las ciencias, no vive sino á medias, no observando nada,

O bien escucha con una sorpresa estúpida al charlatan astuto:

Y dicta en el mundo, da su confianza á los bribones; pero en seguida para reparar su locura,

Obra con tanta finura, que la gente honrada sospecha que es un ladron;

No conociendo á Dios, se burla de la razon, atribuyendo un designio á la casualidad,

O bien, supersticioso y tímido se entusiasma por algun ídolo informe, criatura de su delirio;

Pero ignorándose á sí mismo, su corazon no es más que debilidad; la llave de la bóveda cae en polvo,

El terror pánico está en la tienda del general, la encina está tan hueca como la cicuta;

Aunque la savia nutridora penetre la corteza, completando su haz de hojas,

Aunqué el conocimiento de todo, ménos la única cosa esencial, demuestre una apariencia de vigor,

Aunque el espíritu sublime del sabio rey se regale de los misterios de la Sabiduría,

La ignorancia suya no doblará ménos el espíritu de Salomon delante de los ídolos;

El huracan de la tentacion, barriendo el aire, romperá la encina como un junco,

Y la orgullosa riqueza de su cima fornida no servirá sino á arrastrarlo en el polvo.

*La Juventud*, presuntuosa y loca con el peligro,

Hasta que el vicio que en otro tiempo odiaba, la estreche en sus brazos:

La edad viril, trasportada de zelo por la virtud, busca una posicion social elevada,

Sin tener en cuenta el aire frio de la montaña que destruirá los tiernos retoños de sus motivos;

O prendido de la verdad, suba la escalera de la ciencia,

Hasta que su corazon abrasado por el orgullo, se entregue á la ilusion:

La jóven trenzando sus cabellos de ébano, no queria sino velar sus encantos,

Pero ha tegido sin reflexionar, la hebra de seda de su alma, la vanidad.

El anciano contempla su oro, hasta que le sonrie el metal,

Sin desconfiar de los brillantes atractivos que entregan su corazon á la avaricia:

La cólera no evita querellas, los celos cuentan sus sospechas,

La envidia devoradora mira aún, la melancolía busca la soledad,

El hombre sensible piensa en los insultos que recibió, el tímido se nutre de horrores,

La depravacion se inflama, las fibras de la indecision se sueltan;

Cada pendiente particular del mal está animada por la indulgencia ignorante,

Y la víctima, falta de aviso, cede á la tentacion que le gusta.

*El Herrero* al telar, y el tejedor á la fragua, serian unos tristes artesanos;

Y el buque que se hace á la vela con viento favorable, jamás llegará al puerto.

Sin embargo, hay millares de hombres, los cuales en vez de tener cuidado con la tendencia de su talento,

Cortan al revés, y trabajan en vano:

Y la luz de un espíritu pensativo se apaga bajo del cubo del comercio,

Miéntras que unos espíritus inferiores suben á pasos contados la montaña de la filosofia:

El cedro se marchita sobre un muro, miéntras que el ruibarbo crece sobre la tierra,

Y las hojas orgullosas de la paciencia sustraen el sol á las violetas.

Cada cosa en su lugar, el uso que le conviene, y lo que es digno de ella;

La más humilde capacidad brilla en su humilde esfera:

El cocuyo arrastrándose en la cerca, enciende su lámpara nocturna,

Y su amiga á pesar de su alejamiento, soltando sus velas ligeras, se dirige hácia esta estrella:

Pero el ignorante burlándose de las cosas, expone el cocuyo á los rayos del sol del medio-dia;

Y los defectos de la sencillez en medio del dia de la Sabiduría.

El camello con los piés forrados con cojines en la arena del desierto, el reno ligero en las nieves del norte,

Una piel lisa y desnuda para el Etiope, ricas pieles para el polo:

En todas las cosas hay conformidad: discordia con discordia produce la música,

Y la armonía de la naturaleza se mantiene, porque cada cosa conoce su lugar.

*El Ciego* al caballete del artista, el paralítico sirviéndose del cincel; el cojo lanzándose hácia el término,

El oido del sordo tocando el piano, el tartamudo ensayando la elocuencia, —

¿Es extraño que ninguno tenga buen resultado?

Es por el conocimiento de tí mismo que tú pruebas tu superioridad: no pongas el corcel al arado,

Ni aguijonees el buey laborioso, apostando su lentitud con el que vuela;

Reflexiona sobre tus defectos, vela sobre tus inclinaciones, busca tus virtudes ocultas,

Analiza lo que es dudoso, cultiva lo que es bueno, y destruye la cabeza del mal:

Así tu mano ágil cogerá la bala de oro, la ocasion favorable,

El guerrero armado estará listo para el combate, su caballo estará enfrenado;

Pararás los golpes peligrosos, domarás las circunstancias,

Y extraviarás para tu uso particular, el curso de los acontecimientos:

Escogiendo tu traje en el escaparate del mundo, revestirás tu espíritu con decencia,

Y no pondrás la mano blanca de la paz en el guante de la desconfianza:

El pastor vendrá con un baston, y con una honda y una piedra será el más fuerte;

El soldado dejará la rueca, y el escribiente abandonará la espada;

El hombre ignorante se callará, obteniendo uno de los atributos de la Sabiduría,

El sabio será económico de sus lecciones para los oidos que no oyen:

Estarás tranquilo como el leon que descansa, lleno del sentimiento de la fuerza,

Y el choque que rompe el globo, no destronará al que se posee.

*Aprende* ¡oh mortal! á conocerte á tí mismo, entónces serás humilde:

El desierto duro y abrasador de tu corazon florecerá como el lirio y la rosa,

Las viñas heladas del orgullo se derretirán como los bancos de hielo de los trópicos;

Las fuentes amargas del egoismo serán más dulces que las aguas del Nilo:

Pero si te falta esta Sabiduría, tu débil esquife será abandonado,

Llevado por un torbellino más fuerte en el temeroso abismo;

Si no estás versado en esta alta doctrina, te levantarás cubierto de acero,

Para desafiar, incrédulo burlon, los rayos celestes;

Pues si miras en tu derredor, verás el universo entero á tus órdenes;

El sol fértil, la mar ligera, el aire onduloso,

Las cosechas doradas, las frutas aterciopeladas, las flores, las piedras preciosas,

Los raros perfumes, las vistas sonrientes, ricos cuadros, la dulce armonía.

Para tí, los peces se agrupan en la mar,

Para tí el ganado vive, ara y muere en mil montañas:

La luz es tu esclava diaria, la noche te invita á dormir,

Las manos de la Hermosura te sirven, y la Sublimidad se arrodilla delante de tí:

¡Alzate, soberano de la creacion, y contempla tu gloria!

Además, tú tienes un alma; la inteligencia te lleva al cielo con la rapidez del vuelo,

Ella te sirve en la tierra, y por ella bajas á los infiernos;

Has medido la banda de Saturno, has pesado las lunas de Júpiter,

Y has visto, con los ojos de la razon, el centro del globo;

Has contado los millones de leguas entre sol y sol,

Y anotado en tu libro la llegada de sus sombras:

Con una exactitud maravillosa é infalible, tú conoces el punto y el instante,

El lugar y el tiempo del sendero del cometa; diríase que se lanza en el espacio para obedecerte:

¡Levántate, rey de la inteligencia, y contempla tu dignidad!

Además, — presta el oido una vez por todas, al discurso lisongero de la religion;

Tú tienes una alma, y además un Dios, — pero que esto no te humille;

Tu Criador ha querido vivir y morir — hombre;

La más brillante alhaja de su corona es la humanidad voluntaria;

Por un envilecimiento extremo, y á un precio incalculable, ha comprado esta libertad envidiada,

Pero tú, eres heredero nacido de lo que tu Amo ha ganado con tanta pena.

Climax del orgullo, triunfo de la humanidad,

Triple corona de tu frente, ¡Yo supremo, Yo todo-poderoso!

¡Levántate, Amo del universo, sér más grande que un Dios!

¿Qué dijistes, débil criatura? — vuelve en tí;

Mira este sepulcro blanco, la choza de tu corazon:

¡Ay! cuántas fantasmas horribles se apresuran en esta cabaña;

La mirada extraviada del crímen, frunciendo las cejas en la oscuridad,

Las uñas de la avaricia, despojando al pobre,

La llama pálida de la impudicidad; el rostro trastornado de la locura,

El hecho revoltoso de la crueldad, las orgías impuras y feroces de la embriaguez,

La vanidad débil y despreciable, la credulidad estúpida y obstinada,

El desden diabólico de la envidia, y las facciones abyectas de la ingratitud —

Hombre, ¿basta lo que tú has visto? ¿son estas pruebas convincentes

De que tú eres un milagro de misericordia, y que toda tu dignidad no es sino despecho?

*El* consejo de la Sabiduría terrestre es bueno, Mortal, conócete á tí mismo;

Pero el de la Sabiduría celeste es mejor, Mortal, conoce á tu Dios.

Conociéndote á tí mismo, correrás el velo del mal, y armado del todo, le resistirás;

Del conocimiento de Dios resulta el del bien, y el amor universal está en tu corazon.

Cada sér creado conoce sus capacidades, corre en el sendero del instinto,

Y es preciso que la razon, en vez de divertirse por el camino, se sirva de todas las conveniencias:

Ligereza para la corrida, fuerza para cargar, juicio para la feliz conducta;

Pues el conocimiento de sí mismo ocupa un nicho distinguido en el templo de la utilidad;

Pero buscarás en vano este conocimiento, si el hilo de toda la verdad no está en tu mano.

Pues en el laberinto del corazon humano, las vueltas de la ilusion son muy complicadas:

Tú no puedes sondear sus abismos con el plomo de la razon superficial,

A no ser que el piloto del alma, la religion, te preste su cuerda interminable:

Así si quieres adquirir esta gran ciencia, que es la madre del dominio,

Estudia á Dios; te conocerás á tí mismo, y triunfarás de todo.

---

# LA HUMILDAD SIMULADA.

*Disgustado* con sus adornos, el Vicio se reviste de luto,

Y se pasea porque le gustan los contrastes, bajo el velo modesto de una religiosa:

Pues el Orgullo ha visto que todos admiraban la Humildad,

Y para obtener la reputacion que desea, se conforma con el cilicio.

La Impudicidad diestra solicita el corazon novicio, al cual no extrañen los asaltos de los cortesanos;

Se acoge á las lágrimas tímidas, á las miradas reservadas de una vírgen simulada;

Y la indolente Apatía, vergonzosa por sus facciones extraviadas,

Gusta de la librea de los humildes, y de la capa de la caridad;

El Odio oculta su aspecto satánico bajo de un disfraz benigno;

Y la Calumnia, como una serpiente, se arrastra en el polvo, creyendo evitar la recriminacion;

Pero el mundo se ha aprovechado de su vejez; pronto á penetrar los disfraces,

Es raro que se engañe, separando con equidad lo verdadero de lo falso.

Sin embargo, hay una bajeza de alma que gusta, no sólo á varios,

Pero áun á ella misma, lisonjeándose de que es la Humildad.

No está despertada su cólera por la insolencia, las injurias no la inquietan;

La indignacion honrada es extraña á su corazon, la justa reprimenda lo es á sus labios.

Se guarda observando al hombre con ojos extraviados, arrastrándose á los piés de los grandes;

El soplo de la calumnia encanta su oido, y acoge la vara de la persecucion.

Pero, jefe delegado de la creacion, ¿no eres hombre?

¿No eres soldado de la justicia, combatiendo por Dios y el bien?

¿Serán degradadas la virtud y la verdad, porque eres demasiado cobarde para contenerlas?

¿Se animará Goliat con la blasfemia, falto de un David en el campo?

Yo no digo, venga tus injurias; pues el ministerio de la venganza no es de tu competencia:

Pero, ¿por qué no reprender al mentiroso? ¿por qué deshonrarte á tí mismo?

¿Por qué sufrir que triunfe el mal, cuando la justicia y el derecho están de tu parte?

¡Humildad abyecta! la vida y el sentimiento le faltan,

Y esta resignacion no es sino una burla, pues que nada cuesta.

Desconfia de tí mismo y de tu dulzura: indiferente con respecto al pecado, no eres sino un cobarde;

Un corazon que deberia desesperarse y perdonar, se endurece y olvida.

Sobre todo en la conferencia del hombre con su Criador, es cuando la Humildad le siente,

Pero, á menudo, está fuera de su lugar en el comercio de los hombres:

Sí, es el adulador de su igual que vemos atreverse contra su Dios,

Miéntras que el martirio amenazado en vano por el mundo, es humilde como un niño delante de El.

Devuelve á cada uno lo que le pertenece, pero no te acuerdes de que eres ménos hombre,

Y no te frustres del honor que te pertenece como sér razonable.

Se amable, escucha y aprende; pero enseña y responde si puedes;

Aprovecha la sabiduría de tu prójimo, pero no te vuelvas el esclavo de un amo.

En donde ves conocimientos, inclina el oido de la atencion y del respeto;

Sin embargo, no veneres la instruccion, sino tanto como las razones la autorizan.

Más vale un querellante caprichoso, que cede palmo á palmo,

Que el sér ligero, que se rinde á la sombra de un argumento.

*La* modestia obtiene un buen renombre, pero el desprecio sigue de cerca á la servitud:

Así es, añade la discrecion á la humildad; no arrojes tus perlas á los puercos.

El insensato pondrá su pié en tu cuello, si te ve acostado en el polvo;

Y hay compañías y ocasiones en las cuales un porte resuelto es un deber.

Si el hombre de bien revela sus defectos secretos á los ojos del profano,

¿No perjudica á sus hermanos, confirmándolos en su pecado?

Hay un disimulo que es justo, y una humildad que hierra;

Hay un candor que se acerca á la locura, y una dulzura que se parece á la vergüenza.

Tener sentimientos viriles, y mantenerlos vigorosamente, sienta al hombre;

Pero el alma débil no coge sino temblando; ella llama eso conciencia timorata.

Mucha gente, que se desprecian por causa de su locura, lo imputan á la religion;

Los hombres los tratan de arriba abajo, pero esperan que Dios los colmará de gloria;

El desprecio no será ménos la recompensa de los traidores que han entregado su Amo al ridículo,

Reflexionando en El, aunque no sea sino ignorancia, bajeza y pusilanimidad.

El Cristiano tiene el alma de un rey; no debe tener vergüenza más que delante de Dios:

En medio de los justos va despacio, pero cuando el mundo lo ve, es un héroe:

Su humildad no se parece mucho al vil bochorno del libertinaje y del imbécil,

Cuando la dulce reprimenda de la virtud hiere sus oidos;

Nacida del amor y de la Sabiduría, el honor es su adorno,

Y la dulce persuasion de su nodriza cambia el desprecio en veneracion.

*El Espíritu* altanero ve, cada dia, el número de sus enemigos crecer;

Se avanza como el Arabe del desierto, y las manos de todos están contra él;

El corazon vil ve cada dia, el número de sus amigos disminuir,

Pues se estima tan poco, que los demás lo desprecian:

Pero en donde la modestia del que se conoce, vela la frente del que se respeta,

Busca al hombre, el cual es imposible conocerle sin honrarle.

La Humildad es la sombra que suaviza el resplandor de la forma de la Excelencia.

Ella se oculta bajo de la yerba, violeta amable y querida:

La Humildad, vírgen con trenzas rubias, llama el Mérito, su hermano;

Desconfia de tí mismo y de tu dulzura: indiferente con respecto al pecado, no eres sino un cobarde;

Un corazon que deberia desesperarse y perdonar, se endurece y olvida.

Sobre todo en la conferencia del hombre con su Criador, es cuando la Humildad le siente,

Pero, á menudo, está fuera de su lugar en el comercio de los hombres:

Sí, es el adulador de su igual que vemos atreverse contra su Dios,

Miéntras que el martirio amenazado en vano por el mundo, es humilde como un niño delante de El.

Devuelve á cada uno lo que le pertenece, pero no te acuerdes de que eres ménos hombre,

Y no te frustres del honor que te pertenece como sér razonable.

Se amable, escucha y aprende; pero enseña y responde si puedes;

Aprovecha la sabiduría de tu prójimo, pero no te vuelvas el esclavo de un amo.

En donde ves conocimientos, inclina el oido de la atencion y del respeto;

Sin embargo, no veneres la instruccion, sino tanto como las razones la autorizan.

Más vale un querellante caprichoso, que cede palmo á palmo,

Que el sér ligero, que se rinde á la sombra de un argumento.

*La* modestia obtiene un buen renombre, pero el desprecio sigue de cerca á la servitud:

Así es, añade la discrecion á la humildad; no arrojes tus perlas á los puercos.

El insensato pondrá su pié en tu cuello, si te ve acostado en el polvo;

Y hay compañías y ocasiones en las cuales un porte resuelto es un deber.

Si el hombre de bien revela sus defectos secretos á los ojos del profano,

¿No perjudica á sus hermanos, confirmándolos en su pecado?

Hay un disimulo que es justo, y una humildad que hierra;

Hay un candor que se acerca á la locura, y una dulzura que se parece á la vergüenza.

Tener sentimientos viriles, y mantenerlos vigorosamente, sienta al hombre;

Pero el alma débil no coge sino temblando; ella llama eso conciencia timorata.

Mucha gente, que se desprecian por causa de su locura, lo imputan á la religion;

Los hombres los tratan de arriba abajo, pero esperan que Dios los colmará de gloria;

El desprecio no será ménos la recompensa de los traidores que han entregado su Amo al ridículo,

Reflexionando en El, aunque no sea sino ignorancia, bajeza y pusilanimidad.

El Cristiano tiene el alma de un rey; no debe tener vergüenza más que delante de Dios:

En medio de los justos va despacio, pero cuando el mundo lo ve, es un héroe:

Su humildad no se parece mucho al vil bochorno del libertinaje y del imbécil,

Cuando la dulce reprimenda de la virtud hiere sus oidos;

Nacida del amor y de la Sabiduría, el honor es su adorno,

Y la dulce persuasion de su nodriza cambia el desprecio en veneracion.

*El Espíritu* altanero ve, cada dia, el número de sus enemigos crecer;

Se avanza como el Arabe del desierto, y las manos de todos están contra él;

El corazon vil ve cada dia, el número de sus amigos disminuir,

Pues se estima tan poco, que los demás lo desprecian:

Pero en donde la modestia del que se conoce, vela la frente del que se respeta,

Busca al hombre, el cual es imposible conocerle sin honrarle.

La Humildad es la sombra que suaviza el resplandor de la forma de la Excelencia.

Ella se oculta bajo de la yerba, violeta amable y querida:

La Humildad, vírgen con trenzas rubias, llama el Mérito, su hermano;

Desconfia de tí mismo y de tu dulzura: indiferente con respecto al pecado, no eres sino un cobarde;

Un corazon que deberia desesperarse y perdonar, se endurece y olvida.

Sobre todo en la conferencia del hombre con su Criador, es cuando la Humildad le siente,

Pero, á menudo, está fuera de su lugar en el comercio de los hombres:

Sí, es el adulador de su igual que vemos atreverse contra su Dios,

Miéntras que el martirio amenazado en vano por el mundo, es humilde como un niño delante de El.

Devuelve á cada uno lo que le pertenece, pero no te acuerdes de que eres ménos hombre,

Y no te frustres del honor que te pertenece como sér razonable.

Se amable, escucha y aprende; pero enseña y responde si puedes;

Aprovecha la sabiduría de tu prójimo, pero no te vuelvas el esclavo de un amo.

En donde ves conocimientos, inclina el oido de la atencion y del respeto;

Sin embargo, no veneres la instruccion, sino tanto como las razones la autorizan.

Más vale un querellante caprichoso, que cede palmo á palmo,

Que el sér ligero, que se rinde á la sombra de un argumento.

*La* modestia obtiene un buen renombre, pero el desprecio sigue de cerca á la servitud:

Así es, añade la discrecion á la humildad; no arrojes tus perlas á los puercos.

El insensato pondrá su pié en tu cuello, si te ve acostado en el polvo;

Y hay compañías y ocasiones en las cuales un porte resuelto es un deber.

Si el hombre de bien revela sus defectos secretos á los ojos del profano,

¿No perjudica á sus hermanos, confirmándolos en su pecado?

Hay un disimulo que es justo, y una humildad que hierra;

Hay un candor que se acerca á la locura, y una dulzura que se parece á la vergüenza.

Tener sentimientos viriles, y mantenerlos vigorosamente, sienta al hombre;

Pero el alma débil no coge sino temblando; ella llama eso conciencia timorata.

Mucha gente, que se desprecian por causa de su locura, lo imputan á la religion;

Los hombres los tratan de arriba abajo, pero esperan que Dios los colmará de gloria;

El desprecio no será ménos la recompensa de los traidores que han entregado su Amo al ridículo,

Reflexionando en El, aunque no sea sino ignorancia, bajeza y pusilanimidad.

El Cristiano tiene el alma de un rey; no debe tener vergüenza más que delante de Dios:

En medio de los justos va despacio, pero cuando el mundo lo ve, es un héroe:

Su humildad no se parece mucho al vil bochorno del libertinaje y del imbécil,

Cuando la dulce reprimenda de la virtud hiere sus oidos;

Nacida del amor y de la Sabiduría, el honor es su adorno,

Y la dulce persuasion de su nodriza cambia el desprecio en veneracion.

*El Espíritu* altanero ve, cada dia, el número de sus enemigos crecer;

Se avanza como el Arabe del desierto, y las manos de todos están contra él;

El corazon vil ve cada dia, el número de sus amigos disminuir,

Pues se estima tan poco, que los demás lo desprecian:

Pero en donde la modestia del que se conoce, vela la frente del que se respeta,

Busca al hombre, el cual es imposible conocerle sin honrarle.

La Humildad es la sombra que suaviza el resplandor de la forma de la Excelencia.

Ella se oculta bajo de la yerba, violeta amable y querida:

La Humildad, vírgen con trenzas rubias, llama el Mérito, su hermano;

Desconfia de tí mismo y de tu dulzura: indiferente con respecto al pecado, no eres sino un cobarde;

Un corazon que deberia desesperarse y perdonar, se endurece y olvida.

Sobre todo en la conferencia del hombre con su Criador, es cuando la Humildad le siente,

Pero, á menudo, está fuera de su lugar en el comercio de los hombres:

Sí, es el adulador de su igual que vemos atreverse contra su Dios,

Miéntras que el martirio amenazado en vano por el mundo, es humilde como un niño delante de El.

Devuelve á cada uno lo que le pertenece, pero no te acuerdes de que eres ménos hombre,

Y no te frustres del honor que te pertenece como sér razonable.

Se amable, escucha y aprende; pero enseña y responde si puedes;

Aprovecha la sabiduría de tu prójimo, pero no te vuelvas el esclavo de un amo.

En donde ves conocimientos, inclina el oido de la atencion y del respeto;

Sin embargo, no veneres la instruccion, sino tanto como las razones la autorizan.

Más vale un querellante caprichoso, que cede palmo á palmo,

Que el sér ligero, que se rinde á la sombra de un argumento.

*La* modestia obtiene un buen renombre, pero el desprecio sigue de cerca á la servitud:

Así es, añade la discrecion á la humildad; no arrojes tus perlas á los puercos.

El insensato pondrá su pié en tu cuello, si te ve acostado en el polvo;

Y hay compañías y ocasiones en las cuales un porte resuelto es un deber.

Si el hombre de bien revela sus defectos secretos á los ojos del profano,

¿No perjudica á sus hermanos, confirmándolos en su pecado?

Hay un disimulo que es justo, y una humildad que hierra;

Hay un candor que se acerca á la locura, y una dulzura que se parece á la vergüenza.

Tener sentimientos viriles, y mantenerlos vigorosamente, sienta al hombre;

Pero el alma débil no coge sino temblando; ella llama eso conciencia timorata.

Mucha gente, que se desprecian por causa de su locura, lo imputan á la religion;

Los hombres los tratan de arriba abajo, pero esperan que Dios los colmará de gloria;

El desprecio no será ménos la recompensa de los traidores que han entregado su Amo al ridículo,

Reflexionando en El, aunque no sea sino ignorancia, bajeza y pusilanimidad.

El Cristiano tiene el alma de un rey; no debe tener vergüenza más que delante de Dios:

En medio de los justos va despacio, pero cuando el mundo lo ve, es un héroe:

Su humildad no se parece mucho al vil bochorno del libertinaje y del imbécil,

Cuando la dulce reprimenda de la virtud hiere sus oidos;

Nacida del amor y de la Sabiduría, el honor es su adorno,

Y la dulce persuasion de su nodriza cambia el desprecio en veneracion.

*El Espíritu* altanero ve, cada dia, el número de sus enemigos crecer;

Se avanza como el Arabe del desierto, y las manos de todos están contra él;

El corazon vil ve cada dia, el número de sus amigos disminuir,

Pues se estima tan poco, que los demás lo desprecian:

Pero en donde la modestia del que se conoce, vela la frente del que se respeta,

Busca al hombre, el cual es imposible conocerle sin honrarle.

La Humildad es la sombra que suaviza el resplandor de la forma de la Excelencia.

Ella se oculta bajo de la yerba, violeta amable y querida:

La Humildad, vírgen con trenzas rubias, llama el Mérito, su hermano;

Desconfia de tí mismo y de tu dulzura: indiferente con respecto al pecado, no eres sino un cobarde;

Un corazon que deberia desesperarse y perdonar, se endurece y olvida.

Sobre todo en la conferencia del hombre con su Criador, es cuando la Humildad le siente,

Pero, á menudo, está fuera de su lugar en el comercio de los hombres:

Sí, es el adulador de su igual que vemos atreverse contra su Dios,

Miéntras que el martirio amenazado en vano por el mundo, es humilde como un niño delante de El.

Devuelve á cada uno lo que le pertenece, pero no te acuerdes de que eres ménos hombre,

Y no te frustres del honor que te pertenece como sér razonable.

Se amable, escucha y aprende; pero enseña y responde si puedes;

Aprovecha la sabiduría de tu prójimo, pero no te vuelvas el esclavo de un amo.

En donde ves conocimientos, inclina el oido de la atencion y del respeto;

Sin embargo, no veneres la instruccion, sino tanto como las razones la autorizan.

Más vale un querellante caprichoso, que cede palmo á palmo,

Que el sér ligero, que se rinde á la sombra de un argumento.

*La* modestia obtiene un buen renombre, pero el desprecio sigue de cerca á la servitud:

Así es, añade la discrecion á la humildad; no arrojes tus perlas á los puercos.

El insensato pondrá su pié en tu cuello, si te ve acostado en el polvo;

Y hay compañías y ocasiones en las cuales un porte resuelto es un deber.

Si el hombre de bien revela sus defectos secretos á los ojos del profano,

¿No perjudica á sus hermanos, confirmándolos en su pecado?

Hay un disimulo que es justo, y una humildad que hierra;

Hay un candor que se acerca á la locura, y una dulzura que se parece á la vergüenza.

Tener sentimientos viriles, y mantenerlos vigorosamente, sienta al hombre;

Pero el alma débil no coge sino temblando; ella llama eso conciencia timorata.

Mucha gente, que se desprecian por causa de su locura, lo imputan á la religion;

Los hombres los tratan de arriba abajo, pero esperan que Dios los colmará de gloria;

El desprecio no será ménos la recompensa de los traidores que han entregado su Amo al ridículo,

Reflexionando en El, aunque no sea sino ignorancia, bajeza y pusilanimidad.

El Cristiano tiene el alma de un rey; no debe tener vergüenza más que delante de Dios:

En medio de los justos va despacio, pero cuando el mundo lo ve, es un héroe:

Su humildad no se parece mucho al vil bochorno del libertinaje y del imbécil,

Cuando la dulce reprimenda de la virtud hiere sus oidos;

Nacida del amor y de la Sabiduría, el honor es su adorno,

Y la dulce persuasion de su nodriza cambia el desprecio en veneracion.

*El Espíritu* altanero ve, cada dia, el número de sus enemigos crecer;

Se avanza como el Arabe del desierto, y las manos de todos están contra él;

El corazon vil ve cada dia, el número de sus amigos disminuir,

Pues se estima tan poco, que los demás lo desprecian:

Pero en donde la modestia del que se conoce, vela la frente del que se respeta,

Busca al hombre, el cual es imposible conocerle sin honrarle.

La Humildad es la sombra que suaviza el resplandor de la forma de la Excelencia.

Ella se oculta bajo de la yerba, violeta amable y querida:

La Humildad, vírgen con trenzas rubias, llama el Mérito, su hermano;

Ella es nodriza tierna y silenciosa, que eleva las virtudes nacientes.

La Humildad no necesita excusa, Dios y el hombre la acogen con gusto;

Su proteccion es necesaria á todos: sin ella no hay dicha, ni en este mundo ni en el otro.

El dulce resplandor de sus facciones se refleja en los ojos de sus compañeros,

Hijos de la penitencia y del amor, y en seguida aceptados.

Cuando el ciego se acerca á la rosa, un perfume exquisito le dice que es bella;

Así cuando tú ves á la humildad, esté seguro que el mérito se halla allí.

Los dones regocijan al avaro, las alabanzas nutren al hombre vano;

Y el orgullo se deleita en contemplar el humilde porte de sus semejantes;

Pero, segun la tierna atencion del Dispensador desconocido de todos los bienes,

La Humildad es la reina de sus favores: ella es la que da lugar á sus bondades.

# LA UTILIDAD IMPREVISTA.

*El Alga* que flota sobre las aguas, rodada por el flujo hasta la arena,

La estimais vil y sin valor, llenándola de nombres de desprecio:

No ha ménos triunfado por eso, y el hombre está humillado por su ignorancia.

Pues la salud se halla en su frescor sabroso, y llena la orilla de riquezas;

Aliviando por la virtud de su esencia color de violeta, las agitaciones del dolor,

Y en sus modestas cenizas enriqueciendo á varios orgullosos.

¡Qué te sirva de leccion! No creas que existe algo que nada vale,

Porque su utilidad no ha tocado tus sentidos, ó porque tú ignoras sus virtudes.

Así en tus paseos á las orillas del mar, las yerbas desechadas serán el tipo y la prenda

De este monton de riquezas innumerables que las criaturas de Dios recelan.

Hay flores que forman la alegría del desierto, y raices que hacen el suelo fecundo,

Y en los lugares secretos del abismo, piedras preciosas arrojadas aquí y allí en los bosques de coral,

Y para cada deseo, una corona de goces, y para cada necesidad un remedio,

Influencias imprevistas, una multitud de virtudes é invenciones,

Y recursos debajo ó en su derredor, de los cuales el hombre no ha llevado cuenta;

No es sino desde poco que el cólquide nos ha entregado su vulva, encanto de nuestros dolores,

Que el sauce nos ha prestado su corteza, la yerba mora su véneno domado;

No es sino desde poco que la hoja enrollada, don perfumado de los Chinos,

Que la raíz nutridora, beneficio del Perú lejano,

Que la dalia altanera por tantos colores, que el soberbio y resplandeciente cactus,

Que una infinidad de frutos y flores sostienen la vida y contribuyen á nuestros placeres:

Lo mismo, hay virtudes desconocidas en el follaje despreciado del olmo,

En la árida y frágil campanilla de nuestros jardines, en los jácintos de los prados, embriagados por el rocío,

En la fruta del sicomoro, y en las manzanas cinceladas del cedro:

Y no es sólo por causa de su resplandor que el pensamiento ó el brillante geranio han recibido la vida,

O la flor de cera del madroño, aunque muera el primer dia,

O la copa tallada del pino, que no está visto más que por las estrellas:

Y la yerba más vil de nuestros jardines sirve para muchos usos,

El tamarindo, el gladíole suculento, el yaro, la margarita.

El mundo puede burlarse del hambre, cuando los árboles le dan pan,

Cuando la bellota le derrama una bebida perfumada, y cuando la savia del tilo engorda:

Pues toda yerba verde, desde el loto hasta la zizaña,

Abunda en socorros delicados que ella ofrece al hombre perezoso.

*Sin embargo*, el espíritu está en piés; vacila y busca en los pliegues de la invencion,

Recogiendo áun á menudo, en los rincones más oscuros, brillantes semillas de verdad:

La inteligencia ha recortado las alas del relámpago; la enjaula para llegar á su fin,

Ejerciendo en alguna tarea doméstica, el alma de fuego del pájaro del cielo.

El espíritu del huracan está domado; en adelante esclavo de las artes apacibles,

Escolta á la cultura y á la ciencia, combate en la vanguardia que se opone á la muerte:

Y el químico trabaja sus elementos con una destreza más que mágica,

Mandando á las piedras que se vuelvan pan, y sacando dulzura al ajenjo.

Sin embargo, el hombre olvidando que hay un Dios, forma falsos cálculos,

Temiendo que una especie demasiado fecunda tropiece con él;

Y él es quien pide, alarmante incrédulo, durante cuan pocos años,

Los subterráneos negros del mundo darán cada invierno, el alimento de su hogar.

El oceano, vasto desierto; ¿no será jamás obligado á recular sus límites?

¿Por qué el brazo de la diligencia no trasformaria en jardin la inmensa soledad?

Y puede haber mil medios de entretener el calor suave de tus miembros, sin que te cueste una chispa.

No temes ya, hijo del hombre, ni por tí ni por tu raza; — la abundancia sigue á la multitud;

La bendicion de Dios da el engrandecimiento, y con él más de lo necesario.

*Haz* para comprender la sabiduría de la naturaleza, hay profundidades en todo lo que hace;

Diríase que prodiga su poder, pero su regla es la economía más exacta:

La planta refresca el aire, y el aire filtra el agua,

Y el agua es llevada por la nube, y la fecundidad cae gota á gota sobre la tierra.

La naturaleza abraza en un plano gigantesco, la utilidad universal;

Hay un fin en el aire aprisionado, que infla las vainas del codeso,

Un designio en las puntas venenosas que defienden á las hojas de la ortiga,

Una causa final para la goma odorífera, que hiela la capa espumosa de la rosa,

Una razon por cada yerba que se endereza, altanera por su humilde cuna.

¿Sabe el hombre descontento qué cadena de desastres seguiria,

Si el más vil de los ciervos de la naturaleza cumplia mal con su carga secreta,

Si jamás nacia el cardo para burlarse de la cultura abandonada,

O si jamás la peste barria la cosa maldita cuya existencia es un misterio?

¿Quisierais aniquilar los ejércitos ruidosos que flotan sobre el aliento de la tarde?

¿Quisierais destruir las criaturas del Señor que pueblan la fruta que se pudre?

¿No tolerariais estos bosques de muzgo que cubren el muro malsano?

¿Ni la exhalacion infecta del lodo que engendra la muerte?

El dolor es útil al hombre, pues le enseña á entregarse al cuidado de su vida,

Y los vapores del pantano fétido lo invitan á huir el peligro:

Y el espíritu contemplativo, teniendo cuidado, satisface su hambre con un alimento sólido,

Cuando ve la razon hacer que la raiz produzca una baya mortal:

Así á veces lo verdadero, reduce á la extremidad,

Engendra la amarga locura, fruta abortada de la Sabiduría.

O eres ciego si tú no disciernes la actitud de todo lo que existe,

O tu corazon es de hielo, si no arde de agradecimiento por todo lo que existe:

En el círculo perfecto de la creacion, ningun átomo está demás,

Desde la zona magnética de la tierra, hasta el albohol que ciñe el oxiacanto.

*El* sabio y el caracol que se arrastra á sus piés, tienen uno y otro un misterio:

La zarza y la palma tienen un salario en la vida, prestan un servicio secreto.

Esto no se concreta á las únicas existencias definidas de la materia,

Pero movimiento y sonido, circunstancia y cualidad, todas las cosas en una palabra, tienen su oficio.

El céfiro divertido por una hoja de pople, — el temblor de tierra que abre un continente;

El rayo del astro de las noches que platea un arco en ruina, — la ola del desierto lanzándose contra una pirámide;

El trueno discorde de las rocas de hielo, — los sonidos melodiosos de la flauta campestre;

Los ahullidos del tigre en el hoyo, — la tórtola llamando á su esposo;

El furor cruel del buitre, — la gracia magestuosa del cisne;

La insultante ferocidad del ojo del lince, y la estupidez del perezoso:

En todos y en cada uno, *La Utilidad* se manifiesta, á pesar de la falta de atencion del hombre frívolo;

Pues el Poder no ha discernido nada sin que la Economía haya previsto la necesidad.

*Todas* las cosas estando esenciales á la ubicuidad de Dios,

No hay ningun sér superfluo, ningun sér exento de una servidumbre honrosa.

Si la Sabiduría no fuera necesaria, nada estaria como está;

Pues la existencia sin necesidad supone debilidad moral.

—Vemos como en un espejo, con oscuridad, no nos apoderamos más que de las luces de la verdad;

Pero no lo dudemos, si la nube boga, la Providencia es su piloto;

—No lo dudemos, no es sin designio que la raiz de la encina está doblada;

El estado predeterminado de un junco es tan fijo como el de un rey,

Y la paja de la mano del aechador sigue como las estrellas, el camino que le está trazado.

El hombre sólo vive para sí, pero el Eterno vive en todo lo que existe,

Y su unidad penetrante vivifica toda la creacion.

El hombre hace una cosa á la vez; no puede pensar en dos cosas al mismo tiempo;

Pero Dios abrasa todo, envolviendo el globo, como la atmósfera,

Y rendimos homenaje á su Sabiduría, porque en todas sus criaturas *Lo Util* domina.

Pues el universo pereceria quizas, si todas las cosas no fueran lo que son.

---

# LA COMPENSACION.

*Al* distribuir los placeres á los hombres, el gobierno celeste iguala las partes,

Y justa es la ley eterna que ha unido la dicha á la virtud:

Pues, á la verdad, el desencanto y la pena planan sobre todo lo demás,

A fin de enseñar al hombre frívolo el vacío de los goces mundanos.

Vos que poseeis lo necesario, ¿por qué envidiar al rico en su abundancia?

Hijas de la afluencia, ¿por qué desear la cabaña y la satisfaccion de la campesina?

Tomad el bien con el mal, pues todos sois pensionistas de Dios,

Y ninguno tiene derecho de escoger ó rehusar la copa que su Sabiduría mezcla.

El pobre goza con su trabajo, y su pan cotidiano le es dulce.

Contento con el bien actual, no anticipa el mal por venir:

El rico languidece en la indolencia, y en nada se place,

Encierra la inquietud con su oro, y teme los caprichos de la fortuna.

¿Puede una taza contener la medida de un cubo?

¿Pueden los apetitos limitados del hombre, beber más que lo que quiere su voluptuosidad?

Hay un término para el goce, aunque los recursos de la riqueza no tengan límites;

Y los placeres más exquisitos de la vida, se hallan en el círculo estrecho de la moderacion.

*Lo* mismo, aunque la penuria y el dolor sean males reales y amargos,

Yo quisiera hablar razon con el pobre afligido, pues no es tan miserable como lo aparenta.

¿Qué derecho tiene un trasgresor á quejarse, aunque sus semejantes escapen del suplicio?

Si los golpes de la desgracia que merece, le sorprendieron en delito?

¿Por qué no resistirias á los males que tú no puedes desviar?

Pues el dolor, cobarde adversario, huye desde que le haces frente.

Cualquiera que sea tu suerte, acuérdate que debia y hubiera podido estar peor,

Y que está en tus manos el coger las aflicciones ó las bendiciones mismas.

Pregunta, ¿por qué me fuéron enviados? ¿la costumbre no las ha despuntado?

La esperanza, la paciencia, el valor, ¿son necesariamente extraños á la cabaña más pobre?

Tu estado es deplorable, — seria cruel rehusarte la compasion,

Pero en la más horrorosa de las calamidades de este mundo, no hay mal que no tenga sus dulzuras:

Yo no toco á la llaga de tu iniquidad; pero cualesquiera que sean tus angustias humanas, te aconsejo

De deshacerte de la enfermedad de los sentimientos, de ceñirte las espaldas y recuperar el tiempo perdido:

Has adquirido en el horno de la afliccion el conocimiento de tí mismo, la paciencia y la humildad,

Y ellas son la niña preciosa que espera el cuño del hábil monedero:

No desdeñes las ventajas de la adversidad, ni el salario que te ha costado tantas lágrimas,

Y ahora que has bebido la borra de la amargura, guárdate de perder la dulzura,

*Es* raro que el poder sea inocente, y la envidia camina al lado de la superioridad;

Y el verdin del tesoro del avaro roe su alma como un cáncer.

El desgraciado no piensa en lo que su oro le ha costado:

Querria verse en la cima de los Alpes, sin haber subido la cuesta:

Pero la equidad pide un alivio y una recompensa; para el rango alto, la calumnia y los cuidados;

Para la grandeza, el fausto sin gusto, que devora el corazon del hogar;

Para el renombre guerrero, los peligros y la muerte; por un nombre en medio de los sabios, un espíritu agotado;

Para el honor, cualquiera que sea la naturaleza, el aguijon de la ambicion; á cada triunfo, el impuesto de la inquietud.

El que quiere cambiar su lugar con otro, debe tomar la copa conforme está mezclada:

La pobreza con un gran corazon; ó una bolsa bien repleta con un espíritu sórdido;

La sabiduría en un cuerpo enfermizo; ó una alma vulgar con la salud:

La piedad con el desprecio de los hombres; ó la buena acogida de los poderosos con el crimen:

La bondad con un corazon ligero; ó facciones comunes con la afeccion.

Pues tal es el desierto de la Providencia, á fin de que el hombre no discierna á primera vista,

El bien ó el mal sin mezcla, instigador de envidia ó de odio.

Temerario cuando no insensato seria el hombre que querria cambiar su suerte con la ajena:

El cambio seria desastroso y la misericordia celeste ha puesto obstáculo:

Pues conocemos lo peor que está en nosotros, pero los secretos ajenos nos están ocultos.

Y más vale el mal cierto que el temor y la aprehension de lo que es peor.

*Justa*, inflexible y oportuna es la regla moral de Dios;

Da su fruto en su época, está firme en sus juicios, igual en la medida de sus dones:

Sin embargo, los hombres que sólo consideran la superficie, creen que los impíos son dichosos,

Y no tienen en cuenta esta tranquilidad del alma, que recompensa al justo en medio de las aflicciones.

No ven los sueños horrorosos que se agrupan al rededor de la cabecera del impío,

Como víboras enrolladas, arrastrándose noche y dia en los alrededores de su conciencia;

No oyen las sugestiones terribles que tocan á la puerta de su voluntad,

Incitándole á borrar de la vida el único y frágil testigo del atentado;

No conocen el tormento de las sospechas que desgarran su corazon extenuado,

Cuando el ojo sereno de la penetracion lee, de un punto á otro, la verdad.

Lo mismo, ¿qué saben del hombre de bien? de los recuerdos sonrientes cuyo santuario es el corazon del mortal bondadoso, y que brillan en sus ojos;

De esta razon calma y justificante que confirma la intencion del hombre íntegro,

De esta voluptuosidad celeste que inunda todos los pensamientos del hombre piadoso.

Tal como mendiga su pan de puerta en puerta, cierto individuo con cabellos blancos, rústico despreciado de los campos,

Tiene más de lo que constituye el fin de toda riqueza, que cien mundanos que multiplican los medios.

*Además*, la compensacion moral atañe al secreto del pensamiento,

Pues si tú tienes mala opinion de tu prójimo, será tarde ó temprano tu enemigo;

Y sin embargo, quizas ignora la causa de tu repugnancia,—

La causa de las sospechas injuriosas, por las cuales estás castigado:

Y si te inspira movimientos de caridad, si tú formas votos por su felicidad,

El no adivinará el encanto secreto que te lleva á amarlo;

Es que la ley universal que devuelve á cada uno igual, es justa.

Sanson, seducido por Dalila, pecó gravemente.

Jacob engañó á su hermano, y el dolor fué su porcion hasta el sepulcro:

David está obligado á huir delante de su enemigo, y esto á pesar de estar cubierto su pecado:

Y aquel que desde su juventud, parecia un anciano, fué molestado por el pecado ajeno;

Pues no hay crímen que no tenga su castigo particular:

Sea sensualidad, temeridad ó inclinacion viciosa, el miembro que ha pecado sufre, —

Hé aquí porque el gran Expiador ha sufrido en todos los poros.

*Al Esclavo*, como al que lo oprime, la noche trae un dulce frescor;

Y la mitad de la vida del más miserable de los mortales, es un sueño tranquilo y dulce.

El dolor devuelve el placer más picante, y realza las delicias de la salud;

La afliccion tiene su alegría, y no es conocida más que de aquel que llora,

La locura tiene su quimera de dicha; y la mayor parte de los hombres no tienen nada de sobra;

La vejez vive en la calma, y la juventud no tiene el tiempo de gozar.

Dia trás dia, en el seno de la felicidad, el alma del justo tiene sus vejaciones,

Y para la miseria del pecado mismo, hay el encanto del perdon.

¿Qué has visto en las facciones del ciego, sino el descontento?

Y el oido sordo escucha la música interior y silenciosa del corazon.

El mal está derramado en la tierra por los desbordes de la corrupcion, —

Enfermedad y pobreza, sufrimiento, crímen, demencia y cuidados;

Pero, como el agua del manantial, sube y baja para hallar su nivel,

La justicia trabaja sin cesar á fin de igualar las suertes.

¡Sí! la costumbre, la esperanza, la ignorancia y el aislamiento,

El vigor de la razon del sabio, y el espíritu obtuso del imbécil,

La elasticidad ligera del valor, la resignacion tranquila de la humildad,

La paciencia sufrida del hombre resuelto, la fria indiferencia de la apatía,

Los socorros reales, aunque invisibles, y los favores celestes cuya influencia se siente,

La asistencia de los ángeles con la ruina, segun el mundo, el perjuicio al cuerpo con la ganancia del alma,

Dolores ocultos y alegrías mudas, agujas en la carne, y los consuelos del espíritu,

— (Si no fuera la barrera intransitable entre la inocencia y el crímen), —

Poco falta para que nivelen todo, merced á esta ley de misericordia, — la Compensacion.

---

# LA APROBACION.

*Las* alabanzas de los hombres piadosos son una prenda de las alabanzas de su Maestro;

La vanguardia de tu bienvenida, — Esto va bien, bueno y fiel servidor;

Sonido armonioso, rico preludio, cayendo gota á gota en el oido,

Para decirte que las fibras de tu corazon están de acuerdo con los cánticos celestes.

A veces es peligroso parar la atencion, su dulzura podria adormecerte,

Y el tónico bebido á grandes tragos podria engendrar los vapores de la presuncion.

Así no hagas caso, pero prueba, y sigue tu viaje alegremente,

Pues el navegante no disminuye las velas, aunque el sándalo de los bosques del Arabia lo atraiga,

Y el perfume de este incienso te incomodaria, como una tarde de verano,

Las flores dulces de la gayomba oprimen tus sentidos encantados:

Demasiada alabanza tiene el hombre, pues se alaba él mismo continuamente,

Y la ocasion de darse valor ó excusarse jamás le falta.

*Alaba* al insensato, y lo matas: pues su vanidad desplega todas sus velas:

La barca es sin fondo, y se sumerge al primer ventarron.

Alaba al juicioso, y apresuras su carrera, merced al lastre de la humildad,

Y está encantado de verse animado por la simpatía de sus hermanos en la ribera.

La alabanza del hombre virtuoso es preciosa, pues tiene el espejo de la Verdad,

A fin de que la virtud contemple su propia hermosura, y mire con gusto sus facciones encantadoras:

La alabanza del malo es execrable, porque vela la diformidad del Vicio,

Arrojando la capa de una reina sobre los miembros de un leproso.

La alabanza es un reproche para el hombre cuya conciencia la rechaza:

Y en donde la conciencia es sensible por todo lo que es debido, ninguna alabanza vale más que poca.

No hay hombre que esté exento de vituperio, si desprecia la aprobacion sincera de su igual,

Nadie sin embargo, puede buscar una justa reputacion y merecer que se le honre;

Si ella viene, acógela, se agradecido y que el suceso te humille;

Si tarda, no te desanimes; la abeja sabe coger la miel en la calle;

¿Tu punto de mira es tan bajo que el aliento de los que te rodean

Puede apresurar el vuelo de la flecha emplumada ó retardarla?

El niño lanza su dardo á la mariposa, pero el blanco del hombre es el águila;

Miéntras que sus compañeros discurren, él triunfa en las nubes.

Unete con la verdad, con la piedad, y ejerce los talentos que te están confiados,

Así vivirás en paz, mereciendo, ó al ménos poseyendo.

Alaba á uno de tus amigos si puedes; pues muchas amistades han decaido,

Como una planta demasiado apretada en un rincon, en el cual falta el sol á sus hojas.

En cuanto á otro, no lo alabes á menudo, — de otro modo, te despreciará;

Pero economiza tus elogios; á fin de que hagan honor á tu juicio:

Pues alabando los demás con tanto celo, tú reconoces tu propia inferioridad,

Y á pesar de tu estimacion, aquel á quien has elevado tanto te mirará de arriba abajo.

¿Quieres que se acuerden de un hecho? — alaba al que tú aconsejas;

Jamás hombre ha olvidado la palabra que lo lisonjeó.

Más vale ser censurado por mil tontos que ser aprobado por un verdadero sabio;

Pues los buenos son ménos entusiastas para hacer justicia, que los profanos en poner obstáculo:

Así, en donde el mundo más vitupera, allí es donde debes buscar la excelencia,

Desconfiando del bien, cuyo elogio es hecho por los malvados.

Es la bondad más que la severidad, la que une la tropa al capitan,

Y es justo que recompense la buena conducta, y sujete al culpable;

Al que da, el laurel cuesta; pero para aquel que lo gana, es precioso,

Y la mirada de aprobacion del jefe regocija el corazon del soldado.

Un elogio á tiempo vale más que los reproches merecidos.

Pues el sol es más útil á la planta, que la cuchilla que extrae el cáncer;

Más de un padre se ha equivocado, absteniéndose de las reprimendas,

Pero muchos más han pecado, rehusando el elogio debido:

Muchos hombres se parecen á Elí; pero éstos son más culpables que él,

Ellos hielan la fuente de la emulacion por las miradas heladas de la indiferencia:

Llamais un hombre fácil y bueno, cuando es una espada con dos filos;

No reprende el vicio y se hace fuerte; no consuela la virtud, y ella languidece.

Nada en medio de los hombres es más eficaz que un don hecho á tiempo;

Y un don detenido cuando se espera, separa los amigos más íntimos:

Pues, ¿qué es un don sino un símbolo al cual la alabanza y la estimacion forman la sustancia?

¿Hay una flecha más puntiaguda que la negligencia injusta?

No esperes los elogios de la bajeza, ni el agradecimiento del egoismo:

Y si tú puedes conservar la amistad del orgulloso, guárdate de prestarle servicio:

Pues este hombre te odia, por causa de su deuda: tu don lo humilla; — Y jamás su orgullo reconocerá tu beneficio:

Se hará enemigo tuyo, por temor de que pienses de su amistad

Que él te considera como un acreedor y que él no ocupe sino un segundo lugar.

Por todo esto, corazon generoso y sensible, es preciso que la ingratitud no te enfrie,

Ni que el aliento del agradecimiento te exalte un momento,
Haz el bien por causa del bien, no esperando mérito ni amor:
Derrama tu semilla en medio de las rocas, arroja tu pan en las aguas,
Que aquel que está más destituido de recursos, tenga el mejor título de tu atencion, —
Así tu elogio será más hermoso, y cosecharás una rica recompensa.
*Si* un hombre profesa tu símbolo, y ajusta sus pensamientos á tus opiniones,
Lo mirarás como un hombre bien dispuesto, excusarás áun sus defectos:
Pero, ¿no ves, pobre supersticioso, que tu celo no es más que el deseo de alabanzas,
Y que la adulacion de sí mismo completa la alegría del proselitismo?
El hombre que mucho alaba es siempre bienvenido,
Pero el que á menudo vitupera, no conservará amigos;
El albaricoque aterciopelado no se parece á la castaña de la India llena de espinas,
El puño de ámbar pulido no es tan ordinario como el de cuerno de ciervo.
Muéstrame el hombre popular; te diré el secreto de su poder;
Los ha conquistado con palabras dulces, encantando su oido con la lisonja,
La sonrisa de la aprobacion simulada es siempre el indicio de su presencia,
Y son sus miradas afablas y el fervor de su asiduidad las que conquistan á todos los corazones.
*Nada* bueno hay que no pueda ser mejor, y lo mejor áun podria serlo más;
Puede ser que el ciego discierna, y que el imbecil encuentre falta ó defecto á todo lo que existe;
Y el espíritu estrecho no ve el lirio sino con un microscopio,
Apresurado, por descubrir manchas en la túnica de la pureza;

Pero una alma grande contempla el sol, ella se regocija por su explendor,

Y adquiere un conocimiento extenso de sus beneficios en la pradera vasta de la creacion:

Si saca basiliscos, ¿qué importa? si tiene manchas, ¿qué importa?

Su excelencia es completa, ¡qué su elogio lo sea tambien!

---

## EL RECREO.

*Reunir* lo útil á lo agradable, aprovechar el placer,

Tal es el objeto del sabio, que descansa á la sombra y se recrea;

Pues él no puede aniquilar su espíritu, ni poner trabas á los torrentes de su sabiduría;

Aun cuando buscara la locura, el mentor secreto lo sujetaria:

Es que el saber y la ignorancia tienen cada uno leyes esenciales á su naturaleza,

Las diversiones del sabio son estudios, y el insensato se rie en sus mismos estudios.

Los libros de la biblioteca celeste, su número es pequeño, pero están llenos de instruccion,

Y la alegría, la dicha que nos procuran, convienen á todas las estaciones:

El volúmen de los misterios y de la Gracia, en la hora de las meditaciones profundas,

En que el alma atenta contempla con sorpresa la maravilla de su existencia:

El libro del destino y de la Providencia, el dia del estudio severo,

En que el espíritu recoge la sabiduría debajo de los olivos de la historia:

Las páginas alegres de la Naturaleza, delicias de un dia de fiesta,

Cuando la tarea del deber concluyó, cuando el corazon satisfecho se abre.

El alma no puede sin peligro fijar sus miradas sobre los abismos del porvenir;

Es preciso que el espíritu no se doble siempre como el Parto, hácia el pasado;

Y si estás cansado de luchar en el campo espacioso de la ciencia,

Deja á tu rival á la mitad vencido, en el polvo,

Restaura tus miembros cansados, y dotado de un vigor nuevo, vuelve al conflicto, —

Entónces, merced á este intervalo, el triunfo será fácil.

*Se Encuentra* en el volúmen de la creacion, la instruccion al lado del placer,

Y la alegría de la sabiduría embellece todos los capítulos.

Los elementos de todas las cosas son los mismos, aunque la naturaleza considerándolos, los haya diferenciado,

Y la ciencia se place en descubrir la afinidad de los contrastes aparentes:

Así, de las grandes y pequeñas cosas, ella deduce los secretos del universo,

Y de una piedra arrojada por un niño, saca la prueba del circo de los astros.

Es dulce observar tantas plantas, desde el junco hasta el cedro fornido,

Desde el rey-gigante de los palmeros, hasta el líquen que mancha su tronco;

El acechar los movimientos del instinto, esta razon principiada de las bestias, —

El hipopótamo paciendo en los juncos, el chorlito real lamentándose en los pantanos,

El caiman, en su lecho fangoso, calentándose al sol; el walrus anclado en un banco de hielo,

El perro á los piés de su amo, las vacas en los prados;

Es dulce seguir las trazas del arte consumado que dió el modelo á la estructura de los insectos,

El ver relucir al sol, en los pétalos de las flores de los campos, las alas de los pajaritos,

El descubrir alguna utilidad en un caracol, y más que la hermosura en una mariposa,

El reconocer afeccion en una falena, y mirar con admiracion á una araña,

Nos encantamos al mirar el firmamento, y ver de léjos la morada de los bienaventurados,

Cada uno de estos mundos lejanos y brillantes, el reino de uno de los elegidos;

El leer la historia primitiva del mundo, marcada en las rocas sobre estas medallas

Que un Designio profundo ha conservado, á fin de que ellas anuncien la niñez del tiempo;

El escoger entre los galeas, desecho de las olas, estas ágatas con forma de estrella,

Estas flores sin historia que las vulvas de la Calcedonia revelan:

O conchas elegantes y raras sombreadas con cinceladas microscópicas,

Algas frescas y coralinas, abriendo sus ramas delicadas.

Deducir del cambio la causa, es una admirable leccion.

Estudiar la química de la Naturaleza, sus secretos á la vez simples y grandes,

Explorar tantas maravillas, descubrir tantos recursos,

Reparar las compensaciones de su bondad, su excelencia y su reserva.

Es una feliz sabiduría que ve en todo esto las leyes bien organizadas de Jehová,

La armonía de todos sus atributos, la justicia que templa su bondad,

Esta maravillosa analogía predominante que atesta la unidad del Creador;

La flecha del Gran Rey, grabada en todas las municiones de su arsenal.

Guárdate sin embargo, adorador del Altísimo, de olvidar sus beneficios,

Aunque las brillantes emanaciones de su poder lo oculten bajo del sér creado, este velo de gloria:

Pues en la mar de la ciencia, si tú no miras la estrella polar de la religion,

Tu barca olvidará el puerto, se echará sobre el arrecife de la locura,

Y si prendido de los medios, no consideras el fin que se proponen,

¿En qué eres más juicioso que el niño que se divierte con juguetes?

Es evidente, erudito frívolo, que no has estudiado sino palabras;

Pues así como el motivo es el alma del acta, la memoria se prende de los lugares,

El sol hace la tierra fecunda, la afeccion vivifica el corazon,

Tal es el recuerdo de Dios en las maravillas diversas de la creacion.

*El Hombre* ha multiplicado los inventos, para distraer los fastidios de la existencia,

Para facilitarle el modo de olvidar las realidades, y para ocultar las miserias del crímen.

Por el amor de las alabanzas, la esperanza del beneficio, por las pasiones y la dicha ilusoria,

Se une al círculo de la locura, alimenta el fuego de la exaltacion;

A menudo, se desanima, la fastidiosa insipidez del placer lo entristece,

A menudo, trabaja en vano, la mentira es palpable, convincente:

El hombre sin embargo, dirige á su hermano las dulces palabras de la felicitacion,

Y él mismo, desgraciado, cree en la dicha ajena:

Nos damos la mano, nos cansamos, divirtiéndonos,

Miéntras que en secreto el corazon mana sangre, vacío de todo ménos el desencanto.

Los placeres ménos costosos son los más reales; y nada cuesta tanto como el pecado;

Hipotecamos el porvenir, como si la pérdida no fuera nada;

Y es imposible tener placer con lo que engendra el dolor,

Buscamos por todo esto, la alegría, en los fuegos mismos que la consumen,

Quien quiera hallar los goces, los encontrará en la cabaña del pobre,

En donde la beneficencia derrama al rededor las espigas de la abundancia:

El que quiera calentarse á los rayos de la paz, puede ser visto por ella, haciendo misericordia,

Cuando las lágrimas del reconocimiento mojan la mejilla pálida del indigente.

Si el estudio cansa el espíritu, si la enfermedad cansa el cuerpo,

Es bueno quedar en barbecho, y no buscar sino la diversion:

Pero el dia del vigor y de la prosperidad, cuando el entendimiento toma su vuelo y plana,

Contentarse con placeres estériles, es soñar en el lecho de la indolencia.

---

# DEL BIEN EN LOS MALES.

*Yo escuchaba* al pecador; él reprochaba á Jehová su bondad.

¿Por qué si el Todopoderoso es amor, permite la miseria y el dolor?

He visto al niño de la esperanza atormentándose en el laberinto de la duda,

¿Por qué, ¡oh Dios santo y justo! el cuerno de tu vil enemigo se eleva tanto?

¡Desgracia á este mundo que gime, morada de aflicciones y crímenes!

¡Desgracia á la Tierra, este campo de batalla, en el cual el bien combate al mal!

Los Angeles, deteniendo su aliento, miran deseando tomar parte en el conflicto,

Pero en las tropas del Capitan de la Salud, sólo se alistan los soldados de la cruz;

Y es preciso que esta banda débil combata sola: su triunfo no será ménos glorioso;

Bastante numerosa para la victoria, la divisa de su estandarte es, *Bastante.*

Tú te entristeces, ¡oh ciudadano del mundo, rodeado de dolores, de enfermedades y muertes,

Pero acuérdate, tus manos la ganaron; no te quejes del salario de tus acciones:

Es menester que tus pecados, y los de tu padre, traigan consigo muchas penas,

Y si insistes en beber un dulce veneno, te corromperá hasta el fondo del corazon.

¿Quién eres, sino el heredero del mal, sin ningun derecho al bien?

El descanso de un intervalo, es un favor que la Justicia podria rehusarte:

Así calla, oh hombre, que tanto necesitas ser perdonado.

Y espera, hijo de la esperanza, pues el tiempo te enseñará todo.

*Escucha* sin embargo, pues mis palabras te consolarán: con un atrevimiento reverente,

Quisiera correr el velo oscuro, que oculta la simetría de la Providencia.

El dolor y el pecado son presidiarios; trabajan por tu bien;

Las armas del mal se vuelven contra él mismo, si combate bajo de mejores insignias:

La sanguijuela se complace en morder, y el malvado se place en hacer daño,

Pero el hábil Médico del Universo se sirve de él para curarnos.

A la verdad, el fruto de nuestros dolores es la simpatía y la beneficencia;

No es raro que la paciencia, la humildad, la fé, nazcan de las tuyas.

Humillado por sus aflicciones, tu enemigo no está léjos del perdon,

El amigo que ha probado las calamidades, encenderá el incienso apagado de tu amor:

Y en cuanto á tí, ¿es poca cosa el aprender así tu fragilidad,

Y salvar todo el cuerpo porque un hueso te duele?

Cualquiera que sea el ardor del brasero de la afliccion, si ella limpia tu alma,

La bondad de un humilde pensamiento destruirá años de tormento.

¡Sin embargo, desgraciado! si la llama endurece tu corazon depravado,

Porque eres tierra, arcilla y no cera amoldada,

No juzgues á la mano que te golpea, como si te visitara en su cólera:

Repróchate á tí mismo, pues El es Justicia; arrepiéntete, pues El es Misericordia.

*No imagines* ya, frívolo calumniador de la Sabiduría, que todo es mal:

Es del todo necesario que el mal mismo florezca.

¿Gozaria la vista de un medio-dia perpetuo, y el oido de armonías siempre iguales?

¿No acogemos con voluntad el contraste entre los hielos del invierno y las flores del verano?

Sin enemigos, ¿qué seria el poder? sin objeto, ¿qué seria la misericordia?

¿Qué seria la verdad, si el error fuera imposible, ó el amor, si el amor fuera una duda?

Los atributos de Dios serian inútiles, si en su derredor todo fuera perfeccion,

Y como la muerte, las virtudes dormirian, si la ocasion de hacer mal les faltara.

No existe más que un todo-perfecto, uno solo; el hombre no se atreve á raciocinar sobre su esencia:

Pero el cielo mismo tiene sus defectos, á fin de que haya dicha de sobra;

Un reino en el cual no hubiera más que lo *Mejor* sin colores, seria un mar muerto, la estagnacion del sér,

Y el círculo de la perfeccion absoluta, seria la cifra abstracta de la indolencia.

El pecado es una sombra horrorosa, pero añade nuevas glorias á la luz,

El pecado es una hoja negra, pero da relieve á los alegres del cielo:

El pecado es un traidor, ha obligado á la magestad de la misericordia á que obrara;

El pecado es un argumento, justifica el atributo de la venganza.

Este pensamiento que es un abismo, pide pesquizas más exactas,

Pero, quizas el mal era esencial, á fin de que Dios fuese visto por sus criaturas:

Pues en donde no está la perfeccion, el bien posible falta,

La ausencia de lo mejor posible disminuye el mérito de lo que es bien,

Y las criaturas, estando necesariamente acabadas, no pueden ser perfectas:

Aunque en bajo grado, la creacion implica el mal,

Imputa la locura á los Angeles, y los cielos no son puros delante de él:

Pues todo lo que existe en el universo es imperfecto,

Y es preciso por causa del gran número, que la sombra suavice la luz que resplandece en uno solo.

Así el bien está en el mal; sin esto nadie hubiera conocido á su Creador;

Jamás esencia, inteligencia espiritual, hubiera completado sus altas perfecciones,

Jamás harpa celeste hubiera celebrado las maravillas de su Sabiduría,

Jamás redimidos del Señor, hubieran proclamado los triunfos de su misericordia,

Jamás demonios hubieran manifestado los terrores de su justicia,

Pero Dios se hubiera hallado sólo, en el aislamiento terrible de la santidad.

*Sin embargo* ¡oh pecador! no endurezcas tu corazon en el crímen,

Y no te ilusiones con un triunfo imaginario, porque eres ménos inútil que vil,

Porque tus abominaciones realzan el resplandor de la luz;

Porque el mismo volcan que quema y destruye un continente,

Ha arrojado algun islote en la bahía de olas azules;

Porque, á fin de manifestar los accidentes y las cualidades del bien,

Las legiones negras de Satanás, peones sin saberlo, han trabajado:

Pues el pecado es siempre pecado; es tan odioso que el amor lo aborrece;

Es una mancha que la justicia debe borrar, en la gloria de la creacion.

Es una lepra repugnante, que roe el alba de la inocencia;

Un soplo destructor, la plaga del santo peregrino;

La rasgadura que se hizo al velo del santuario, cuando Dios dejó su templo.

Así, si tú no lloras tus faltas, examínate tú mismo:

Teme el mal, ó haz frente á su enemigo: teme el crímen, ó no temas la justicia.

*Además*, dijo el Espíritu: sus obras le siguen;

Costumbres, pensamientos, acciones, hé aquí las sombras y los satélites de sí mismo.

¡Qué! ¿la bajeza, la impiedad, la impudicidad, el desórden, la indolencia y la vanidad, serian el cortejo de un pretendiente al trono?

Por más que hagas, el tren que traes contigo te acompañará en todas partes:

Al hijo del rey un trono, al traidor un calabozo,

Pues las obras siguen al hombre: puesto en juicio cuerpo á cuerpo,— Hé aquí el falso testigo, hé aquí el santo calumniado;

El esclavo y su amo, sanguinario; el pobre y su bienhechor;

El engañado crédulo, y el ladron diestro: el asesino, y — su víctima.

Todos se hallan en muchas personas: las ménos culpables comparecen delante del tribunal;

Y la excusa del que creiamos peor es á veces la más válida.
Los talentos cualesquiera que sean, traidos por el hombre al nacer,
Arrojados en la balanza, operan cambios inesperados;
Y el presidiario quizas, tiene el paso en la ermita;
Es que los obstáculos en este, lo llevan sobre las inclinaciones de aquel.
Hay personas que áun con las riquezas inicuas, se han hecho amigos, —
Amigos que los escoltarán á las moradas eternas,
Representadas en la nube, por testigos vivientes que se agrupan á su derredor,
La caridad, la modestia, la verdad, el celo, la sinceridad, la paciencia.
Otros se han hecho enemigos, áun con un beneficio honrado,
Enemigos cuya queja tendrá su respuesta, ántes de que la puerta resplandeciente sea abierta:
El orgullo, el egoismo, la indolencia, la apatía, la cólera, la mentira,
Entregan á las penas eternas á los que gemirán en el fuego,
El amor podria salvar el mundo; desea ardientemente su felicidad,
Y lo libraria de la persecucion de sus perros del infierno, sus acciones:
Pocas personas sin embargo, uno aquí, otro allá, raras como las espigas en un campo espigado,
Se adornan con las túnicas del honor cuya Misericordia reviste á los que están desnudos;
Los ingratos aprietan más su túnica envenenada con sus obras,
Y confiando en sí mismos, perecen abandonados de Dios.

# EL MATRIMONIO.

*Pide* una buena mujer á tu Dios, pues ella es el más hermoso presente de su Providencia,

Sin embargo, no exijas por un exceso de confianza, lo que no ha prometido.

Tú ignoras cual es su santa voluntad: — que tu ruego esté conforme;

Y entrégate á su misericordia, en la certidumbre que obrará en tu favor.

Si debes tener la mujer de tu juventud, actualmente vive en la tierra;

Así, piensa en ella, y ruega para su bien, aun cuando no la hubieras visto.

Los que temprano aman tienen las mismas miras, y el tentador no les toca:

A medida que crecen, se sostienen uno y otro como el olivo y la viña.

La juventud suspira por un alma que se le asemeje, y con ardor desea encontrar un corazon que corresponda al suyo:

Ella medita de dia y de noche, loca con la imágen que ocupa su fantasía.

Cuidado que lo que te encanta sea real, que no sea un objeto imaginario,

Y no permitas que algunas fatalidades te inspiren amor: pues la mujer es tuya hasta la muerte.

Puede ser que el harpa y la voz te encanten, puede que un sonido encante tu oido;

Mas, piénsalo bien, la mano se secará, y los dulces acentos cambiarán en desacuerdo:

Puede ser que el ojo tan vivo por la tarde, esté rojo por las lágrimas ántes de la mañana,

Y es menester que la sílfide de formas elegantes sufra las muecas del dolor.

*Feliz* suerte, destino bendecido, alegría digna de los ángeles,

Si la cadena de oro de la verdadera piedad se enlaza con las rosas del amor:

Mas no afectes devocion para obtener favores á los ojos de un sér creado:

Este es el crímen mortal del hipócrita, y te expone á la cólera en el otro mundo.

El ídolo de tu corazon es como tú mismo, una extraña puesta á prueba en la tierra,

Así es, vela su alma, la alhaja de su cofrecito:

Que sea hija de Dios, á fin de que traiga una bendicion sobre tu casa,

Una bendicion superior á las riquezas, y que trae en su compañía la satisfaccion:

Que sea heredera del cielo, á fin de que te ayude en tu camino:

Pues los que están á una en la fé, combaten á dos manos contra el mal.

Ten cuidado de que no te prefiera á Dios, por temor de que no caiga en la idolatría:

Sin embargo, asegúrate de que te ama; pues su corazon es un corazon de mujer;

Y es preciso que la triple naturaleza de la humanidad esté unida con triple cadena,

Alma, espíritu, cuerpo, piedad, estimacion, afeccion.

¡*Cuán* bella es la modestia! Ella encanta á todos los que la contemplan:

Mas una palabra, una mirada, puede destruir esta llama que á tí sólo pertenecia.

No afectes desden á la hermosura; nadie está exento de su influencia:

Sin embargo, no la mires como una perla preciosa: se desvanece como el arco-íris.

Si el carácter es dulce, á menudo sucede que las facciones llevan la seña.

La sonrisa tierna de la que os ama, vale más que un resplandor efímero.

Al buscar una mujer, no pienses sólo en tí,

Pero tambien en los hijos que Dios querrá darte, por temor de que no te echen en cara su existencia:

Asegúrate de su salud, por temor de tener que llorar su pérdida prematura:

Asegúrate de que el tronco de donde sale es sano, por temor de que tus hijos perezcan contigo:

Pues la piel más fina recela á menudo una enfermedad consumidora,

Y en más de una mejilla rosada brilla el explendor de la locura.

*Observa* la conversacion de la que amas; que sea sencilla y sincera;

Pues la mujer artificiosa y falsa llenará tu lecho de espinas:

Observa su conducta para con los demás, cuando ella piensa que no estás á su lado;

Es que en tu presencia el encarnado del amor cubre el color de su alma.

¿Es sábia? el saber es una ventaja, si la modestia lo acompaña:

¿Es juiciosa? la virtud es preciosa, pero ten cuidado que la tuya sea mayor.

Es menester que la mujer esté sujeta, y la verdadera superioridad viene del alma.

Unete á tu igual, ó serás puesto á los piés del orgullo,

Y no busques la opulencia, por temor de encontrar la miseria:

No te cases sin medios de vivir, pues seria tentar la Providencia:

Mas no esperes á tener más de lo que necesitas, pues el matrimonio es el *Deber* de la mayor parte de los hombres;

El peso seria grande si la inocencia y la salud lo llevaran,

Y un matrimonio bien encontrado tiene pocas penas.

El dia de tu dicha, acuérdate de los pobres; y harás una rica cosecha de bendiciones.

Pues éstos son los pupilos del cielo, que llenan tu copa de placeres:

El dia de tu alegría, se agradecido: Dios es muy digno de tus alabanzas;

Es un corazon vil é interesado el que no recurre á El sino en la afliccion.

Por el amor de la que se apoya en tu brazo, no busques la atencion del mundo,

Y acuérdate que un retrete modesto te sienta mejor que una vana parada.

Si te casas, que los extraños sean tus aliados; ten cuidado que no te ridiculicen;

Si te casas, tú dejas á tus padres; que no sea en un acceso de cólera.

*No vios*, peregrinos de la vida, los cuales viajais al lado uno de otro,

Al principio de vuestra carrera, no descuideis el favor celeste:

Que el dia que llena vuestras esperanzas, sea consagrado por numerosas oraciones,

Y cada noche, prosternaos juntos á fin de que vuestra alegría no sea profanada;

Los ángeles, ministros de misericordia que os rodean, se regocijarán,

Y Dios derramará sus más ricas bendiciones sobre vuestros hijos favoritos.

El matrimoni o es un tipo y un ante-gusto de cosas más santas é invisibles,

Y el símbolo de la dignidad y la gloria merece ciertamente nuestro agradecimiento.

Conserva la pureza de tu corazon, por temor de que deshonres tu estado;

El amor á sí mismo es odioso y vil, pero el amor no busca su propia ventaja:

El malvado cambia el bien en mal, pues su espíritu está pervertido;

Mas el corazon del justo es casto: su conciencia rechaza el pecado.

Si quieres que te amen, que tu confianza sea sin reserva;

Si no quieres sospechar, permite tambien que confien ciegamente en tí.

Pues donde la confianza no es recíproca, el amor crédulo se marchita.

No oculteis vuestro dolor ni vuestra alegría, sed francos uno con otro;

Que la amargura se aleje de vuestras lenguas, y que la simpatía dure en vuestros corazones.

Comunicándonos nuestros males, no queda sino la mitad, y doblamos los placeres de la vida,

Pero las penas se multiplican y se apresuran en el espíritu sombrío de la Reserva.

*Jóven Hermosa*, no seas indócil, y no olvides que la modestia te sienta.

Si la rechazas hoy, ¿no creerémos que ántes era simulada?

Sin embargo, no seas una niña tímida; honor es debido á tu estado;

Un tono digno, conviene á la modestia de una madre de familia: no se ruboriza, pero no es atrevida.

Se bondadosa para con los amigos de tu marido, á causa de la amistad que le profesan,

Y sufre con paciencia sus enfermedades; ¿no necesitas de su indulgencia?

No esteis siempre juntos: á veces conviene el estar solo;

Demasiada monotonía inspira una repugnancia recíproca:

Uno y otro poseen una alma, y es preciso que sea nutrida; un espíritu que la Sabiduría debe instruir,

Así es, estando responsables del uso que haceis del tiempo, ayudaos uno y otro en aprovecharlo.

Si conoceis que el amor disminuye, buscad en el acto la causa secreta de esta mengua;

Que no se empeore, ni siquiera un dia, pero confesadlo, deploradlo juntos:

Reconciliaos en seguida, pues el amor es la vida del matrimonio,

Y, victoriosos del mal humor, dividid el honor del triunfo.

*Que* nadie, oh mujer, goce de tu confianza sino tu marido:

Que nadie, oh marido, te sea más querido que tu mujer.

En medio de la alegría de una familia bien organizada, acuérdate que esta vida no es tu reposo;

Pues la hermosura actual de la sombra podria hacerte olvidar la realidad por venir.

Si Dios os concede hijos, es un placer alarmante,

Una inquietud más dolorosa, una alegría más viva, y el círculo de vuestra existencia engrandece:

Si Dios en su sabiduría los rehusa, dadle las gracias por una misericordia desconocida:

¿Pues quién sabe si serian una dicha ó una calamidad?

Podeis, sin embargo, rogar como Ana, entregandoos á la voluntad de Dios:

La resignacion suaviza el cáliz, pero la impaciencia derrama una gota de vinagre.

Hé aquí, pues, el sumario del argumento, si quereis ser esposos dichosos,

Sed confiados, amad, sufrid; sed fieles, firmes y piadosos.

---

# LAS INFLUENCIAS INDIRECTAS.

*Haz* frente á tu enemigo en campo cerrado, y quizas hallarás tu maestro,

Pues el arma está atado á su mano, y sus arneses están dispuestos para el combate;

Pero encontrándolo cuando no te busca, apunta su coraza,

Y bajará la cresta de su orgullo, su crueldad morderá el polvo.

No te atrevas con un leon en su hoyo, pero abre el hoyo secreto,

Así subyugarás al fuerte, triunfarás á pesar de tu debilidad.

El huracan ruge, pero el promontorio no se mueve,

Rechaza la artillería de los cielos, como las azagayas son rechazadas por los broqueles del cocodrilo:

Pero la marcha silenciosa y continua del mar, que se insinúa paso á paso,

Destruye el muro de diamante, y prepara á hurtadillas, su ruina.

La debilidad de la casualidad se efectúa, en donde la fuerza del designio hierra:

Y una analogía fortúita basta, para convencer al espíritu que la razon espanta.

¿No escuchará el hombre? guarda silencio; y prueba tu máxima por el ejemplo:

¡No temas! No has soltado la presa, aunque tu boca falta á la razon.

No disputes sériamente con un loco, pues tu buen sentido hace demasiado honor á su vanidad;

Y tal error jamás se hubiera esparcido, si no lo hubiesen refutado sábiamente.

Aun luchando por la verdad, el hombre sincero ha hecho mucho mal,

Y el que odia la Sabiduría ha hecho mucho bien sin saberlo:

Pues el entendimiento es un juez exacto, y si sobrepujas tu argumento,

O si no estás de acuerdo contigo mismo, ó si tú pierdes de vista el objeto principal,

El espíritu que te acompañaba se parará, volviendo atrás sin tí,

Y te habrás suscitado un adversario, en donde hubieras podido hacerte un amigo.

*Insinuaciones* sembradas con habilidad, arrojan en el alma un trastorno extraño,

Cuando una acusacion directa seria demasiado atrevida y fútil para la calumnia:

Una sospecha arriesgada con finura toca á los nervios, los nervios contraen las frondas,

Y la mimosa sensitiva de la afeccion tiembla hasta en su raiz;

Y de las amistades, encinas que habian tomado un semicírculo al crecer, y que no temieron la tempestad,

Han sido atacadas en una noche por un gusano, como la calabaza del profeta.

¿Has amado sin conocer los celos? pues una ojeada

Encanta tu corazon ó lo desespera más que mil pruebas.

¿Has odiado sin descubrir que tu silencio desdeñoso

Atormenta á tu enemigo más que los gritos furiosos de la maldicion?

El sabio triunfa por su superioridad, porque oculta la causa destructora,

Pero el insensato golpea como un ciego, y su adversario se aprovecha.

*Mira* estos arcos destruidos, estas ventanas sin cristales,

Esta columnata vacilante que blanquea al sol,

Esta mitad rota que se avanza para sostener una mata de hiedra:

¿Crees que estos millares de ojos que radian de éxtasis en frente de una ruina,

Hubieran contemplado con tanta emocion al edificio perfecto?

¿Y por qué no — si no fuera que ligeros indicios, surgiendo de hermosuras desapercibidas,

Llenan el espectador lisonjeado de imágenes que él mismo ha creado?

Lo mismo, el leon helvético tallado en la roca viva

Tiene más fuerza y magestad que si descansara en un pedestal de mármol.

*Díme*, hija, con gustos puros, ¿por qué encanto secreto la música ha cautivado tu oido?

¿Es por la dificultad de la ejecucion, por una fuga caprichosa, por un centon?

No seria más bien por las chispas de la inteligencia que brotan de alguna nota extraña,

O por la melodía de sonidos que su sencillez hace aún más dulce?

Díme, hijo de la ciencia, ¿de dónde viene el tesoro que adorna tu espíritu?

¿Es del tomo rico en detalles, en el cual todo se ve en el más bello órden,

De modo que los que leen corren, pues que es inútil pararse para reflexionar;

Este libro escrupulosamente exacto, que te trata como á un imbécil,

Cargando el espíritu pasivo de aclaraciones desenvueltas;—

No seria más bien los pensamientos cuyo sentido adivinas,

Las ideas encantadoras, hermosuras modestas, acechando como jóvenes amores, en medio de las rosas,

Concepciones arabescas exquisitas, medio querubin, media flor,

La analogía ligera, ó la alusion profunda, abierta á tu saber,

La confianza que presupone tu destreza á desenvolver el sentido de los misterios?

Pues, á menudo, las ideas temen el hábito estrecho de las palabras,

Y para comunicar este pensamiento en el cual sólo está el poder, no se necesita sino una sugestion;

El relámpago de la tempestad nocturna, que derrama de repente, un dia horroroso en el fondo del valle,

Graba la escena en la imaginacion mejor que cincuenta veranos.

*El* mundano lleno de orgullo se alaba de que el dinero lo hace todo;

Y juzga á los hombres por sus rentas;

Se apodera de todos los términos de honor, — consideracion, distincion, respeto, —

En otro tiempo la herencia de la Virtud, que él prostituye á la Opulencia:

El rechaza al sabio indigente cuyas luces han enriquecido los pueblos,

Y los hijos de la pobreza y de la ciencia, sin los cuales la tierra seria un desierto;

La música suaviza nuestras penas, ella une las fibras discordes del corazon,

Pero no ofrece al mundano más que sonidos, más que el gana-pan de algunos miserables.

Poema, cuadro, estatua, en esto no ve sino futilidades,

Honrados por el favor de la opulencia, á fin de que el maestro sea alabado.

El insensato no adivina el poder de los medios que él desprecia,

Ignorando que son los hilos que mueven los resortes del mundo:

Una sentencia ha formado un carácter, y un carácter ha subyugado un reino;

Algunas almas han sido arruinadas por un cuadro, un cuadro las eleva al cielo;

La pluma ha movido las naciones, ella estableció la paz del mundo;

Y si el cuerno de la abundancia se desborda, es que el sello de la ciencia lo llenó.

No ve en el hombre más que un sér sensual, el rey de la materia creada,

Y no hace caso del espíritu que lo asocia á los poderes invisibles:

Llena su carne, y se trata bien, aunque su alma esté hambrienta y débil,

Y la energía estúpida y brutal del cuerpo la sujeta al cuerpo mismo.

*El Hombre* vive de un dia para otro, y no sabe lo que puede suceder;

Un círculo de influencias lo rodea, y no es ménos responsable de sus acciones:

Pues el mortal que se domina, dobla los acontecimientos á su voluntad,

Miéntras que el esclavo egoista de la pasion es el juguete de las circunstancias.

Para éste, la tentacion es un veneno, para aquel, ella da un aumento de vigor;

Y es voluntario el hacerse las influencias buenas ó malas.

Segun la direccion que tú dés á la fuerza el bien ó el mal resulta de ella;

Y el torrente que destruia el valle hace mover el molino;

El indomable relámpago eléctrico hubiera podido reunir cometas:

Pero por medio de un hilo de alambre, alivia á un niño enfermo.

Pues no es la materia, no son los acontecimientos que forman el hombre interior,

Es el individuo mismo, cediendo ó resistiendo, que se forma el alma.

*Se* ha dicho, ¿Qué hay en un nombre?—una influencia plástica maravillosa;

El nombre es una palabra que caracteriza, y su reputacion establece el hecho:

Un término de reproche ó de honor, que tiende á la oscuridad, ó á la fama,

Y cuanto ménos se sospecha la fuerza de un medio, mayor es:

Un nombre bajo es una espina al lado que retarda el correo;

Pero el nombre de antepasados célebres apresura el paso del corcel.

Pocos hombres, cuyos nombres se unian al ridículo, han llegado á la grandeza,

Y sin un nombre ilustre, varios no se hubieran abandonado.

El sabio no desdeña una cosa porque esté débil y comun,

Pues él ignora la ley secreta que, quizas, ata esta cosa á vastas consecuencias,

En su infancia, el mundo era crédulo, temia la venganza de las estrellas,

Pero hoy el mundo no es más sabio; no teme la influencia de las pequeñas cosas:

Los planetas no gobiernan el alma, no guian los destinos del hombre,

Pero, unas bagatelas más ligeras que la paja, son las palancas del edificio del carácter.

El hombre es el que tiene el timon: puede luchar contra la corriente,

O dejarse ir á merced de las olas que lo llevan hasta que el abismo haya sepultado su barca.

# LA OPULENCIA.

*El Pródigo* tiene una hermana, la Bajeza, su antagonista determinada y su compañera,

Que pasa á menudo la corta carrera de su hermano despreciándolo;

Tiene los labios finos y la mirada insinuante, los ojos rojos, el semblante hambriento;

Pero anda con la vista baja; su lenguaje está disuelto.

Si el disipador llega á la vejez, se entrega á la economía,

Y se aplica á reconstruir lo que su extravagancia ha destruido:

Así en la mayor parte de los hombres, las riquezas merecen doble maldicion:

Están adquiridas por un tráfico duro y deshonesto, se consumen en gastos culpables y locos.

Dame la suficiencia, dijo la Sabiduría;—pues ella teme pedir más que esto;

Y que la obtenga con el sudor de mi frente, exclama la intrépida Independencia:

Dame la suficiencia y nada ménos, pues la necesidad se une con el tentador;

La pobreza desespera al hombre, y lo precipita sin piedad en el crímen;

Dame la suficiencia y nada más, á no ser para los hijos de la afliccion;

La opulencia mata á menudo, en donde la indigencia reprime sólo el retoño del vicio;

Hay un verano verde y sonriente cerca de la estufa, aunque sea corto, y que le sigue un invierno largo,

Pero las mamelas quemadas de la zona tórrida no alimentan.

Si tú quieres ser pobre, arroja tu dinero á los ricos, — y cosecha la zizaña de la ingratitud;

Si quieres ser rico, da al pobre, — recibirás lo que te pertenece con usura;

Pues la mano secreta de la Providencia hace prosperar al hombre caritativo en todas sus vias,

Todas sus empresas tienen un buen resultado, y su corazon se extremecerá de alegría;

Sin embargo, quizas no descubrirás jamás, aún en cuanto á la ganancia terrestre,

La causa de sus sucesos, como la de su alegría, son pequeñas liberalidades distribuidas á los pobres.

*En* el valle de Benarés se encuentra una raiz que es la madre de un bosque:

Allí, al rededor del árbol sagrado, sus retoños vivientes se inclinan,

Diríase que tienen sed, miran hácia la tierra como unos estalactitas en una gruta,

Tienen fuertes raices y ramas que se prolongan en forma de frescos arcos;

El derviche baila allí como un loco, el faquir se entrega al tormento,

Y el bramino tranquilo adora el toro gordo de piel lisa:

Flacos chacales tapizan el pié del árbol gigante, miéntras que de la cima alta,

Se cuelga el boa como una rama enorme, acechando su presa con mirada siniestra, fija y estúpida.

Lo mismo en el corazon del hombre, hay un pecado, la raiz de todos los males,

Sus fibras ahogan las afecciones, sus ramas ahogan el alma:

Verás, á menudo, á la sombra de su follaje, la piedad pervertida, —

El puño rígido y cerrado, los ojos vueltos hácia el cielo,

El fanatismo amargo, y la avaricia austera, la ganancia y la devocion,

Y el que arroja la pasion á los piés, de rodillas delante del ternero de oro;

Los perros hambrientos de la extorsion, la hipoteca y la explotacion,

Miéntras que la sed de oro, sed que jamás duerme, acecha la ocasion de satisfacerse; —

El corazon ofuscado por esta sombra, poblado de estos monstruos, está frio para todo lo demás:

Ya no ve los rayos del cielo, no siente el calor dulce del astro de la caridad.

*Es* que la avaricia no cree en Dios, y se burla de los derechos del hombre,

Excitando al robo y á la mentira, sugiriendo el veneno y el cuchillo:

Ella rompe los lazos del amor, y enciende los fuegos del odio;

Es una maldicion que secará el cerebro, y guarnecerá el corazon de acero.

La satisfaccion es la verdadera riqueza, pues sin ella no ecsiste tranquilidad.

Pero el hambre que todo lo devora, roe las partes nobles del alma.

El sabio sabe donde pararse, cuando disputa el premio á la corrida de la fortuna,

Pues una larga experiencia le enseñó que la dicha lo espera á medio camino;

Y varios, en el ardor de la persecucion, se han precipitado hácia el objeto de la opulencia,

Pero al correr han perdido estas manzanas de oro, — la razon y la capacidad de gozar.

*No* hay mayor mal entre los hombres como un testimonio injusto;

En el cual el capricho ha guiado la beneficencia, y en que la injusticia ha rehusado lo que es debido.

Hay algo de noble en la audacia de un ladron de caminos reales,

Cuando se compara con el cobarde oculto, cuya malicia y crueldad le sobreviven;

Baja tranquilamente al sepulcro con la sonrisa de la impostura,

El último acto de su existencia siendo un hecho negro, un mal sin remedio:

Pues el oido de los muertos es sordo, no oye las razones extenuantes;

El que hirió no está ya en medio de los vivos, y es en vano que el Derecho pleitee.

La maldicion del oprimido no es ménos que la neblina sobre la tumba del hombre injusto,

Y la escritura del difunto dará en contra suya, el dia del juicio, un testimonio amargo.

He visto la humilde parienta que habia asistido á la opulencia enferma,

Y cuya mano dulce habia calmado tantas veces los lamentos de la enfermedad y del fastidio:

He notado como el insomnio y la inquietud destruian el vigor de su juventud,

Y he visto el yugo penoso de la dependencia agravada por una tiranía;

Sin embargo, á menudo, he oido esta insinuacion consoladora: — No será sino poco tiempo,

La paciencia, la sumision muda, obtendrán algun dia, una rica recompensa.

Así, esta humilde amiga espera en silencio, sufriendo mucho,

Haciendo esperar al amante de su juventud hasta el alba de la opulencia:

Y este dia de libertad viene por fin, y el corazon libre no puede afligirse,

Pues los años tanto tiempo prometidos parecian ofrecerle cosechas de oro:

La esperanza tanto tiempo diferida se encendia en sus ojos lánguidos,

Prometiéndose un porvenir más feliz, olvidaba las miserias del pasado,

Y reprimia como ingrato é indigno de ella, el pensamiento sospechoso y sombrío

Que su derecho hubiera quizas mejor asegurado si no lo hubiera confiado sólo al honor:

Pero, ¡ay! pronto tuvo la triste certidumbre, de que el testimonio de su amo severo

Habia recompensado tantos servicios con una palabra picante, tanta paciencia con el denuedo absoluto. —

¿No herirá la vara de la justicia á este atroz cobarde,

Que ha mezclado la hiel de la ingratitud con la amargura de los contratiempos?

El odio y la venganza de los hombres enfurecidos contra él,

¿No perseguirán al miserable que peca hasta en su tumba?

Idólatra de sí mismo, se creia á cubierto del furor de sus semejantes,

Pero Hades viéndolo entrar, lo ha mostrado con el dedo, con aire de desden;

Es preciso que se encuentre frente á frente con esta huérfana y que le dé cuenta de su conducta,

Y las faltas que ha cometido serán atadas á su cuello, á fin de que no resucite con los justos:

Pues el último y más solemne de sus actos une su nombre á la mentira;

Y el crímen de Ananías marchita su frente.

*El Hombre* de bien remite su causa al único gran Protector de la inocencia,

No dudando que al fin se le haga justicia, y seguro de su dicha, espera.

El sabe que tiene un Guardian, sabio, bueno y poderoso,

Y le da las gracias por lo que distribuye ó rehusa, el depósito ó la plaga de las riquezas:

Su confianza es una roca; no teme ni la malicia ni el capricho,

Ni las conversaciones del hombre astuto, ni la influencia envidiosa y secreta;

El desprecia el compromiso del hombre servil, y la afectacion suave de la impostura;

No aparenta amar, en donde no puede conceder su estimacion;

El mira el bien mal adquirido, como la fuente fecunda de las miserias humanas;

Así camina en la integridad, apoyándose en Dios y en su derecho.

*Ningun* beneficio que no tenga su precio; el trabajo para la comida del pobre,

Y á menudo le falta valor para obtener el pedazo de pan que satisface su hambre:

El trabajo para el mercader en su tráfico, rutina triste y monótona,

Año trás año, hasta la muerte; ¡qué fastidio!

El trabajo para el débil escribiente, que sufre al escritorio que detesta,

Cambiando para lo necesario, el oro incalculable de su salud;

El trabajo, con el temor, al negociante que arriesga sobre las olas toda su esperanza;

El trabajo, con la inquietud, para el hombre de ley, siempre responsable de sus beneficios;

El trabajo, con la envidia y las vejaciones, si extraños os legan bienes;

El trabajo, con la indolencia y la oscuridad, cuando se hereda los bienes de su padre;

El trabajo para todos, sea que los nervios, la cabeza ó el espíritu sufran, —

La maldicion sobre los hijos del hombre, cualquiera que sea su condicion, es el trabajo.

Para el hombre diligente, sin embargo, el trabajo es un gran bien;

El sentimiento del deber suaviza la pena, el trabajo se vuelve placer;

Y hay gustos que la pereza ignora, en el tiempo bien empleado;

Merced á la alquimia prevedora de la Misericordia, la fatiga se cambia en alegría.

El trabajo es útil al hombre, anima á aquella energía que triunfa de todo,

Y sin él la vida seria triste, estando el hombre convencido de su inutilidad;

Pues el cuerpo fastidiado gime, como una puerta sobre sus goznes enmohecidos,

Y la inteligencia se debilita como las jaulas del buitre encerrado.

La Opulencia jamás ha dado la felicidad, aunque á menudo haya precipitado la miseria;

Jamás la suficiencia ha engendrado la miseria, aunque á menudo haya apresurado el paso de la dicha:

Bastante, es un pensamiento debajo del tuyo, criatura alimentada por la sociedad,

Y el que pasa este término, es un ladron; se apodera de los derechos de su hermano.

---

# LA ESTIMACION DEL CARACTER.

*El Juicio* que pronuncia el hombre contra su hermano es temerario; á menudo es falso:

Pues él no ve los resortes del corazon, no oye las razones del alma.

El mundo no es más sabio que ántes, cuando la espada media la justicia,

Cuando la lanza vengaba el error, y cuando la suerte decidia del derecho,

Cuando la inocencia andaba los ojos vendados sobre hierros candentes,

Y cuando el agua durmiente que le condenaba, entregaba el brujo á la hoguera:

Pues, como el sabio de Salamis, esperamos, deseando ver el fin,

Y determinamos lo justo y lo injusto, segun la salida desgraciada ó dichosa.

No juzgueis las cosas por sus acontecimientos, ni el carácter por la providencia,

Y porque un hombre sea infortunado, no lo creais malvado.

Pues en las bendiciones de una santa alianza, en vez del sol de la prosperidad,

No hay sino sufrimientos y castigos, prendas de la sábia ternura de un Padre.

Ved á esta mundana: ella reboza de alegría;

La diadema de la grandeza ciñe su frente, riquezas incalculables están en sus cofres.

Ella realza su hermosura como Jezabel, es bien venida en los palacios de los reyes;

Es la reina de los locos de buen tono, ella preside á las orgías del lujo:

Y aunque no se sienta como Tamar, y no se demora en el camino como Rahab,

Sin embargo, en el secreto de su habitacion no teme las caricias y el crímen.

Que haya un Dios, un alma, un dia de retribucion, poco le importa,

El placer es el ídolo de su corazon, no ambiciona otro cielo más puro.

Loca y frívola, ella se rie y todos alaban su amabilidad;

Su dulce sonrisa los encanta, y el torrente de sus generosidades los embriaga.

Así, segun el mundo, ella ha prosperado, es el ídolo y el deseo de mil corazones;

Y ha muerto como ha vivido, indiferente, afable y liberal.

La tumba ha sepultado su pompa, el mármol ha proclamado sus virtudes,

Pues los hombres la creyeron perfecta, y sus limosnas han publicado sus alabanzas:

Pero por otra parte, una sentencia muy diferente la coloca — ¡con los incrédulos y las prostitutas!

Ha hecho mal uso de su depósito, el explendor; y recibirá el salario de su pecado.

¡*Mirad* aún! ved esta jóven hermosa, la huérfana de un padre pobre,

Que murió, y le dejó por todo bien, — su bendicion y un nombre sin mancha.

Amigos oficiosos, temiendo abrir sus bolsas,

Ponen á esta jóven afligida en una casa-asilo, triste suplemento del hogar que ha perdido.

Extraña, rodeada de rostros desconocidos, ella bebe el amargo de la dependencia;

Está marchita como hija de la indigencia, y el mundo odia á los pobres.

No hay rezos en esta casa; el dia que ella santificaba

No está distinguido sino por un exceso de disipacion, por el desórden y el juego:

La lascivia está en los ojos de su amo, y ella no sabe donde ocultarse;

Nadie se ocupa de ella, diríase que su Dios la abandona.

Entónces viene la promesa especiosa, el semblante falso de la afeccion,

Y su corazon extraño á las atenciones, recuerda á su padre, y ama.

Un bribon, abusando de su confianza, juega con ella y la expulsa:

Los hombres la señalan con el dedo y se rien, las mujeres aborrecen á esta proscrita:

Mas en otra parte, una sentencia muy distinta la juzga — ¡entre los mártires!

Y Dios que parecia haberla olvidado, honra con una gloria doble al sér caido.

*En cuanto* á la fortuna, si tú arriesgas todo contra una suerte,

Apresurándose los hombres en tu derredor, espiarán el movimiento de la rueda,

Y si, en la lotería de la vida, te llevas el premio,

¡Qué perspicacia! qué capacidad! qué valor y qué sabiduría!

Pero si la suerte te es contraria, si fallas en una empresa peligrosa,

Hélo aquí, es el insensato que ha sembrado, y la cosecha es digna de su locura.

El mundo feliz por haberse disculpado, no moverá un dedo en tu favor;

Pues, ¿por qué este especulador tonto seria un abismo para los demás?

Dejémosle sepultarse; sabiamos el fin que le esperaba.

Este hombre ha errado su propósito, ¡y sus semejantes no ven nada más allá.

*En cuanto* al crímen y á la inocencia: tal hombre andará segun la integridad,

Año trás año, sin reproche, justo y caritativo, —

Pero en un momento fatal, viene el enemigo como un torrente,

Lo coje, lo rodea,—tanto que ya no sabe por donde huir.

Oye quizas los sollozos de sus hijos hambrientos,

Y furioso por sus gritos desgarradores, es un ladron; se lanza contra el mundo,

Este mundo que lo tiene hambriento, y nada en la abundancia, —

Este mundo que le rehusa sus derechos, — le arrebata los suyos,

No digo que un tal sea inocente; pero su delito es poca cosa,

En comparacion con el del rico, que no se ha dignado socorrerle;

Con el del voluptuoso, que ha desatendido su queja con frialdad:

Con el de una multitud de dichosos, que se complacen con su ruina.

*Quizas* tambien, el veneno de las palabras del odio, cayendo gota á gota,

Los insultos y desprecios han irritado y herido su corazon;

Sin embargo, su paciencia y su dulzura son tales, que perdona hasta setenta y siete veces,

Pero por fin, en algun momento de debilidad, siendo la tentacion irresistible,

Golpea, de cólera más bien que por odio; y, suerte desastrosa,

¡Inflige á este enemigo rencoroso una muerte instantánea!

Nadie ha visto el golpe; sus disputas eran célebres:

Gritos feroces piden su sangre, manos brutales lo arrastran,

Entónces viene la declaracion del hombre, — *Asesino*, con premeditacion y malicia;

Y su nombre es una mancha, su crímen horrorizaria á los demonios.

Sin embargo, á los ojos del justo Juez, él es la víctima,

Puesto que su cólera léjos de ser ilícita, como cristiano, como hombre, le honra;

Y aunque fuese muy culpable, cuando descargó este golpe funesto,

El pecado del asesino es ligero, hace mover la balanza,

Si se le pesa con la depravacion, con el odio tenaz y sin piedad del sér

Que lo inquietaba á cada momento, con una perseverancia odiosa.

En verdad que la cólera eterna se amontonará sobre este adversario encarnizado,

*Es* una vanidad, dice el Predicador: no hay sino el justo y el malvado,

Cobardes rebeldes y fieles aliados, el caballero feudal y el traidor:

Y atestigua de que no hay territorio neutro,

El camino ancho y el sendero estrecho dividen todo el pais:

Siéntate aquí en medio de los santos, este pequeño número de elegidos,

O arrástrate allí, destinado al suplicio, en medio de esta multitud de condenados.

Es que por último, no hay sino los buenos y los malos;

El Cielo no tiene ningun crepúsculo sombrío, jamás aurora sonriente regocija el infierno.

Sin embargo, ¿en dónde está el que mirando á sus semejantes, dirá, pronunciando justas sentencias —

Un tal es santo, y agradable á Dios, tal otro es maldito y condenado?

Hay tanto bien en los malos, tanto mal en los más virtuosos,

Tantas parcialidades aparentes en la providencia, tantas cosas que condensar y extender,

Si, á pesar del orgullo humano, la voluntad es tan poco libre,

Que mirando un poco debajo de la superficie, el traje, la jerga ó la moda,

Declararás con temor, que es un santo, y con indecision, que es un pecador.

Arriba de un corazon leal, voltea el pabellon del Gran Rey,

Y muchas manos de hierro han desplegado la bandera negra del pirata,

Pero además de estos, hay en el buque mercante, en la barca pescadora, varios soldados fieles,

En la canoa de guerra adornada con plumas, en la góndola misteriosa y ligera:

Es que las legiones del Gran Rey no tienen uniforme de reglamento.

Compuestas de una mezcla de razas y caractéres, este innumerable ejército avanza:

Hé aquí el Sirio llevando el turbante y su hermano el Zelandés,

Hé aquí el hombre débil que se baña en el Gange, y el Moscovita rústico y vigoroso,

El habitante inerte de los polos, y la hija del Brasil con alma de fuego,

El esclavo de la Isla de Cuba, el Inglés bien nacido.

Todos son su herencia, el diezmo le es debido:

Y la Iglesia, el arca de su misericordia, la tiene en toda carne.

¿Quién eres, oh hombre, tú que pretendes poner límites al redil?

¿Por qué plantar estacas? ¿es para sostener la bóveda del cielo?

No ajustes el plomo al cordel: la religion no quiere límites.

La sagacidad humana no podria distinguir los colores delicados de la fé:

En unos es el dia que empieza á apuntar, una oscuridad á penas desleida;

En los demás es un crepúsculo dudoso, frio, brumoso y sombrío;

En unos, el este que la noche cubre aún, está surcado de oro;

En otros el oriente arriba luce en todo su explendor.

Y, ¿quién ha determinado el tiempo, separando la luz de las tinieblas?

¿Quién arrancará la promesa del dia al alba naciente?

Deja al Labrador este cuidado, por temor de que no cojas sino zizaña.

Ayuda al Pastor en sus pesquizas, pero no olvides que separar es su derecho;

Pues á menudo he visto algun noble espíritu extraviado

Naufragado sobre el escollo de las pasiones: lo creian hombre perdido;

A menudo un corazon generoso, abrasado por un fuego sacrílego,

Ha sido mirado como un tizon del infierno; era un pecador, todos lo despreciaban,

Sin embargo, esperé un año, y la misericordía á pesar de tu olvido,

Ha purificado este noble hijo de Dios, lavándolo en las aguas de la penitencia;

Este corazon ardiente y generoso, habiendo quemado la escoria,

Es un incensario de oro: pide el aloés y el acendrador:

Miéntras que tú, hombre con facciones duras, censor austero y salvaje,

¡Sí! tú, el que presumiendo de tus virtudes, le has rehusado tu simpatía,

¡Te cubre de vergüenza! su corazon es un manantial de amor,

Miéntras que Mammon colma el pozo seco de tus afecciones.

*A Veces*, á primera vista, juzgas bien; el tiempo no tiene nada que revelarte:

Cuando la mejilla brilla de caridad, cuando la malicia frunce las cejas,

Cuando tienes delante de tí el rostro abierto de la probidad, la astucia con faz de comadreja,

El labio lascivo de la impudicidad, la frente pura y serena de la reflexion.

A menudo, escrutador severo, tu juicio perjudica al hombre de bien:

Quizas es su hora de prueba, ó bien duerme en su puesto,

O habiendo matado al enemigo, no ha destruido la fortaleza,

A penas curado de las heridas que lo excitaban al combate.

Aun del más malo, tú juzgarás demasiado favorablemente, merced á la preocupacion;

Pues nadie es del todo juicioso, y puede ser que lo sorprendas orando:

Puede que haya un premio, pero no es nada, los demás billetes están en blanco;

Su bondad no es sino un hilo de plata en la sarga negra del crímen.

*Hay* tal genio para el cual todo es fácil: su espíritu como una llave-maestra,

Sabe abrir con una destreza instintiva, los tesoros de la ciencia y de las artes:

Hay tal hombre para el cual todo es difícil, pero la industria lo arma con una tenaza,

Y gimiendo de fatiga, fuerza la cerradura obstinada de la erudicion:

Aun á menudo, cuando tú ves una mirada sombría y naturalmente estúpida,

Tú no piensas mucho en las riquezas que la diligencia ofrece á tus ojos;

A menudo, una frente que el fuego durmiente del genio deberia esclarecer,

No tiene por tenor en sus amplios salones, sino la ignorancia.

¿No es verdad, sin embargo, que los hijos de Adan están arrojados en el mundo por lotes?

Aquellos cuyo cuerpo y facciones se asemejan tienen tambien espíritus de una misma naturaleza:

A tal forma tal alma, de modo que un observador hábil

Leerá el hombre en su forma, y no juzgará mal:

Se puede áun afirmar la conversa: á medida que las almas se asimilan,

Ellas se guardan en el cuerpo, una habitacion conveniente:

Puede ser que los accidentes la modifiquen; que segun las circunstancias ella baje, que al exterior parezca cambiar;

Sin embargo, bajo todas estas variaciones, el cristal primitivo se oculta:

El rostro es una carta, el ojo un cuadro, que las pasiones han trazado;

Y el alma se ha construido un tabernáculo tal como le conviene.

La bajeza del espíritu encorva las espaldas, y esta curva entretiene la bajeza,

La determinacion fortalece las rodillas, y un andar firme nutre la decision;

Las miradas del amor son muy dulces, forman nuevos amores:

El odio surca la frente, y el fruncido de las cejas se vuelve odio:

Es que entre el alma y el cuerpo, el espíritu y la materia, hay reciprocidad de influencias:

Cada uno continúa la lucha; las obras del hombre lo elevan ó lo arruinan.

*Hay* en el crepúsculo de la verdad, unos misterios más profundos que estos;

Pero los que los distinguen de la oscuridad que los rodea, son pocos.

Quizas si el todo fuera conocido, si dotado de una inteligencia vasta,

Pudieras leer la historia de cada individuo, de tantas vidas mezcladas de bien y de mal,

Y si á la cuenta exacta que resume el destino del hombre,

Añadieses las fuerzas exteriores, que lo arrastran aquí y alli,

Las inclinaciones secretas, ingertadas en el alma desde la cuna,

El poder del ejemplo de aquellos, en medio de los cuales su suerte está,

La influencia de la necesidad, de las riquezas, del buen trato, de la dureza,

De la ignorancia invencible, del saber inculcado,

De las primeras impresiones á menudo inextinguibles, de las inclinaciones al bien y al mal,

De los defectos hereditarios, de la fragilidad humana,

Del temperamento sano ó enfermizo, de las preocupaciones derramadas en el alma,

Y de esta infinidad de pequeñas cosas, que la Omniciencia sólo ha conocido,

De los accidentes que dirigen los pensamientos, en donde la Ubicuidad sola puede seguirlos;

Aun cuando comprendieses todas estas cosas, y sus resultados,

El fin que se proponen y el acuerdo necesario de todo lo que existe,

Entónces verias lo que ve Aquel, para el cual todos son iguales, —

Iguales en cuanto á la inocencia y al crímen; pues que no difieren sino en esto;

La una reconoce su pecado, esperando que Dios la perdodará,

La otra alaba su mérito, y pide á Dios justicia;

Hé aquí porque El que no rechaza á nadie, desplega su munificencia para con los que rezan,

Y hunde la espada de su venganza en el corazon de los presuntuosos.

---

# LA SUGESTION.

*Todas* las cosas están debajo del imperio de la Ley, ella gobierna el espíritu y la materia,

Pues hay reciprocidad de derechos, que ninguna criatura puede contestar.

A cada una de ellas el Ordenador agregó en la cadena perfecta del sér,

Unas dependencias, unas sustentaciones, unos accidentes, unas cualidades y unos poderes;

Y cada sér continúa su vuelo en la curva á la cual primero fué destinado;

Es preciso que cada uno atraiga y rechace; de otro modo la monarquía del Orden no existe.

Las leyes son emanaciones esenciales del carácter independiente de Dios,

Y ellas radian de este sol hasta los bordes del círculo de la creacion.

A la verdad, el Legislador supremo se ha sometido á sus propias leyes,

Y Dios es el primer gran ejemplo de la obediencia libre y sin reserva:

Su perfeccion encerrada en los límites de lo justo, es incapaz de lo injusto,

Porque él mismo ha constituido la fuente del bien sólo.

Y prescribiéndose hasta allí los límites, ha abandonado el mal al Adversario,

Este sér tenebroso revestido del mal que el todopoderoso ha dejado.

Para Dios mismo hay imposibilidades; pues el Verdadero no puede mentir,

Ni el Sér sabio apartarse del camino que se ha trazado:

Pues, determinado para toda la eternidad, su voluntad firme en el amor del órden,

Es inalterable, como la ley de los Medos y de los Persas.

Dios es el orígen del órden, y el primer modelo de su precepto,.

Puesto que hay subordinacion entre sus personas, segun la dignidad de su procesion:

Pues el Hijo, como Hijo es súbdito; y el Espíritu le sirve:

Pero estas cosas son misterios para el hombre, — no puede llegar á ellos ni sondearlos,

Y todos sus discursos son paradojas, cuando se esfuerza en definir á Dios;

Es que á la verdad, Dios es único, su poder es libre y sin trabas,

Y la igualdad eterna es el atributo de estas Personas adorables.

*Así* pues, partid de la fuente, y seguid el rio de la existencia,

Cuya corriente está limitada hasta su embocadura por las riberas de la subordinacion:

Tronos y dominios, poderes, Arcángeles, Querubines y Serafines,

Angeles y ministros, carros y harpas animadas;

Pues hay grados en el cielo, diferentes capacidades de dicha,

Escalones de Inteligencia, rangos en la avenida de la Perfeccion:

La veneracion, sin duda, es un justo tributo á los oráculos de la Sabiduría,

Servir, es sin duda un deber; si no lo fuera, la gloria del trono seria poca cosa.

Contempla ahora, este universo material, sustancia de la creacion visible,

Que el Griego, observador exacto, llamó en otro tiempo con tanta justicia, *Orden:*

¿En dónde hallarás un átomo mal colocado? una partícula que rehuce obedecer?

¿Un fragmento que esté libre, dos cosas del todo iguales?

Hasta el hombre la cadena está entera, y los anillos están completos más allá,

Pero él sólo es pecado, cáos maravilloso que Dios tolera.

*Esta* apariencia de error en la escala de una justa subordinacion

¿Será una mancha, un desierto infertilizador, en medio de la viña del Señor?

¿Romperá nuestro orgullo presuntuoso el lazo saludable que une todo?

¿Desdeñará nuestra locura ciega y egoista, el peso que mantiene todo?

Hombre, tú no eres más que un sér creado; no te eleves más que la ley:

No te imagines que eres libre: la dependencia te ata.

¿Cuál es el sumario de tu deber? Obediencia al dominio legítimo,

Al oráculo supremo, cuyos ministros son su voz.

Tú no puedes rendir homenaje á la Omnipresencia abstracta,

Sino por el símbolo de la autoridad establecida.

Los que no obedecen al hombre, son casi siempre rebeldes á Dios;

Pues es raro que el delegado sea bastante atrevido para mandar el mal conocido.

Sin embargo, ten cuidado, adversario insolente. Yo no digo que obedezcas al pecado;

Pero, cuando el Jefe se calla, guárdate de despreciar al diputado:

Y Dios, el Amigo del órden, recompensará tu fé,

Si reconoces su sancion, en los poderes que dictan las leyes humanas.

*¡Oh Tú!* que representas el Eterno, imágen magestuosa del Todo-Poderoso,

Objeto de las efusiones del corazon puro del hombre virtuoso,

Reina, cuyas oraciones de toda una nacion sondean las responsabilidades,

Tú, por quien los sabios tiemblan porque te aman, envidiando sólo tus virtudes,

Acuérdate en el cúmulo de tus grandezas, que tú misma estás sujeta,

Y que el trono de tu gloria terrestre no es sino el estribo de tu Dios.

Mira el homenaje que tus reinos te rinden, como ofrecido áEl;

Y no te estimes, aunque rodeada de magnificencia, sino como la primera sirviente del Señor;

Así prosperarás, te asegurarás, ingertada en uno más poderoso que tú,

Así tu corazon vírgen se regocijará en su humildad,

Y florecerás como el encino, monarca de tus bosques insulares,

Cuyas raices profundas entrelazan las costas gigantescas del globo:

Orgulloso por la sonrisa de los cielos, grande en la estabilidad de la tierra,

El hace frente al furor de las tempestades, el sol de los veranos hace su alegría.

*La Autoridad* del gobernador no está para él, su fausto no es un motivo de orgullo;

Pero, debajo de la herminia oficial, debe llevar el duro cilicio de la humildad.

Obedécele sin embargo, por temor de que no quebrantes un mandato más elevado:

Neron fué un rey malo, Pablo no prescribe ménos la sugestion.

Si los jefes de la nacion son santos, el Eterno ha bendecido esta nacion;

Si son profanos é impíos, el castigo cae sobre el pueblo.

Pues la plaga más terrible de un pais es la iniquidad de los que lo gobiernan,

Y el pecado de los hijos de Josías llevó á Israel llorando cautivo á Babilonia.

Sin embargo, se resuelto contra ellos, si cambian los mandamientos de tu Dios.

Si tocan al arca de su alianza, en donde está el tesoro de todas las misericordias:

Se resuelto, pero no seas rebelde; por temor de que pertenezcas á la asamblea de Coré:

Daniel desobedeció noblemente; no por un espíritu de sedicion,

Y Azarías, del medio de la hoguera, gritó: — yo no me inclinaré delante de tí, *¡oh Rey!*

Si fuera preciso sacrificar la verdad á la unidad, la fidelidad seria locura;

Si es menester obedecer al hombre más bien que á Dios, los mártires han derramado su sangre en vano;

Ninguno sin embargo, de este ejército dichoso ha injuriado á los príncipes del pueblo;

Los santos gritan contra el pecado, pero se doblan delante la muestra del poder.

La Integridad, no temiendo comprometerse camina al lado del Respeto;

Si no fuera así, el atrevimiento de los justos pareceria una rebelion tenaz:

Por consiguiente, que tu censura sea siempre sazonada de deferencia,

Y acuérdate que el mortal peca, pero que el cetro de su poder es de Dios.

*Hombre,* estás dotado de un espíritu social, y lo que tú debes á tu especie es inmenso:

Así es, no reclames todos tus derechos; pero cede, á fin de conservar tus ventajas.

La sociedad es una cadena de obligaciones, y sus anillos se sostienen recíprocamente:

¿Querrias morar en los bosques, y arrojar léjos de tí los lazos que te atan,

Buscando en tu amargura ó en tu orgullo, á alejarte de tus semejantes?

¡Hé aquí! las bestias te perseguirán, proscrito sin morada, sér débil y desnudo,

La Enfermedad y la Muerte se encarnizarán sobre tus trazas, como unos sabuesos del desierto:

Más vale ser lo más vil que existe, en la multitud odiosa de los humanos,

Que vivir miserable solitario, temiendo todo, faltando de todo;

Más vale trabajar como un presidiario, en las callejuelas sombrías de la vida,

Que reinar monarca indolente, salvaje aislado.

Así, ¿de dónde viene la pretension de que todos deben ser iguales y libres?

Es la mentira que pobló al infierno, cuando los Serafines rechazan la sugestion.

Nadie es el igual de su prójimo, pues no hay dos almas que sean semejantes,

Y los accidentes como las casualidades, ofrecen todos los colores ménos la identidad:

El átomo más ligero de diferencia, destruirá el equilibrio delicado de la igualdad,

Y todo concurre, sea al interior como al exterior, á diferenciar el hombre.

¡Somos iguales y libres! hé aquí la palabra de guerra, que sublevó las legiones de Satanás;

¡Somos iguales y libres! hé aquí la doble mentira por la cual enlaza sus reclutas aquí en la tierra:

Los mensajeros de este déspota infernal lisonjearán tu licencia y tu orgullo,

Y separándote de la multitud en la cual vives con seguridad, se apoderarán de tí en la soledad del desierto.

Desgraciado de aquel á quien el canto de esta sirena, la Libertad, seduce al corazon;

Desgraciado de aquel cuya alma está fascinada por esta beldad pérfida,

En su celo insensato, lanza á lo léjos las trabas del deber y de la obligacion,

Y se ofrece él mismo en holocausto á este ídolo de los Réprobos.

El hombre no es libre en nada, sino en lo que molesta al mal,

Es libre en cuanto á Dios y al bien; pero para todo lo demás es vasallo.

Tú ocupas una esfera mediana, á fin de rendir y recibir honores;

Si tu rey manda, obedece, y no te alistes en las filas de los rebeldes,

Pero si es preciso, empuña la espada, y no temas herir á un traidor,

Pues el universo recompensa al que muere por su rey.

Si un ladron destruye tu morada, y lo prendes, soltarlo seria un delito;

Sí, aun cuando implorara tu misericordia, tú no puedes considerarlo sin exponerte al vituperio:

Pues su crímen no está en contra de tí sólo, no se trata de tu dinero ni de tu mercancía,

Pero ha ultrajado á la Ley, cuyo sosten te impone el deber.

En vez de satisfacer tu venganza, acuérdate de que eres hombre tambien,

Y deplora la triste necesidad, á cuya cadena la Providencia te ha atado:

Perdonar no es tu atributo; ¿violarás el privilegio ajeno?

¿Devolverás en medio de tus semejantes, á un criminal lleno de impunidad?

Acuérdate del padre romano, firme en su integridad severa,

Y que jamás cobarde indulgencia te lleve á connivar con el crímen:

Aun cuando un asesino levantase el cuchillo contra tí ó contra los tuyos,

Y que, merced á la Providencia y á tu valor, matases al que queria matarte,

Nada perderias de tu derecho, haciéndote tan pronta justicia:

Un dia quizas, te verás en el número de los dichosos, aunque tus manos estén rojas de sangre.

Tú no serias ni peor ni mejor; pero tus conciudadanos te estimarian como su acreedor;

Tu valor ha defendido el derecho, y el derecho es más fuerte.

Lo mismo, para con la inocencia, no temas herir al raptor:

Si muere por tu mano, más vale un nombre hermoso que la vida;

Y si Phineo obtuvo un renombre eterno, en el caso del hijo de Saleu,

¿Cuánto más honrosa no será la absolucion de semejante libertador?

Manten las leyes de tu patria, y no temas combatir por ellas;

Pero que estés convencido de su excelencia; pues el que duda peca.

Sobre todo, mira en tu derredor, si el deber austero te obliga,

A sacar el hacha de la justicia, y á teñirla de la sangre de tus hermanos.

La que reposa en tu seno, el objeto querido de tu ternura,

Es preciso que obedezca: si no está sujeta, el mal inunda tu morada,

El niño á quien una sábia obligacion ha domado, no teme sino lo que ama;

Pero suelta la rienda á tu hijo, y serás á la vez despreciado y odiado de él.

El amo de una casa bien arreglada es bueno para con sus criados,

Pero espera que le respeten, cada uno queda en su puesto y teme.

No hay nada en la tierra tan bajo, al cual el deber no preste alguna importancia;

No hay condicion tan degradante que no sea ennoblecida por la obediencia:

¡Sí! rompe las piedras en el camino, que el Eterno sea tu porcion,

Y serás más feliz, más honrado que los niños de la opulencia.

Tú que desprecias las formas exteriores, guárdate de perder el espíritu interior;

Pues ellas son lo que las palabras á las ideas, los símbolos de cosas invisibles.

Así es, conserva la forma del bien, no olvides, y venera el ejemplo;

Y en todas las cosas observa la subordinacion, pues que ella comprende todo el deber del hombre.

El caballo conoce á su ginete, él discierne el atrevido del tímido,

Y el natural feroz de Bucéfalo no cede sino á Alejandro;

La tigre, lanzada en los juncos por los perros del pajarero,
Tiembla bajo la mirada del hombre; una mirada prueba su superioridad;
Los buques mismos, estos cisnes gigantescos, surcando las aguas,
Resbalan en el abismo, ó rompen la ola obedeciendo al marino:
Cuanto más el hombre que discierne la Fuente de la autoridad;
¿No debe honrar á un superior y hacerse respetar á sí mismo?
Sin embargo, ¿no has visto á menudo recorriendo el mundo,
Un ejército de héroes conducido á su ruina por un débil Xerxes?
¿No has visto á menudo la molicie, indolente y lasciva,
Manchar con su aliento soñoliento la diadema empañada?
¡Ay! millares de padres, víctimas de una cobarde ociosidad,
Han derramado el cubo de la confusion sobre miles de hogares.
¡Ay! cuántos palacios y cabañas, en vez de ser planteles para el cielo,
Se han vuelto por las disensiones domésticas, unas escuelas para el infierno:
Nadie conoce su lugar, todos sin embargo, rehusan servir,
Nadie lleva la corona, todos sin embargo, usurpan el cetro;
Y quizas algun espíritu más móvil, genio dotado de una nobleza natural,
Que una dulce obligacion habria hecho grande y bueno,
Ahora, — la rica cosecha de su corazon estando ahogada por la zizaña, —
Capaz de atreverse y hacer todo, habiendo roto las trabas del temor,
Burlándose de los devotos y del sacerdocio, rebelde al gobierno de Dios
Y abanderado de los sediciosos, conductor de los hijos de Belial,
Será el rey de este pequeño estado, jefe-tirano de los treinta,
Llevando la antorcha de la discordia en su hogar doméstico,
Tímido Elí de la casa, un humilde sér

Vió en la vergüenza y en la amargura, temiendo la obra de sus manos;

La madre el corazon lleno de dolor, ha bajado, prematuramente al sepulcro;

Las hermanas taciturnas quisieran dejar esta morada que no pueden amar ya;

Los hermanos desdeñando toda obligacion, siguen sus voluntades fantásticas,

Y el peregrino que la casualidad conduce á su casa, se apresura á partir, bendiciendo su feliz estrella.

Su humilde hogar, al ménos, está exento de esta plaga doméstica.

Esta plaga, es á veces el fruto, ó más bien la raiz del mal;

Es una bondad cruel que siempre ha evitado la vara,

Una indecision vergonzosa que ha paralizado el espíritu que debia ser maestro,

Una loca ternura, fuente del odio, que jamás frunció la ceja al pecado;

Una flaqueza de corazon, que jamás se atrevió á mandar.

*El* reino es una reunion de várias familias, una familia es un pequeño reino;

Y el gobierno del todo y de su parte, no difiere sino por la extension.

La familia en la cual el padre gobierna, es fuerte, merced á la union y á la sujestion;

El único mandato seguido de una promesa, hará la dicha de esta familia si lo observa,

Pero si el jefe suelta la rienda, todo será debilidad, discordia y anarquía,

Y los lazos del amor y de la unidad se deshacen como cuerdas de arena,

El reino cuya administracion es vigorosa, no falta de paz ni de gloria,

Nada teme de los enemigos estraños, ni de los criados rebeldes:

Pero este temor bajo que temporiza, deshonra á un reino,

Y la ociosa y débil indulgencia siembra la discordia que lo destruye.

El gobierno patriarcal es el mejor de todos,

La supremacia legítima de uno solo, la sugestion prescriptiva de varios,

Hé aquí porque los hijos del Oriente han prosperado de edad en edad,

Obedeciendo, como á Dios mismo, al padre real del Catay:

Hé aquí porque hasta hoy, hay alguien perteneciendo á los hijos de Recab,

Que asiste delante del Eterno sin propasar el mandato de su padre:

Hé aquí porque Magog se despertará en medio de las naciones, en su cueva setentrional,

Para desgarrar en el furor de su poder, al mundo insurrecto, su presa:

Pues para lanzar el rayo concentrado, no es menester más que la voluntad de uno solo,

Miéntras que las fuerzas esparcidas no son sino relámpagos de verano.

# FILOSOFIA PROVERBIAL.

SEGUNDA PARTE.

# PREÁMBULO.

*Vuelve*, y salúdame como amigo, compañero de pelerinaje en el gran camino de la vida,

Deja por un poco de tiempo, el camino abrasador y polvoroso, y demórate debajo del follaje de la Reflexion.

Ven á mi gruta fresca y sombría; está regada por el arroyo de la Verdad,

Y verás en una roca manchada por el tiempo, las flores encantadoras de la Satisfaccion.

Deposita aquí, en un banco de muzgo, el peso de tus penas,

Toma parte de mi humilde alimento, y goza de una hora de calma.

*Hé aquí*, quisiera mirarte como un hermano, y conversar con el alma del que me ama;

Aunque envuelto en la capa de un profeta, soy el débil discípulo de mí mismo.

No tengas consideracion con el discípulo que enseña, á no ser que el saber se halle en su lengua;

Pues vanidad y locura serian las únicas instrucciones de sus labios ignorantes:

La mercancía preciosa de la cual dispongo, ha venido de mejor pais,

El trigo que yo he cosechado es el producto de una semilla extraña:

Este pobre pensionista de la Misericordia, ¿se alabará de su mérito?

*En Cuanto* á esta filigrana, tejido de la fantasía, esta guarnicion oriental de similitudes,

El mundo, ¡ay! es viejo, y todo lo que contiene lo es tambien:

Estoy en el camino, me gustan los buenos senderos viejos;

Profetas, sacerdotes, reyes, han concedido el harpa que yo toco con mi débil mano.

La verdad en el traje del pasado, será mi elegido, mi tema simple;

Hoy ninguna noticia nueva; en cuanto á la capa, otros la han llevado.

Sin embargo, una colmena de insectos, una nube ruidosa de imágenes,

Exhalándose como un humo de átomos y apresurándose á pesar mio, en mi alma;

Recuerdos de cosechas estudiosas, analogías diversificadas y naturales,

Sensaciones nuevas irreprimibles, rebozando del corazon espontáneamente,

Hechos y comparaciones, moléculas de meditacion, escogidas en el monton en donde las combina la casualidad,

Se mezclan en el tejido de mi discurso con las ilusiones ligeras del Sueño.

No necesito precisar la caza; mis faisanes se reunen en el prado,

Y las liebres locas juegan sin temor sobre las perlas del rocío;

Yo no ando errante en las colinas purpúreas, tristemente acechando.

Pero los pensamientos rápidos vuelan en mis redes, impacientes por caer en ellas:

No me siento, pescador tranquilo, esperando con impaciencia al pez,

Pero arrojo mi red, y cojo la tropa resplandeciente;

No cazo, extenuado, y siguiendo al ciervo aislado,

Pero, con Aureng-Zeb, rodeo á millares de ellos, y los atraviesso con mi lanza.

*Direis*, esto no es sino ostentacion, ¡no te lo imagines indulgente caridad!

El perro marino y la raya venenosa se cogen al mismo tiempo que el salmonete:

La grulla y el milano ocupan mis pensamientos, tanto como la perdiz y la codorniz,

Y presento en mi matadero, carnes inmundas como tambien carnes sanas.

— ¿Qué dice este hombre? ¿nos enseñará el chacal disfrazado en leon?

¿Teñirá con los colores fijos de la verdad la seda de la mentira? —

Hermano, esto puede ser, esto se hace sin querer:

El hombre está lleno de defectos, ¡y cómo puede ser justo!

Mi jardin está sembrado y bien cuidado, los cardos no lo desfiguran ménos;

He podado mi viña, muchos racimos sin embargo están agrios:

He arrojado de mis redes lo que no valia nada,

Sin embargo, puede ser que una culebra se haya resbalado en medio de las anguilas.

El timon de nuestra más firme esperanza no nos dirige siempre léjos del error;

Aunque el hombre apunte bien, su flecha vuela debajo de la verdad:

Así es, no castigues una confesion sincera como si fuera presuncion,

Y no te pongas bajo mi conducta, sino cuando la razon me guie.

# AYER.

*Habla*, pobre dependiente de hoy, al cual nadie puede asegurar el dia de mañana,
Declara de buena fé que precio pones á ayer.
¿No es, pues, un escrito en el polvo trazado por la mano de la pereza,
Que la Industria diestra y económica, borrará para siempre?
¿No es un surco en la arena formado por las olas,
Cuyo flujo, á su vuelta se apresurará á destruir?
¿No es el humo pálido y azulado, el cual elevándose de la choza del campesino,
Se ha mezclado al aire límpido ántes de llegar á la cima de los Alerces?
¿Es una vision ligera y vana que el sabio olvida pronto?
¿Es el extranjero, huesped de una noche que se ha ido sin saber nadie á donde?
¡Ay! corazon frívolo que así piensa!
¡Ay! pobre sér seducido, al cual Ayer ofrece semejantes esperanzas!
*Hé Aquí* estos templos de Ellora, el santuario del bramia abierto en la roca;
Hé aquí esta ribera de granito, á la cual el mar del norte ataca en vano,
El antiguo y vigoroso pino del bosque, verdades vigilantes de la vida,
Este convidado que siempre está presente, no es extranjero ni esclavo, pues es mi hijo:
Sin embargo, ¡oh mortal! no es sino vanidad, sueños transitorios como el arco en la nube,
En comparacion de este hecho sólido, este Ayer, el cual tan poco recuerdas.

*Ven*, para que yo te dé un ejemplo en el cual la Naturaleza nos instruirá;

Las pruebas de la verdad nacen con abundancia en sus jardines,

Dirijámonos allá hácia el leñador; amenaza al olmo con su hacha,

Y al instante los golpes suenan en el aire helado:

Los alumnos de escuelas del pueblo se apresuran al rededor de la cuerda tendida,

Profiriendo gritos, encorvándose para tirar, levantados en el aire por su elasticidad;

El árbol gigante se dobla, como Sisera, se dobla cobardemente delante de sus enemigos,

Sus tendones se rompen, sordos gemidos anuncian su angustia, Goliat vacila,

La sierra le llega al corazon, hé aquí que con lentitud magestuosa,

El monarca temblando se levanta de su trono; baja la cabeza, estalla y cae!

*El Tronco* mutilado no dará ménos una leccion al hombre.

Y de la savia de este olmo destilarémos el vino de la Verdad.

¿Observais esos cien anillos, concéntricos al corazon,

Cuyas olas diversificadas se acumulan hasta la ribera de la corteza verde?

Son unos ayeres acumulados, y hoy todos están presentes,

Aquí está el fallo del árbol, historia personal é irrecusable:

Hubo gran seca hace siete años, y el sétimo anillo se estrechó.

El quinto año ántes, hubo un semi-diluvio, — el quinto anillo es ancho.

Así, mortal, eres el resultado, la crecencia de bien de los ayeres,

Que imprimen en el secreto de tu alma, los caractéres del bienestar y del dolor.

Eres el calendario de tí mismo, el registro viviente de tus acciones;

El espíritu tiene sus cicatrices lo mismo que el cuerpo, sensibles y dolorosas en su época:

Hé aquí un nudo, — era un crímen, hé aquí un cáncer, — el egoismo;

Aquí, ¿ves? el corazon está podrido; allí, quizas está sano.

La naturaleza nos enseña en vano; tus obras están en tí, vienen de tí;

Algun pliegue malo debe su orígen á viejos errores:

¿Caminas ahora en la integridad? No derrames veneno en tus heridas en lugar de bálsamo, como si hoy un poco de bondad pudiera borrar el pecado de ayer:

Tú tienes la vida y la luz, es mucha dicha; y el que castiga te hace misericordia,

Abonando la raiz, podando la rama, y esperando tus frutos tardíos;

Pero aún aquí, tal como estás, alegre quizas, é indiferente,

Las manchas del mal pasado, están sobre tí, el registro de tu crímen está en tí:

Es que varios ayeres te maldicen, varios ayeres de pecado,

Que envenenarán muchas mañanas, aunque no te cuides de ello.

¿*El Hombre*, por consiguiente, no se ocupará de nada, desafiando locamente á su Juez,

Puesto que el Sér Todopoderoso sólo puede hacer de lo que fué lo que no es?

Deberia hacerlo, — así habla Satanás; es preciso que lo haga, — pretende el Ateismo;

Lo puede, — tal es el pensamiento del libertino; — lo hace, — dice el mundo inicuo;

Pero tú, cuyo corazon es más humilde, estudiante más sabio en tu sencillez,

Escuchando temprano el aviso de la Naturaleza, se atento á los consejos afectuosos de la Religion.

Es verdad que este cambio es una dicha, y la penitencia es infinitamente preciosa;

Mas no confies en tu cambio, no te apoyes en tu arrepentimiento,

Pues todos somos corrompidos hasta el fondo del corazon.

Por más lisa que parezca la superficie,

¿Demostrará salud el rostro, si la corrupcion roe los huesos?

El pecado es nuestra porcion á todos; tú misma, querida criatura de la ternura,

No estás sin mancha, á pesar de tu hermosura maravillosa; ni tú, modesto patriarca de la virtud.

*Así*, contempla mejor árbol, el Arbol de la Vida, en el cual á todos está permitido ingertar,

Destruye en tí mismo esta raiz hueca, á fin de ser ingertado sobre una Viña mejor.

Desespera, ¡oh mortal! del bien como del mal; arranca esta túnica envenenada;

Jamás se repara el pasado: que sea lo que quiera el presente.

La penitencia y la maceracion son inútiles; el ayuno y las vigilias son superfluas:

¿La destreza actual del esgrimidor puede borrar sus cicatrices?

Es el hombre que se afana como un faquir; es el hombre, pobre devoto, que se inmola:

La tortura y la fatiga nada son; puestas en la balanza con el salario de la Eternidad:

Pero, Dios es el que está conmovido de compasion por el más humilde, el más pobre, el más criminal;

El es quien da liberalmente como un rey, no pidiendo por tanta misericordia, sino el agradecimiento.

Mira á este generoso Sustituto; á la vista de tus dolores tuvo piedad de tí,

Se dobla bajo la piedad de tu pecado, y perece, — hormiga de Dios.

Allí es donde Atlas se levantó en toda su fuerza, y Prometeo en su amor está allí,

Derramando sobre la desgraciada humanidad los tesoros obtenidos del cielo:

No los rechaces, ocúltalos en tu corazon; pobre penitente que los recibes;

Que el agradecimiento te excite al bien; y el temor saludable al obedecimiento;

Acuérdate que la podadera está afilada, y que uno de estos doce vive en la perdicion.

*Mas*, el alma que no está reconciliada, es el bisonte de los prados,

Perseguido por estos lobos reunidos, tantos ayeres culpables:

Huye como Deucalion en su terror arrojando la piedra trás de sí:

La piedra que añade un nuevo espectro al número de los que lo hostigan:

Detrás de tí, ¡oh mortal! una tempestad se eleva, la cual deberia volver tu barco al puerto;

El enemigo se encarniza sobre tu traza, perseverante, seguro de la victoria, ansiando vengarse;

Un dia trás otro, solemne y silenciosamente, el terrible pasado lo sigue;

Cogea, pero su paso está firme, pues coge el presente en la eternidad:

¿Y cómo escapar del presente-pasado, este enemigo en el porvenir?

¿Cómo desviar esta calamidad, resultado viviente de causas que ya no existen?

Es preciso franquear de un salto atrevido el término de su nacimiento, y remontar más allá de sus recuerdos, ingertados en el Arbol de la Vida, que *Era* ántes de que hubiera un ayer;

No hay refugio más reciente que el Sér que ha visto la creacion,

En donde el niño del tiempo pueda sustraerse á este ayer que lo condena:

Hé aquí la ciudad de la salvacion desafiando la furia del Vengador;

Está muy próximo; la puerta está cerrada con el pestillo; apresúrate, es cuestion de tu vida, pobre perseguido!

El Crímen, este gladiador, combate como en otro tiempo, armado de una red y de un puñal,

Enredando ayeres en la malla, hiriendo con el puñal de hoy:

Huye, tu espada está rota en el puño; huye, tu escudo está en pedazos;

Salta las barreras, y confúndelo: la arena del pasado es suya.

Los límites del Crímen son los cielos del Tiempo: no estarás fuera de peligro sino en la Eternidad.

No hay sino los brazos de Dios que puedan librarte deAyer.

# HOY.

*Ahora*, es el tic-tac continuo del reloj del Tiempo,
Ahora, es el santo del dia de hoy, Ahora, está escrito en el estandarte del hombre prudente.
Acaricia tu hoy, y aprécialo ántes de que se sepulte en el pasado.
Cuídalo, pues ¿quién asegurará el dia de mañana?
Héte, eres, esto basta; que el objeto de tus cuidados sea el presente;
Deja el pasado á tu Redentor; confia el porvenir á tu amigo;
Pero en cuanto á hoy, hijo del hombre, economiza los instantes;
La cosecha de tu ayer, la siembra de tu mañana.
*Ayer* tarde, expiró un dia; aquel dia fué juzgado segun sus obras;
Te acostaste; las tinieblas, el sueño, émulo de la muerte, te envolvieron como un sudario.
Mas á la trompeta de la mañana que despierta un mundo resucitado,
Te levantaste como los demás, para gozar de la vida de un nuevo dia:
Teme que la locura te dé motivo para llorar su presencia transitoria,
Teme que mañana digas suspirando: ¡ojalá que jamás hubiera existido este dia!
Hoy, sin embargo, en la lid; es preciso mostrar valor,
Y pelear por el honor, el deber, la vida, ó la muerte sin reproche:
Hoy, la fuerza de tu alma, está á prueba, Mandan, jefe intrépido;

Hoy, es preciso hacer guardia, ¡oh centinela! es el dia de tu libertad, ¡oh cautivo!

¿Qué más? hoy ofrece la ocasion preciosa de triunfar y gozar;

Regocíjate, se agradecido, se moderado; hay víboras en los higos.

El cimiento está en tus manos, á fin de que lo trabajes ó lo desperdicies, segun tu voluntad,

O que dejes esta masa informe endurecerse al sol.

*Hoy*, forma brillante, ángel propicio, que yo luche contigo,

No te dejaré ir sin que me hayas bendecido; bendíceme, Hoy:

Hoy, jardin encantador, delicioso Eden, que yo recoja tus frutos;

He sustraido amargos conocimientos; dame, Hoy, los frutos de tu vida;

Verdadero templo de Hoy; que yo adore en medio de tu gloria, ¡oh Sion!

No hallo ningun otro lugar, ningun otro tiempo más que los en que me hallo, Hoy:

Retreta viviente de Hoy, que espere en tí, arca de refugio:

La única esperanza, la sola suerte que vislumbro, es Hoy:

Rico banquete de Hoy, que yo me sacie de tí, maná saludable;

¡Mi único alimento, mi única provision, es el pan cotidiano, Hoy!

Hé aquí, eres el piloto, el armador de este rico bajel,

Capaz, á pesar de tu debilidad, de llegar al puerto ó perecer;

La brújula y el mapa están en tus manos: las rocas te son conocidas;

Te han prevenido contra los arrecifes y bancos; ves el havre y el faro.

¿Tu imprudencia llevará el noble buque á las rocas?

¿La mano del timonero gobernará hácia la costa opuesta al viento, lado fatal?

Toda excusa es vana, puedes escapar: eres responsable del mal:

Tu murmullo es inútil; puedes vivir: tu alma tiene la vocacion del bien.

Hoy, en el viaje de la vida, sobre la corriente sombría del tiempo,

Tente con valor á la barra: dirige tu corazon á la estrella polar, y te salvarás;

Hoy, cuando pasas los escollos, las arenas movedizas y los terbellinos de la tentacion,

Entrega un momento el timon á sí mismo, deja la superioridad al viento y se náufrago.

*La Crísis* del destino del hombre, es Hoy; es un peligro que vuelve sin cesar.

¿Quién sabe cuáles serán las aflicciones, las pruebas de la hora que se aproxima?

Aquí estás, banco viviente, inmóvil como Sebastian, y las flechas silban á tu derredor;

¿Quién sabe cuando te tocarán? grande es la compañía de los arqueros.

Cada soplo del viento está encargado de una órden; cada minuto tiene su mision.

Es que unos espíritus buenos y malos, se agrupan en el aire poblado:

El pecado puede arruinarte; la gracia puede bendecirte; el bien ó el mal de la hora que pasa,

La suerte, el cambio, la duda, el temor, son los parásitos de todos.

La vida del hombre es una torre, cuya escalera tiene muchos peldaños,

Los cuales á medida que los sube jadeante, se derrumban detrás de él.

Es imposible retroceder; el pasado es un abismo; es menester no detenerse, pues ya el presente no existe;

Pero adelante siempre con pasos firmes, venciendo la incertidumbre;

Nuestros cuidados son todos Hoy; nuestras alegrías son todas Hoy;

Y en una palabra, una corta palabra, ¿qué es nuestra vida, si no es Hoy?

# MAÑANA.

*Delante* de nosotros, en la corriente del tiempo, hay una isla flotante,

Que el aire fermentado subleva, y que las corrientes arrastran:

En esta isla existe una sirena; canta con voz melodiosa caminando,

La invitacion brilla en sus ojos, sus mejillas demuestran la seduccion;

Una multitud de amantes, persiguiéndola en vano, obedecen á una señal suya,

Una multitud de amantes la busca hasta la catarata de la muerte,

Esta isla, Mañana, herencia de la vanidad y de la locura;

Allí es donde la Ilusion con labios seductores rie y se oculta.

El precioso presente se disipa á menudo en visiones del porvenir,

Y Mañana llega, mensajero frio, sin promesas cumplidas,

Estacionado en el mar de la vida, el esquife de una hada caritativa

Boga sin cesar al socorro de los náufragos;

Lleva una batelera paciente, dulce y bienhechora,

Que gobierna las débiles embarcaciones de los mortales en medio de estrechos y arrecifes;

¡Cómo los anima su voz, con qué destreza los conduce,

Cómo avanza siempre con nobleza, despreciando la misma muerte!

Este esquife es Mañana, rescate á propósito llegado, dictado por la Sabiduría,

Y la batelera con palabras de consuelo y miradas animadoras, es la Esperanza.

El presente doloroso disminuye á menudo sus males, li sonjeando el porvenir,

Y el indulgente Mañana se encarga de llevar la mitad del peso de Hoy.

*Mañana*, dice en voz baja la debilidad; y mañana lo encuentra aún más débil:

La conciencia se promete un mañana, mas no hay un mañana para el cumplimiento.

¡Oh nombre de feliz augurio para la juventud! ¡oh palabra de terror y amargura para el anciano!

Término del deseo indolente de la locura, amigo del dolor que siempre espera,

Escapatoria del fraude, — sugestion de la prudencia, —lazo de la honestidad,

Riqueza de más de un pobre, desgracia de más de un rico,

Esperanza y temor, dicha y desgracia, remedio y ruina,

¡Cuántos enjambres de pensamientos se agrupan, se apresuran al rededor de Mañana!

La colmena de la memoria engrandece su celda cada dia.

Allí está depositada su cosecha, la miel ó el fango:

Cada mañana, las abejas toman su vuelo; á fin de llenar el radio creciente,

Y levantar este tributo de oro, á costa de las flores mudas:

Mañana, es el objeto de sus cuidados; trabajan para obtener el reposo mañana;

Pero el hombre difiere la tarea del deber y prefiere el bien estar de hoy.

*Mañana*, es aquella luz errante de los pantanos, que siempre escapa al viajero;

Mañana, es la taza del arco-iris, objeto de los vanos deseos de la ignorancia;

Mañana, es el fondeadero movedizo; ¡desgraciado del náufico que en él confia!

Mañana, es el fuego engañoso encendido en las rocas, lazo insidioso de la destruccion.

Concilia las convicciones con la demora, y Mañana es una fatal mentira;

Obliga por el terror las resoluciones á la accion, y Mañana es una verdad saludable;

Es preciso, pues, temer á Mañana; es el pan de casabe;
¿Por qué confio en Mañana? es el veneno de la yuca.
*La Tarde* de Hoy ha llegado; hace poco, era un mañana;
¿En dónde están esas resoluciones sublimes, esas esperanzas de la víspera?
¡Oh corazon débil y frívolo! murmurarás siempre, Mañana,
¿Y verémos el pellon creciente de la iniquidad, bajar esta pendiente insensible?
¡Ay! es una masa pesada; vacila, pero avanza en su fuerza; un SISIPHE no la detendria.
Apresúrate, sin embargo, en oponerte á su caida, armado de la palabra del rezo,
Pues bien pronto se concluiria su carrera, y esta pobre choza: tú mismo,
Destruido por la muerte, serias aplastado por el crímen, aquel feston de la nieve de los Alpes.
*Pupilo* de la vida, se juicioso, y presta atencion al aviso de un hermano;
Como tú, tambien soy peregrino, llevando el costal y el báculo:
¿Quieres atreverte contra el pasado y todos sus recuerdos tristes?
¿Quieres estar en seguridad en el presente, en medio de sus peligros y sus tentaciones?
¿Quieres esperar del porvenir, aunque esté incierto é infinito?
Apresúrate, arrepiéntete, cree, obedece; entónces tu valor será el de una legion.
Recomienda el pasado á Dios, con todos sus males irrevocables,
Con humildad, pero con confianza alegre, y aleja los vanos recuerdos;
Acude á él, ven sin cesar, depositando á sus piés el presente con todos sus cuidados,
Ven resueltamente, con el ruego del amor, y aleja de tí la inquietud personal;
Entrega el Porvenir á su voluntad, el Porvenir preordenado aunque desconocido;
Avanza, lleno de celo en la integridad, y Dios bendecirá tu fé:

Pues cualquiera que sea tu debilidad, un Conquistador irresistible está contigo,

Tu amigo, el mismo para siempre, el mismo ayer, hoy y mañana:

Este amigo inmutable como la eternidad, te hará el mismo, amigo,

De tus adversarios trasformados, ayer, hoy y mañana.

---

# LA VIDA.

*Un Niño* hermoso y alegre, jugaba en un jardin,

Saltaba triunfando de salud y lleno de felices fantasias;

Su cometa volteaba al sol, pero ató la cuerda á una tierna rama,

Y se lanzó en medio de las rosas persiguiendo una mariposa recien nacida:

A su lado, en un banco de césped, yacia su alfabeto; el niño lo habia ocultado,

Lo habia sepultado debajo de un monton de yerbas, de muzgo y de oloroso serpolio.

Lanzó un barquichuelo de papel en la fuente; luego apartándose del lugar,

Trenzó las flores perfumadas del jazmin al rededor del mármol goteando;

Así es como preludiando por diversos juegos, á los proyectos de la edad madura,

Este niño dejaba correr sus horas de oro:

Y yo bendigo el encarnado de sus mejillas, envidiando el feliz nené,

Que proferia gritos de alegría, en el éxtasis del sér, batiendo las manos:

Yo digo: ¡oh Vida! no dudemos ya; dicha, esperanza, hé aquí tu nombre;

Tus dias son brillantes, tus flores están embalsamadas, la condicion de un don celeste es el placer.

*Un Jóven* paseaba una noche de luna; no estaba sólo,

Una jóven modesta y bella se apoyaba en su brazo trémulo;

Hablaban en voz baja, su único tema era la hermosura, sus ojos radiaban de amor;

Ningun pensamiento en sus jóvenes corazones que no se dirigiese al amor y á la hermosura:

Las estrellas, el mundo dormido y el ojo protector de Dios,

El murmullo de la cascada lejana, y los gorgeadores ruiseñores en la maleza,

Dulces conversaciones sobre su porvenir, las promesas de la más tierna esperanza,

Y sobre todo, la alegría actual de una confianza recíproca,

Todo esto nutria sus almas con el maná oculto, la afeccion,

Y sus rostros beatificados por el resplandor del Eden, resplandecian:

Yo miré á estos jóvenes entusiastas, y envidié su felicidad y sus corazones,

Con fibras armoniosas, y de acuerdo para las sinfonías celestes:

Yo dije: ¡oh Vida! no dudemos ya; tu nombre es amor y hermosura,

Tus alegrías están completas, tus miradas encantadoras, tus emociones puras y exquisitas.

*Yo Ví* á un hombre sentado al lado de sus mercancías, lleno de cuidados; no era el mismo de ántes;

La esperanza de su despertar, el terror de sus noches, era el dinero, sus pérdidas:

La sonrisa era rara en sus labios, á no ser la de un amargo desden,

Para las locuras de su corazon, y para aquella ficcion romántica, el amor es un tesoro.

No hablaba sino de Realidad severa, de hechos frios, siéndole indiferente la imaginacion,

De los accidentes de la materia inerte, del cuerpo y de los sentidos;

Despreciaba el honor sin beneficio; y el deber que se afana sin salario, era para él el contrato de los engaños;

Es preciso estimar el valor de una fantasía por el precio que de ella se saca.

Puesto que no es ni la reputacion, ni el amor, ni el deber quien nutre al hombre:

Así dia trás dia, este sér frio y triste se cansaba;

Observé sus facciones alteradas, y me entristeció su metamórfosis:

Yo dije: ¡oh Vida! no dudemos ya; tu nombre es pena y disgusto.

Tu suelo está quemado, tus vientos son furiosos, y los soles que te alumbran te endurecen.

*Un Anciano* no dejaba su lecho, yacia en un triste abandono, débil:

No soñaba sino en el pasado, en el pasado lejano, en los dias de su primera juventud:

Se arrepentia amargamente de los dias robados por el Dios de este mundo;

Recordando la vírgen de sus amores, y la mujer cuyo egoismo traspasaba el corazon.

Es que la mañana brillante de la vida, volvió á parecer á sus ojos con el resplandor de la realidad,

Los años de trabajo al contrario, como un sueño largo y oscuro, un medio dia nebuloso y maldecido;

Veia el colegial que cogia avellanas, pero olvidaba al comerciante y sus especulaciones;

El amante generoso hacia sombra al marido, calculador endurecido:

Sabia que las malas yerbas del amor del mundo, y el aliento fuliginoso de Mammon

Habian agotado y matado sus deseos ardientes de honor y de ternura, retoños delicados:

Tenia la muerte en el corazon, así tuve piedad de él y me esforzé en animarlo,

Pero entre el consuelo y su alma, ví un abismo profundo y tenebroso.

Entónces dije: ¡oh Vida! no dudemos ya; tu nombre es vanidad y dolor,

Tu medio dia ha visto muchas tempestades, y el fin de tu dia está velado por los remordimientos.

*Así Pues*, como yo pensaba en estas cosas, mi corazon se entristeció:

Lloré; duras palabras se escaparon de mi boca, y hé aquí mis lamentos:

" ¿Por qué la dicha y el amor se marchitan y se vuelven cuidados y vanidad?

¿Por qué es tan hermoso el boton, la flor y las frutas tan dulces?

Triste es la suerte del hombre, si la trae un fuego fatuo romántico,

Espera caer en el lazo, en el hoyo fangoso de la realidad."

*De Repente*, una luz, un espíritu, un soplo, un sentimiento íntimo,

Alguien está delante de mí,

Temblé, escuché, rogué; entónces conocí al Angel de la Vida:

Forma vaga, oscuramente visible, mis ojos no podian contemplarlo,

Miéntras que, tranquilo y sin pasion, miraba un mortal extraviado;

Aunque era invisible lo ví con los ojos del espíritu; aunque no hablaba lo oí:

Un sentimiento de simpatía arrojó en mi alma una luz viva.

*Pupilo* de Dios, se agradecido: el don de la vida es un bien;

La vida del corazon, la vida del alma, unidas á la vida del cuerpo,

Es justo que la alegría y la hermosura sean su herencia, esta hermosura que te ha parecido romántica:

Y los ángeles lloran, si el egoismo y la afliccion la destruyen.

Has visto al hombre corromper este don de la naturaleza y cambiarlo en maldicion:

Ven, pues, y te haré un favor; te enseñaré lo que constituye la excelencia de la vida.

Conserva la pureza, y guárdate de las sospechas injuriosas, jamás perecerá el amor:

Conserva tu inocencia sin mancha, y la elasticidad de la niñez quedará.

Dulces impresiones ideales nutrirán el alma, los recuerdos de lo que ama la encantan,

La afeccion caballeresca de un jóven desinteresado no es incompatible con el honor y la Sabiduría.

No trates de locura á la influencia invisible, que te hace más feliz y más puro,

Tan bellas como frágiles, las visiones de Romanza son más útiles que las máximas de la Realidad.

¿*Ves* á este venerable patriarca? la religion es su sosten:

Su corazon es jóven, sensitivo; es una fuente rebosando en generosidad,

Alegre, á pesar de su sabiduría, la dicha de sus hijos lo hace feliz.

Sus reminiscencias son tan puras, que los primeros amores de su hijo renuevan sus primeros ardores:

Altas aspiraciones, afecciones profundas y santas esperanzas hacen su delicia;

Despojar la vida del vestido que la caridad le da, la Idea, hé aquí lo que él detesta.

El burlon, insensible y frio, que no considera sino la utilidad práctica,

Y se burla de la influencia saludable de la imaginacion, es el objeto de su desden:

El hombre moderno, sér duro y sin simpatía, que no ve sino hechos y cifras,

Circunspecto y grosero, espíritu material, es el objeto de la compasion,—Jamás el ardor del beneficio inflamó su corazon,

Las pesadas cadenas de este triste amor no lo han atado;

Un mundo maligno se burló de su probidad; un mundo frívolo calumnió su honor;

Un mundo pérfido detestó su sinceridad; un mundo helado despreció su ternura.

No guardó ménos por eso su tesoro, el corazon ardiente y noble,

Y en este feliz anciano el niño y el amante sobreviven.

Es que la vida humana es como el vino de Chios, de mucho precio para el que lo bebe,

Perfume delicioso que rejuvenece el alma, y que le es tan necesario como el pan lo es al cuerpo:

Así, vela para que seas puro y sin fraude; entónces las Realidades de la Vida

Serán suavizadas, modificadas, embellecidas por la influencia de una imaginacion romántica.

¿*Gozas* de la existencia ¡oh hombre! gozas de la existencia, ó respiras sólo por el trabajo?

¿Eres libre, ó el esclavo de la rutina, el mecanismo jornalero de la costumbre?

Es que en donde el espíritu vivifica un hombre, hay mil que duermen en la torpeza,

Comiendo, atormentándose, durmiendo, círculo fatigante, digno de un insensato:

El arado, el gran libro, el negocio, los cuidados y la indolencia de la vida animal,

Hé aquí el sumario de tus años, pesada masa sin levadura.

Descansa perezosamente, sér estúpido, enredado por las circunstancias,

No despertarás para pensar y sentir, un minuto cada mes.

El epítome de la vida ordinaria se ve en el epitafio ordinario,

Nacido tal dia, muerto tal dia; entre estas dos fechas, un intervalo de sesenta años.

Es que el tiempo ha sido prodigado á los sentidos, y que dia trás dia el espíritu se ha degradado:

El alma es raquítica, languidece, aunque el cuerpo esté en la abundancia.

Olvidó los mundos que lo esperaban, y la verdadera nobleza de un sér creado,

No queriendo ya trastornar por la esperanza y por un temor saludable, su contento obstinado.

Es la muerte en medio de la vida; es perderse bajo de las olas de la Realidad,

Sin el menor esfuerzo, sin el débil sentimiento de una region espiritual más elevada.

Afeccion, fantasía, sensibilidad muertas; la imaginacion, la conciencia, la fé,

Todas borradas con gusto, hasta que el hombre no sea, en fin, más que un cadáver.

Haz por vivir miéntras existes: es preciso que viva el corazon, y el alma tambien,

Pero los cuidados, la pereza, el pecado, el amor á sí mismo, se unen para destruir la vida.

El hombre se vuelve autómata, el accesorio del mostrador ó del escritorio,

Si el alma y el espíritu alarmados, no resucitan ese reptil.

Así, da gracias á Dios por las solemnidades, los libros, los sueños, y hasta los dolores,

Por los atractivos encantadores de la naturaleza, y las afecciones ardientes de nuestros hogares:

Y tú que trabajas, acuérdate de ello; tu tiempo no está perdido,

Si contribuye á exponer y á minar esta roca, esa mentira sólida, el Bienestar Material.

*La Vida* es una alameda extraña de árboles y flores diversas;

Alumbrada primero, oscureciéndose poco á poco, termina en una puerta macisa á lo léjos.

En donde principia es un pequeño sendero, bordado de violetas,

Un sendero estrecho, de césped suave á los piés de la infancia:

Bien pronto los cardos cubren el camino, penas precoces de la escuela,

Y los árboles frutales á derecha é izquierda, son los dias de fiesta y alegría.

Luego: la rosa y la mimosa indican la sensibilidad,

Las víboras se ocultan bajo de la yerba, y las zarzas se enlazan en los setos:

Un poco más léjos, rodeados de estacas, muy en órden, se ven los árboles nuevos,

En donde las cicutas tubulosas y débiles helechos llenan numerosos intervalos;

Así á medida que uno adelanta, agradablemente variados, unos encinos magestuosos,

Olmos verdes, el haya y el pino de los bosques, bordan el camino:

Aquí, sin embargo, el sendero se ensancha, está lleno de rocas, la yerba allí es rara,

El sol es abrasador, la tierra hendida y estéril:

Y á menudo se ve un tronco hueco, podrido, que el rayo ha herido,

O en su aislamiento mortal, el sombrío Upas;

Pero pronto, en hileras apretadas, los árboles se ponen de centinela,

Y unas sombras más negras se ven errantes en medio de los colores suaves del Otoño;

Aquí y allí, un acebo, enebros y cipreses;

El suelo es húmedo, el aire frio, la noche viene á pasos precipitados;

Apresúrate, viajero, á ganar la puerta; ¡hé aquí la luna!

Su luz sonriente te conducirá seguro á través de esta sombra lúgubre:

Escucha, es el sonido hueco del martillo: hé aquí el guardian que abre.

La puerta recula, es para tí, ¡tú ves el vestíbulo de la Muerte!

---

# LA MUERTE.

*Silencio*, hija de la frivolidad, la Muerte está en este cuarto!

No interrumpas ya por unos ecos importunos, esta calma extraña y solemne;

Aquí la muerte preside en espíritu, vela sobre un cadáver helado,

Este ojo está fijo, este corazon no late ya, ¡tranquilidad horrorosa!

La muerte, nueva dueña de esta morada,

Ocupa todos sus aposentos;

Está cerca de la cabeza, está á los piés, y se oculta en las cavidades del pecho:

La Muerte, anatomista sutil, ha separado el alma del cuerpo

Dividiendo con tino en cada nervio, el espíritu de la materia:

La Muerte, soberana inflexible, ha reclamado sus derechos,

Miéntras que, radiante de juventud y alegría; el alma iba á recoger su herencia;

La Muerte, usurera ávida, ha cogido el acreedor que con ella se habia comprometido;

La Muerte, tirano feroz, ha sorprendido á su esclavo, paga con su vida;

La Muerte, enemiga ciega, descarga su venganza baja sobre la carne.

La Muerte, caníbal inhumano, devora á su víctima con la vista,

Y se la lleva con ella al sepulcro, triste sala de los festines,

En la cual con una pompa odiosa, el Empusa Real celebra sus orgías secretas.

*Ocultadla*, ocultadla, corred la modesta cortina:

Fuera de aquí, curioso necio, no trates de penetrar la corrupcion:

Aquí, los misterios terribles del cambio se representan,

Y varios actores hacen su papel en este humilde teatro, la tumba;

Deja la arcilla, cosa leprosa, no toques á este vestido de carne:

La pólvora á la pólvora, es preciso que se mezcle con la tierra santa:

Los vientos la dispersan, las olas se la llevan, ella nutre las yerbas y los animales,

Pero Dios tuvo cuidado con estos fragmentos, y su mano los ha conducido;

Es preciso que cada alma espere, y reclame lo suyo cuando el arcángel suene la trompeta,

Entónces, todos los campos, todas las montañas, serán una masa movediza de vida;

Cuerpos innumerables en la tierra, cuerpos hollando á los mares debajo de sus piés,

Precipitándose en el aire oscurecido, recogidos en el fuego sanos y salvos;

Los piés del Himalaya, las llanuras inmensas de Siberia, devolverán su depósito,

El Maelstrom devolverá su presa, y el banco de hielo libertará á su cautivo:

Todo presentará vida, de los despojos convergentes de la humanidad,

Hasta que cada sér pensador salude la forma que le pertenece;

Pues en una semejanza exaltada análoga, aunque diferente en gloria,

Este cuerpo será formado de nuevo, morada digna del alma:

La cabaña se volvió palacio, el vulvo ha florecido,

La materia revistió la incorruptibilidad, está en paz con el espíritu.

*Amen*,—así sea:—pero en este momento la escena es triste,

Aunque las promesas, aunque la esperanza se apresuran á engañar su tristeza;

El dolor allí domina; es que aunque la fé pueda conducir el alma á buen fin,

Esta parte sin el compañero de sus trabajos, sufre la ordalia de su alteracion.

Querido compañero, tan frágil como amado, mi bien, mi modesta morada,

¿Me despojaré sin murmurar, como si no fueras más que un vestido despreciado?

Muchos años, alegre ó triste, me ha servido de morada,

¿Cómo no inquietarme por tu dicha? ¿cómo no desear tu perfeccion?

El que te prestó para que de tí hicieras buen uso, en este estado mortal,

Cuando vuelva ese dia, cumplirá este deseo, motivo de alabanzas infinitas;

Serás glorificado, lo serás, amigo mio, aunque abyecto,

¿Y seria yo tan bajo para despreciar tu estado, esperando tu advenimiento?

Dios no quiera, ¡oh alma mia! sér aspirante,

Que seas indiferente si las injurias ó la locura profanan tus cenizas:

Que tu ternura los proteja; que la colina sea sagrada;

Y tú, que delante de él pasas, venera á los muertos que esperan.

*Nápoles*, sentado á orillas de las olas, es la llave de la bóveda de un arco de color azul,

Coronada por el acuerdo comun de las naciones, reina incomparable de la alegría:

Se rie de la rabia del oceano, se burla del furor del Vesubio,

Desdeña la enfermedad, la miseria y el hambre que se apresuran en sus calles brillantes:

La danza ligera, la cancion loca, la procesion solemne y alegre,

El sueño del medio dia, la serenata nocturna; hé aquí su vida:

Pero, ¿y su Muerte? ¿Qué hay de su muerte? tened el ojo al fin de la vida.

Solon y Tellius el ateniense, tenian razon en mostrar la tumba.

Mirad este recinto horroroso; estos pozos de piedras innumerables;

Un pozo por cada dia, un pozo cerrado por un año;

Y durante las tinieblas de la noche levantan la tapa cerrada por un año,

Mirad por dentro; la cal roedora casi ha consumido los cadáveres;

Dia trás dia se arrojan los muertos en este terrible hoyo;

Los difuntos de hoy, ¡sobras despreciadas!

Hélos aquí, blancos, desnudos, amontonados, sin lágrimas, sin ternura, sin recuerdo;

Ancianos, jóvenes de los dos sexos, niños; mezcla horrorosa de corrupcion:

Arrojadles cal roedora encima, cerrad la tapa por un año.

La aurora ha coloreado ya la cima de la montaña.

¡Oh! ciudad bella y pérfida, prostituta loca y dorada,

Maldicion, corazon lascivo, pecadora endurecida:

Desgraciada de tí, pues que las delicias de la Existencia, son los soles de Italia,

Encontrando las solemnidades de la Muerte, en un sepulcro tan impuro, tan espantoso.

Es que áun para lo mejor del mundo, para los juiciosos, los puros,

¡Oh Muerte! reina con facciones repugnantes, tu cetro de hierro es terrible:

Sí, aún con todas las ventajas, la reunion tiene sus parientes sepultados;

Los ritos sagrados, las lágrimas de un amigo, el templo viejo y querido de nuestro pueblo,

Muerte, fria y solitaria, tu rostro de hielo es odioso,

Los más bravos tiemblan á tu aspecto, los más humildes maldicen tu cercanía.

Sin embargo, hombres de poco juicio, vuestra locura ha multiplicado el espanto,

El cementerio lleno, las osamentas de las catacumbas, el subterráneo pestilente,

Los espíritus pasan en el crepúsculo; los gemidos, el ruido sordo de los pasos, ficciones quiméricas,

Los sonidos confusos del cortejo del terror, espanto de nuestros corazones pusilánimes:

No hablamos aquí del pecado, ni de las fantasmas de una conciencia ensangrentada,

Ni de consuelo, ni de perdon de la misericordia; no se trata sino del sepulcro inevitable;

El sepulcro, este salario de la muerte, esa vuelta necesaria al polvo;

El sepulcro, este término de todo lo que es tierra, este punto de partida del cielo.

*Siémbralo* de laureles y lirios;

Edificalo sobre esta colina húmeda de rocío

Con santas oraciones, un dolor generoso y las bendiciones del cielo.

Que Sophode duerma á la sombra de su yedra, de sus festones inmortales y verdes,

Que los olivos dén su sombra á su Virgilio, que las rosas se desplegueu encima de Corina;

Entregad, no sin esperanza, el cuerpo del marino á su criandera la mar;

Que de la cima de la hoguera embalsamada el espíritu del guerrero suba al cielo:

Mas no amontoneis los sarcófagos y la corrupcion, para infestar la masa de los vivientes,

Y no priveis las odiosas realidades de la poesía caritativa de la muerte:

Adornar la fealdad, es sabiduría; velar la necesidad, es sabiduría;

Sacar de los alegres espectáculos y de los sonidos encantadores una influencia dulce, es sabiduría,

Ocultad los hechos, los hechos crueles, revoltosos, espantosos;

Llenos de esperanza, tened cuidado del cuerpo; esto es loable, es prudente;

Mas sepultar en la tristeza el alma doliente, que amó durante tantos años su posesion de arcilla,

Seria vanidad, seria locura, el consejo de un humor triste y de la desesperacion.

No era así como el Escita de ántes acogia la muerte con cantos de alegría;

No era así como el sabio Egipcio adornaba la Muerte con munificencia;

Así no es como el Parsi, adorador del sol, duerme sobre su torre fúnebre;

No es así como el santo musulman descansa en su mausoleo arabesco:

No es así como el hombre colorado, el Indio cazador del Missouri,

Ha construido en los árboles floridos los nidos de sus antepasados forasteros;

No es así como el montañés suizo esparce las guirnaldas adornadas con cintas

Al rededor de la cruz agreste que santifica el lecho de su amante;

No es así como la campesina desea morir en la primavera,

A fin de que su sudario nebuloso sea sembrado de violetas y primaveras;

No es así como el poeta moribundo pedia un sepulcro alegre:

Amigos, que descance al sol; no lloreis; es un cristiano que duerme!

*Sí*; es la poesía de la Muerte, es un Orfeo que encanta los infiernos.

Demostrar tanto amor y atenciones á pesar de muerto, á todos aquellos á quienes amamos;

Rico de esperanza, pensar en ellos, esperarlos con alegría, y si no fuera por la verdad de este acto ingenuo,

Rogar, con todo el fervor de la afeccion, por las almas cuya suerte está decretada.

El árbol está tronchado, podado, desnudo, y hé aquí el Medidor con la medida en mano;

Está decretado para siempre, y el rezo nada puede ya;

Los hombres y los ángeles, buenos y malos, han demostrado todo en favor;

El proceso concluyó, el jurado está formado, no se admite ya á nadie;

En cuanto al veredicto están de acuerdo; justo, determinado, final,

Y la sentencia parece clara, aún ántes que el Juez haya hablado;

Ahora, miéntras que la materia reposa en paz debajo de la tumba,

El espíritu, sensible á su peligro, vela en una incertidumbre indecible;

Atormentado por una anticipacion horrorosa, ó saboreando un gusto ideal delicioso,

Las almas que esperan con ardor, llenan el intervalo solemne:

Cuando mueren, no se duermen, pero se despiertan vivificadas por el terror del juicio;

No descansan insensibles en las tinieblas, pero triunfan previendo la luz:

El Idiotismo, radiante de inteligencia, en el momento en que este velo está roto,

Da gracias á Dios; la torpeza ha conservado su inocencia:

El niño atacado por la muerte jugando, y los séres sin fraude que no han nacido aún,

Libres de las trabas de la carne, brillan de repente del resplandor del espíritu:

La locura es sábia; las visiones de los lunáticos no existen ya,

Y cada uno se apresura en alabar la misericordia que lo ha hecho no responsable.

Es que el alma es una á pesar de la multiplicidad de sus actos, poniendo en obra el mecanismo del cerebro,

La razon, la imaginacion, la conciencia, la pasion, no son sino sus fases.

Si, en los profundos designios de Dios, la máquina se rompiera ó descompusiera,

No dejaria por eso de ser la misma alma, aunque diferente por esta manifestacion:

Así es, apartad el cerebro, y soltad la que lo habita;

Hé aquí; los maniáticos y los embriones están en su lugar, séres inteligentes.

Este disolvente destruye toda la escoria sin tocar al oro:

La materia queda en el molde, el espíritu voló en el recipiente,

¿Quién es, pues, ese recipiente de los espíritus? ¿Es algun mundo aéreo,

Oasis á medio camino del espacio desierto, separando el cielo de la tierra,

Prision de las esencias sin cuerpos, limbos vastos y vagos,

Tártaro para los malos, Paraiso, aquel Hades intermediario para los buenos?

¡Oh Muerte! ¿quién eres? un legislador infalible,

Poniendo el sello confirmatorio, por el cual los actos de la vida están constatados.

¡Oh Muerte! ¿quién eres? un alguacil severo y silencioso,

Que nos conduce al tribunal para la Eternidad, despues de la escena en el Tiempo:

¡Oh Muerte! ¿quién eres? un labrador que siempre sega,

Fuera de sazon, lo mismo que en sazon con la hoz en la mano.

¡Oh Muerte! ¿quién eres? la sombra de toda sustancia,

En el gabinete de verdura y en medio de los combates, rondando dia y noche.

¡Oh Muerte! ¿quién eres? Nodriza de suma sin sueños,

Recreando la carne calenturienta, á fin de que vele para siempre:

¡Oh Muerte! ¿quién eres? Alquimista extraño y grave,

Elaborando el elíxir de la vida, en sus crisoles de arcilla.

¡Oh Muerte! ¿quién eres? Antípoda de las maravillas de la Naturaleza,

Semilla y crisálida adormecida, tú destrozas tus trabas, hermosa de energía y gloria,

Fondeadero salvo y tranquilo de las cosechas desmembradas de la humanidad,

Sombrío de un fresco exquisito, despues del aliento abrasador del desierto,

Antecámara silenciosa, en donde Adan encuentra á sus hijos,

Vista en la bruma, como crece la Muerte inevitable, objeto de temor y de esperanza:

De temor, puesto que todos han pecado: de esperanza, puesto que un Dios nos salva.

El temor está sepultado por la alegría; la esperanza está llena de inmortalidad;

Pasa, peregrino de la vida, baja al sepulcro sin temblar,

Los terrores no son sino sombras, ellas son errantes en el valle de la muerte.

---

# LA INMORTALIDAD.

*Ciñe* tus espaldas para la contemplacion, habitante tímido de la tierra:

Poseedor de una cabaña por un dia, eres para la eternidad el heredero del universo,

Es que ni los hielos de la tumba, ni las aguas del firmamento que lo sepultan todo,

Ni los aires expansivos del cielo, ni los fuegos destructores de la Gehenne,

Ni el óxido del reposo, ni la deterioracion, ni las ruinas, ni la pérdida, ni el azar, ni el cambio,

Apagarán ni ahogarán jamás la chispa del alma que te alumbra,

*Eres* una hoja indestructible del laurel siempre verde de la Existencia;

Una palabra de los labios de la Sabiduría que no puede ser expresada,

Un rayo de la luz del Amor, una gota de la mar de Misericordias;

Una criatura maravillosa, sorprendente, concebida por una palabra del Todopoderoso.

Yo, que hablo rodeado de debilidad, y vos, cuya caridad me escucha,

No dejarémos de vivir y sentir, cuándo la carne vea la corrupcion,

Las puertas de la prision material están rotas, y el alma encadenada será libre.

Libre, sea para el bien ó para el mal, á fin de satisfacer sus deseos para siempre;

¡Para siempre! sentencia terrible, arrastrados eternamente al mal,

¡Para siempre! feliz destino, madurando hasta la perfeccion, para siempre.

¿Acariciarias sin embargo, esclavo del vicio y del temor, algun pensamiento,

Una esperanza tenebrosa y funesta, que el espíritu extraviado mata?

Que esta desobediencia original ha necesitado la muerte del alma,

Y que la iniquidad personal te ha apropiado esta pena, tu maldicion el aniquilamiento.

Sin embargo, ten cuidado con eso; hay un sacrificio; el autor de la criatura es su Redentor:

A todos libremente, á todos sin excepcion, el privilegio de la esencia está restituido;

Sea por la gracia ó el crímen, es preciso que todos vivan para El,

Que vivan en la alegría vivificante, ó que vivan en los dolores mortales:

La Muerte en Adan, la Vida en Cristo; la maldicion fué suspendida á la cruz.

¿Eres tú el que estimas la redencion más limitada que la caida?

Todos estaban muertos, murió para todos, á fin de que todos vivan y amen,

Si las almas vivientes rehusan su amor, no por eso dejó de morir por ellas.

Eva ha sustraido la ciencia; el Cristo dió la vida:

Los conocimientos y la vida son los atributos del alma, el privilegio del Hombre:

La misericordia se interpuso, y pasó el doble vuelo:

Dios dió; al dar, compró; comprando pide el amor;

Y cuando pide esta vuelta, devuelve la dicha á todos los que lo escuchan y le responden;

Es que el amor con la vida es el cielo, y que la vida sin el amor es el infierno.

*Criatura* de Dios, él quiere tu dicha, y que esta felicidad se aumente eternamente;

No temas confiarte al amor del que te hizo, al rescate de tu Salvador;

Bebió para todos, por tí y por mí el veneno de nuestras acciones;

No morirémos pero vivirémos, y por su gracia amemos.

Es que en los misterios de la misericordia, el solo Sér dotado de prevision

Sobrepasa la razon que se detiene en escoger, y él se hace amar por los hombres;

¿Quién sondeará las profundidades? ¿Quién alcanzará las alturas?

La libertad en los hierros del destino, y la soberanía con la justicia.

*Así es*, si el alma abatida por el pecado, se perdió para siempre,

La Divinidad ha pagado el enorme rescate; se volvió á comprar la garantía;

Ha retirado de las aguas del Olvido la raza sumergida,

Elevándola á sí mismo, la Roca sin base de los Siglos.

Nadie puede sustraerse al pecado de Adan, ó á la recompensa del segundo Adan;

A tí pertenecen el pecado y la Muerte; á tí la existencia sin fin:

Que se haga tu voluntad; no por eso estamos ménos rescatados de la nada;

Los mundos de la dicha y la miseria están poblados por séres inmortales;

Y tu ruina es tu reproche, pues te está permitido ¡oh el más malo de los hombres!

De aceptar la gracia celeste del amor, como el don de la vida,

El remedio, sin embargo, no está en tu favor, ¡oh el mejor de los hombres! puesto que estás atado

Por tí mismo, por el pecado, por la indolencia tenebrosa, hasta que Dios rompa las cadenas:

Nadie sin haber luchado puede decir: 'La cadena está rota;'

Hoy esfuérzate; un esfuerzo probará que estás libre:

Hé aquí la fé y la oracion: hé aquí la Gracia y la Expiacion;

Hé aquí la criatura buscando su Dios, el pródigo volviendo á su casa;

Hé aquí sin embargo, sus hijos, dotados de razon, sometidos á una justa prueba,

Que tienen oidos, y que rehusan oir, que tienen ojos y no quieren ver;

No quieren obtener la dicha con la vida, la dicha que enriquece la inmortalidad;

Y buscan sus placeres fuera de Dios, el cielo solo en la vida;

Entónces se apoderarán de este tesoro funesto, la existencia sin amor,

Y en su sombrío destierro, hacen de sí mismos un infierno inevitable.

*Así*, pecador, teme que este beneficio inmenso, la inmortalidad,

Manchado por tus crímenes, no se vuelva maldicion; mejor fuera no haber nacido;

Así, hombre piadoso, espera, puesto que la inmortalidad es un don gratúito;

Recibe y vive, y vive para amar; no temas, estás redimido!

Tal es el privilegio de la obediencia, de la obediencia hija de la fé.

La vida miserable, este abismo de desesperacion, el conocimiento de todo mal,

Tal es la plaga de la impenitencia, de la impenitencia hija de la incredulidad.

Dios, por una necesidad admirable, es Amor en todo lo que hace,

Amor, fuego brillante, que regocija ó consume:

Los males operan su ruina contemplando, odiando este amor.

Los justos hallan la alegría suspirando sin cesar por sus encantos.

¿Cómo imaginar la inmortalidad, cómo representar su perspectiva infinita?

La voz nos falta para expresar esta vasta idea!

Examinad, sin embargo, los bosques primitivos que cubren la inmensa Australia,

Y contad las hojas del otoño, multiplicando millares por millares;

Alzad luego vuestros ojos sobre una isla del Mar Negro, en donde todo duerme, hácia un cielo sin luna,

Y añadid á estas hojas este ejército de estrellas innumerables, resplandecientes en la oscuridad;

De allí, atravesad la Arabia, algun continente con torbellinos de arena,

Recoged cada grano, sin dejar uno solo, añadidle á las hojas y á las estrellas;

Despues de esto, contemplad la mar, los miles de leguas del mar atlántico,

Tomad gota por gota, y añadidles á los granos de arena, á las hojas, á las estrellas;

Las gotas del oceano, las arenas del desierto, las hojas, las estrellas innumerables,

(Aun cuando en esta multitud de multitudes, cada despreciable unidad fuera una edad,)

Cada una podria ser mirada, como un instante, un relámpago momentáneo,

Si se comparaba con el resplandor de aquella llama intolerable, la eternidad sin límites!

¡*Oh El Más* sublime de los dones del Creador,

¡Oh largueza digna de Dios!

¿Cómo apoderarse de este pensamiento encantador, la vida y la alegría para siempre?

El sol en el cielo de los cielos, es el Amor inmutable,

Y el explendor de este sol es la vida, para todos los que gozan de sus rayos:

¿Cómo detenerlo en él firmamento, ó arrancarlo de su esfera,

U obligar á su hermosura de no sonreir, y apagarse para siempre?

No, lo que Dios ha dado, nadie lo sustraerá,

Ni pondrá límites á su amor, ni un término á su bondad;

Por todas partes en donde el espacio está poblado, infinito como el imperio celeste,

El rio del agua de la existencia corre magestuosamente para siempre.

*¿Por qué*, hombre lleno de dudas sostendrias que es imposible

Que Dios despierte á los muertos, y haga este cuerpo mortal, inmortal?

¿Es porque estas riquezas son incomprensibles y esta condescendencia excesiva?

Cuyo don, sin embargo, si él cesa ó cambia, es digno del Rey Todopoderoso!

Pues acuérdate, en el momento de que no existes ya; más valdria que no hubieras sido.

Un milenario y una hora son iguales en la profundidad de este abismo desolador, el aniquilamiento:

Si Adan hubiera vivido hasta hoy, y que Dios lo hubiera aniquilado,

¿De qué le habria servido esta larga vida, que se desvaneció para siempre?

Es imposible que un tributo de gracias se exhale del incensario de la no-existencia: está vacío:

Si el Dador reclama su don, se priva de nuestros elogios,

*Decidme*, vos, que tanto intentais molestar y achicar el alma,

¿Por qué dejaria de ser, y cuándo morirá su esencia?

Ella es, y por consiguiente, ella será, hasta que un justo obstáculo se oponga á ello;

No probeis la necesidad del cambio, y la razon mantendrá la permanencia.

Es verdad que el cuerpo debe variar, esta casa admirable que ocupamos

Jamás ha quedado en el mismo estado; á cada momento varía;

Mas el tenedor de la casa, el espíritu, sensible de su existencia queda inmutable;

Puede ser que ande errante en muchos mundos, mas no puede huirse á sí mismo.

El terreno en el cual cae la semilla, bajo el sol y las lluvias podrá variar;

Más la semilla es la misma; el alma es la semilla, y la carne sola es el áncla que la ata á la tierra,

Puede romperse la máquina y el hollin roer los resortes; pero el movimiento ¿puede nutrir el hollin?

El cerebro alimenta los gusanos, ¿pero los gusanos roen el alma?

La dinámica existe, existe aparte, aunque no exista la materia;

El espíritu puede existir separadamente, aunque no exista el cuerpo:

La fuerza es una, que sea palanca, tornillo ó cuña; mas para manifestarse, necesita de éstos:

El alma es una, que sea causa ó idea; pero la vemos en éstos.

El sér es creado individuo, á fin de poner á prueba su voluntad razonable;

Arcilla y alma mezcladas por la Sabiduría, mas no confundidas.

Como la fuerza no está en el resorte sino en el momento en que recibe el impulso,

Así ántes de la infusion del espíritu, el organismo es inerte.

*Dirás* acaso que el alma, retoño delicado de la materia,

Esta flor brillante y perfecta, ¿debe morir como su hoja?

¿El peso acaso engendra la celeridad? ¿es la libertad, la atmósfera de las prisiones?

¿Ha podido jamás el cuerpo, elevar, desarrollar, desplegar el alma?

Mira un carbon encendido, arrojado por los hornos del Etna,

En esta ceniza hay fuego; ¿es la piedra pomez que lo hizo?

No, masa fria, jamás engendrarás la llama;

No, mecanismo exquisito, jamás producirás el alma;

Al contrario, os batís y os disputais, enemigos uno del otro,

Hasta que Dios, poniendo fin al conflicto, haya nombrado el cuerpo colega.

*Vestimenta* de carne, ¿eres acaso una túnica teñida de un veneno sutil,

(Como la que puso furioso al Centauro,) matando el alma?

No es así; fruto de la desobediencia, déjate podrir, perecer; es preciso.

La semilla está en el corazon; su gérmen está seguro, y la vida está en este gérmen:

Mas, las aguas de Marach se suavizarán, y el Buen Médico

Curará estas llagas gangrenosas, la fiebre purpurea del pecado:

El es quien, por las pruebas de este mundo, y por la division purificadora del sepulcro,

Cambiará este cuerpo corruptible en gloria, y blanqueará esta vestimenta

En tu corazon: sin embargo, ¿dirás en alta voz, que por lo comun el lecho de muerte

No parece sino un reflejo perezoso del alma y del cuerpo que se debilitan?

El alma sensual, que mucho tiempo ha morado en los reductos de la carne,

Soñará quizas, obstinadamente indolente;

Pero, ¿está por eso cerca de la disolucion, lo mismo que el cuerpo de esta muerte?

Pregunta á la conciencia timorata, que revela sus terrores, dando el último aliento;

Pregunta al avaro muriendo, que se encoleriza al separarse de su oro;

Pregunta á la pobre viuda, que confia sus huérfanos á extraños;

Pregunta á la virgen mártir, caña rota, pero vigorosa,

Este cuerpo atormentado, este sér frágil, con frente radiante de triunfo.

¡Oh adversario! puede ser que el dedo de la enfermedad parezca tocar el alma,

Pero es un contacto espiritual, simpatía con lo que sufre:

El dolor ó el temor puede trastornar este mecanismo tejido con nervios delicados;

Pero la demencia supone el alma: la falta está en la máquina y no en el móvil.

Dispersa las brumas de la materia, hé aquí que el alma es pura:

En la jaula de Timor, besaba el polvo; ahora está libre.

Además, hay una razon moral para la vida del alma;

Si Dios es rey en el cielo, ó si se cuida de la tierra,

¿Triunfará la maldad sin ser castigada, ó se cansará la virtud sin ser vista?

¿Atormentará la crueldad sus víctimas sin vengarlas, y se quejará la inocencia sin escucharla?

¿No hay recompensa para el infortunio, no debe haber otro mundo para la justicia,

Soles ponientes ricos de esperanza para los buenos, terrores para los malos en su zenit?

Como explicar este enigma; un Dios justo que hace prosperar la iniquidad.

La Sabiduría animando la locura, y la Bondad apoyando la depravacion:

*Aún* más, hermano que se extravia, perdona la abundancia de mis palabras,

Dame parte de tu candor y de tu amor, y el que escucha será bien venido;

Pues en este mismo instante, mil pensamientos acuden en masa á mis órdenes;

¡Oh tema magnífico! ¡Oh débiles pensamientos! ¡Ay! ¿Cómo atenderlos?

No juzgues una causa tan sublime segun estas humildes palabras;

El defensor no es bastante hábil: perdónale, no le hagas caso.

Busca pruebas más positivas; añade alas á tu alma y vuela:

Reflexiona y ruega; mejores pruebas seguirán muy de cerca á las santas inspiraciones.

Sin embargo, quisiera propender á pesar de mi humilde posicion, á tu bienestar y á tu alivio,

Tu bienestar en este mundo y en más altas esferas, tu alivio en un lecho de dolores,

Acoge las imaginaciones que se apresuran, y caminemos juntos como amigos;

Pero avanza temblando, el suelo está sagrado, ¡Venera la inmortalidad!

*Deducirás* de tus enfermedades, de tu estado abyecto, y culpable,

Que este sér afligido, el hombre, no existirá siempre;

Este sér embrutecido, el salvaje y el esclavo, el niño y el idiota,

Masa de espíritus bajos y vulgares, ¿serian inmortales?

Considera todos los principios, cuán pequeños y débiles son.

El Mississippi nacido de los arroyos de las montañas, deja correr sus aguas;

El if de mil años era en otro tiempo una pequeña semilla;

Y la Roma de mármol de Neron, la choza de barro de un pastor.

Se vió un punto negro en el cielo del trópico, se volvió un terrible huracan:

Una manzana, demasiado agradable á la vista, destruyó un mundo lleno de almas;

Un débil niño nació; es Atila, el azotador de las naciones.

Un pretendido malvado, muerto, es Jesus, el Salvador de los hombres!

*Así Es*, no admitas en el tesoro de tus pensamientos, la idea frívola;

Que nada de lo que nació en el Tiempo no puede exceder los pasos de la Infinidad:

Cuenta los números de una cantidad; ¿en dónde se detendrá la progresion?

El punto de partida está definido, fijo; más el término de la numeracion ¿en dónde está?

Empieza por un momento; ¿cuándo vendrá el fin de la existencia?

Las almas manan de Dios, á fin de viajar con él, identificadas para siempre.

Además de esto, tú, que pretendes que el círculo eterno es inaccesible,

Que no hay más que Dios que fué antes de todo, y que será siempre,

Considera; ¿es imposible concebir la existencia de las criaturas en su Autor,

Y los confines de la eternidad como llenos de Dios?

No arriesgues tu alma por un capricho: ¿quién querria fletar una burbuja de aire con un diamante,

Y lanzar esta joya sin precio sobre las corrientes espumosas de la catarata?

*Así Pues*, en la hora de la muerte, en el lugar del peligro, caminamos en espíritu en las tinieblas,

Esperando una mirada incorruptible, cuyo cuerpo es la semilla:

Decidme, ¿cuándo vendrá el término? el tiempo y sus ordalias no existen ya:

Las tempestades han pasado; la noche toca á su fin ya; ha llegado la mañana solemne.

Triunfará la muerte, se arrogará otra vez la victoria,

¿El cadáver del enemigo vivificará y romperá la cabeza del Campeon?

El mal, terrible egemplo, este contraste de los atributos del bien,

Está destinado en su mundo oscuro, arrojado del cielo y de la tierra:

Cuando se haya franqueado el abismo, ¿será el pecado sembrado de nuevo?

No sabemos más; el libro de la verdad lo proclama con trasporte; ¡Jamás!

*La Voluntad* de Dios queda: cuando se arrepienta de su criatura,

Hecha la sugestion de la misericordia, redimida por la justicia que se inmola,

Cuando la Verdad, que ha prestado juramento, engaña á su prójimo, fijándose en la mentira,

Cuando los consejos de la Sabiduría estén desdeñados, y que el amor esté en guerra consigo,

Cuando el Inmutable cambie y cuando el Todopoderoso se destruya,

Entónces, tu alma inextinguible habrá llegado al término de su existencia.

*Pero*, diríase segun tus nociones de misericordia y justicia, que es una calumnia, un horror,

En imponer al tiempo semejante peso, el que la eternidad esté construida sobre semejantes cimientos,

Como si un bien ó un mal tan fortúito, pudiera colorear todo el porvenir,

Y como si el accidente, porque es fútil, ó la necesidad, porque es dura, pudiera salvar el alma ó naufragarla,

Si el bien fuera fortúito, fútil ó duro, podria creerse que esto es verdadero:

Mas el Designio ha puesto el órden en todas partes; todo está tiernamente vigilado por la Beneficencia.

¡Oh hombre! tu Juez es equitativo; él observa, se acuerda, pesa;

La necesidad, la ignorancia, las condiciones diversas, están puestas en la balanza á tu favor;

El ejemplo contagioso de un padre, da al niño un título á nuestra indulgencia.

Cuidados, enfermedades, fatigas, todo está considerado.

Además, el Todopoderoso, conoce los espíritus que le pertenecen,

Y los sucesos, tejido delicado, están trabajados por los dedos de la Ubicuidad.

Si la Providencia fuera sorprendida por el choque de un suceso posible,

Un átomo fortúito trastornaria la estructura del Universo:

*Considera* además, la Materia:

¡Cuán poco se necesita para fabricar grandes cosas!

A una mata de yerba prendió fuego el sol, y las praderas se queman hasta el horizonte:

Un grano de arena puede cegar, enfurecer, llevar á uno hasta el crímen:

Una mosca vigilante depositó su huevo en el gérmen de una bellota,

Creció el retoño, raquítico, débil; hélo aquí, es un encino:

Un niño tocó un resorte, el resorte cerró una válvula, el instrumento cansado se rompió,

Habia mil almas en este buque, el dedo del niño las destruyó.

¿Es en vano que predica la naturaleza? tu casualidad, dirigida en su órbita,

Menor que el átomo en un rayo de sol, boga en medio de un mundo;

Esta causa trivial, regada, observada, dia trás dia por el cultivador, produce grandes resultados, gracia á su energía tranquila y constante.

Pero, al cabo de dos mil años, vé á instruirte con el pagano:
Seria ventajoso, áun prudente en medio de los insensatos, el no renunciar á la sombra de la esperanza,
En vez de ganar en medio de los sabios, la realidad de la desesparacion;
Mas aquí, los sabios esperan; la desesperacion es de los insensatos,
Corazones viles y depravados, cabezas estúpidas, séres sensuales y egoistas.
¿Te atreverás á burlarte, débil partidario de la desesperacion?
Desesperacion para los que mueren y viven: en cuanto á mí, vivo y muero;
¿Qué temo del terror? es preciso que mi cirio se apague;
No abrigando vanas esperanzas, ignoro el temor;
Me acerco al fin. — ¡Oh respuesta débil y falsa!
Aún vives de esperanza, y el temor, una inquietud profunda te atormenta.
Escucha, hermano mio, pobre errante: los ancianos te contestarán:
Considera el fin de todo, no es sino el fin de un principio.
Todo se mueve en un círculo; el cansancio trae el reposo:
El reposo da nuevo vigor al trabajo, y el trabajo produce la fatiga.
La guerra engendra la paz; la paz excita á la guerra:
La luz expira en las tinieblas, y la noche se vuelve dia.
Los juncos podridos de los pantanos, esparcen la fertilidad al rededor;
El cadáver del búfalo ha dado vida á millones de séres;
El fin del trabajo es el salario, el fin del salario es el placer,
El placer tiende al lujo, y el lujo manda el trabajo.
*Así*, la muerte es un fin, pero el principio que ella engendra es infinito:
Los límites son para el tiempo, y la muerte ha matado el tiempo; el principio de la Eternidad es para siempre.
¿Tiene la ambicion un término real? ¿todo goze no es engaño?
Un paso en la escalera, dos, tres; — en todas las paradas volvemos á partir:

Considera las épocas de esta vida, niño, estudiante, hombre,
El marido, el padre, el lecho de muerte del santo, — ¿seria entónces el fin?

Este clímax banal, la muerte, ¿á nada conduce?

La flor, el resultado de una raiz de causas, tan viva, ¿no será más que un vapor?

Esta cadena sólida de hechos, ¿está rota para siempre?

Cual intrépida parada de cifras, seria el aniquilamiento, su triste producto total.

*O Quizas*, segun tu pensamiento, que vuelve atrás, la muerte parecerá un fin continuo,

Un sueño eterno y pesado, en lugar de un fin brusco.

¡Oh crisálida fútil! ¿por qué duermes?

Sin sueños, sin sentimiento, no despertándote nunca, ¿cuál es el fin de semejante sueño?

Si aún debes vivir, más vale que veles en vez de dormir.

¡Cuán bajo es tu espíritu, si necesita un sueño eterno!

¿O será que las penas de la vida han sido tan crueles, tan largas,

Que en el reposo no descansará jamás tu alma abrumada por el peso?

El sueño es el reposo del cuerpo; pero, ¿cuándo se durmió el alma?

Aun cuando desfallece, ella sueña, aunque todo se olvide en seguida:

Los músculos desean que descance, los nervios irritables imploran la paz;

Mas la vida es una fuerza constante, el espíritu es un impulso que nada contiene.

El ojo puede usarse como un telescopio, y el cerebro obrar despacio, como una máquina;

Pero el alma infatigable, y para siempre, es capaz de esfuerzos perpetuos.

*Yo Vivo*, yo muero, yo pienso: ¿quién me quitará el sér?

¿En dónde está la mano bárbara que desgarrará este tejido de existencia?

No la tuya, Muerte, sombra vana, que no es sino una fantasma;

No la tuya, Corrupcion horrorosa, que no es sino espanto;

Pues la muerte no es sino la ausencia de la vida, como las tinieblas son la ausencia de la luz.

Ni siquiera una suspension, pues la vida se hizo á la vela, dirigiéndose con alegría hácia algun puerto;

Y la corrupcion, vista de cerca, no es mas que una disolucion de las partes;

Las partes quedan completas, á fin de volver á construír un todo superior.

Además, el alma es una, aunque sea versátil y pronta.

Tú no puedes entretenerla con dos ideas coincidentes, aunque se sucedan con rapidez:

Pero la Unidad no tiene partes; de modo que no hay nada que disolver:

El elemento queda inmutable en todos los monstruos que lo atacan.

Entónces, ¿quién puede aniquilarme? — ¿El que me ha dado el sér?

Amen, si es la voluntad de Dios; yo sé que voluntad, es amor:

Pero el amor ha prometido la vida; así viviré;

Miéntras sea Dios, yo seré su Criatura!

*Sin Embargo*, conversador sutil, tan empeñado en demostrar tu aniquilamiento,

Veo en tus labios una sonrisa burlona, y el ridículo quizas está sobre tu lengua:

¿Qué decia él?—criatura de Dios, ¿todos no son sus criaturas?

El leon y el mosquito, los hongos y el cristal, — todos, ¿no tienen alma?

Tus fantasías prueban demasiado, ellas llevan demasiado léjos:

Si no muero con los animales, ¿no es preciso por consiguiente, que los animales vivan conmigo?

No me atrevo á asegurarte que lo harán, nada dice mi símbolo;

Pero de dos cosas una es más probable; la suerte está en favor de la permanencia:

Los hombres que mueren en sus pecados, se asemejan á los animales que perecen;

Sombríos, carnales, insensatos, ¿recelan ménos por eso que tienen una alma?

El espíritu del hombre sube, es razonable, concibe que Dios existe;

El espíritu del animal baja, sensual, no amando más que á la criatura:

¿Quién te dijo que ella moriria en el tiempo de su separacion? — reflexiona ántes de decidir.

Estas moscas, estas yerbas innumerables, el mundo y todo lo que encierra;

¿Seria demasiado estrecho el Infinito, el Todopoderoso demasiado débil, el amor tan empeñado en destruir?

¿La Sabiduría cambia de plano? ¿borra el arquitecto lo que ha creado?

Nada hay que resista á la voluntad de Dios; ella forma, ella anula á su capricho.

Sin embargo, muchos pensamientos, abrigan la esperanza de que todo lo que existe vivirá.

Es verdad que en los animales no hay conciencia, sino la costumbre cultivada;

Ellos se acuestan sin temor, y se despiertan sin esperanza!

El hambre y el dolor vienen del animal, pero ¿calculan ellos? ¿comparan?

Viven sin ideas, por instinto; el soplo es para ellos una ventaja:

El amo es el ídolo de su perro, el cual nada ve más allá de su amo;

Y el sér incapaz de Dios parece poco hecho para la infinidad.

Hé aquí porque, hombre astuto, mis pensamientos no se atreven á conceder la vida á los animales:

Pero, ¿no es demasiado el suponer su aniquilacion? — ¿y la tuya?

¿Seria gran desgracia si á un punto en el espacio, á este globo y á tantos millares de séres,

Fuera permitido, despues de su mancha, existir en la inocencia?

La gran desgracia, si culpables criaturas atrozmente tratadas en la tierra,

Hallaban una recompensa proporcionada en los humildes placeres del porvenir!

La gran desgracia, si el Criador, pródigo de la vida, y satisfecho de las profundidades del amor,

Se regocijaba en las criaturas de su Sabiduría, y las dirigiese hácia la perfeccion de su naturaleza!

Hombre, hay muchos pródigos; sin embargo, la vida es mayor misterio que la muerte;

Pues la muerte puede ser una vida durmiente, — ¡y la vida es Dios presente!

*Las Cuevas* en donde se oculta el mal, son muchas; ¿quién las descubrirá?

¿En dónde está la mano bastante hábil para destruir el cáncer y sus fibras?

El espíritu astuto, se escapa de mentira en mentira;

Y el cobarde, rechazado de su trinchera, se ocultará de nuevo en su escondite.

La batalla seria inútil, si el guerrero, despues de haber matado á sus enemigos,

Los hallaba de nuevo á su vuelta, aún vivos, sanos y salvos, altaneros;

Es que el terror sacrificado, sombra mágica, arrojada cada dia en público,

Recupera la vida, en la hora en que todo duerme bajo los rayos de la luna.

Más de una vez, la razon ha respondido sábiamente;

Pero la locura, con frente de metal, no agita ménos la cuestion.

Seria un trabajo ingrato, un combate singular contra la incredulidad:

¿Se ha visto jamás el candor en un sofista, y cómo satisfacer el infiel?

Demasiado tiempo, ¡oh oveja extraviada! he seguido tus pasos errantes;

Demasiado tiempo, desertor pérfido, te he combatido como si fueras un noble adversario;

Puede ser que mi humilde talento, que un brazo demasiado débil para tu arma,

No haya podido atravesar tu corazon y tocar tu alma:

Puede ser que por causa del calor de mis discursos, y del exámen demasiado paciente de tus ilusiones,

Hagas mayor caso, los creas más loables, más sabios:

Déjame y que te baste una palabra, — eres Hombre, *Eres* inmortal!

Hijo de la luz, estudiante de la verdad, te he olvidado demasiado tiempo:

Es bastante parlamentar con un extranjero; es menester que me entretenga agradablemente con un hermano.

Gloriosas esperanzas, inefables concepciones sobre un tema divino, llegan en masa.

El Temor fué inmolado á la puerta, la Duda rechazada en las tinieblas:

Pues murió el Mesías, y nosotros en El, por la fé, su Todo es de nosotros;

Cruz y corona, amor y vida, y reinarémos en Él.

Además, hay conveniencia y hermosura en la atribucion de la inmortalidad del alma,

A fin de que esté permitido á su energía y á sus aspiraciones, tomar su vuelo y desplegarse indefinidamente.

Aprender todo, con una capacidad siempre creciente, es el privilegio de la razon,

Mas, en la época del trabajo, el tiempo, apénas si repasamos los alfabetos:

¡Cuán difícil es al hombre en el tumulto de la vida, sacudido por tantos cuidados,

Apartarse, á fin de penetrar en los maravillosos secretos,

Gozando apénas de las horas, de los medios de cumplir con sus deberes diarios!

¡Cuán poca cosa es esta débil luz de ciencia que su mirada apercibe!

Sin embargo, la ciencia es la observacion del órden en el cual los atributos de Dios se desenvuelven,

Y por consiguiente, es digna de la criatura, y digna de las pesquisas del ángel. — Sí, aunque la cosecha sea poca,

La ciencia humana tiene sus raices profundas y fuertes, mas las plantas son extrañas al clima;

Todo lo que creemos saber, exige mayores estudios,

La historia y la ciencia, la profecía y el arte, todos son la obra de Dios:

Y hay galaxias de globos, millones de séres en los cuales jamás pensó el hombre;

Nuevos sentidos, sonidos maravillosos, pensamientos de fuego traspasando el alma,

Influencias cuya fuerza sorprende, vivificando elementos desconocidos,

Atributos, energías celestes, que jamás conocerá el hombre.

*No Es* en vano, hermano mio, que la empresa excita el alma,

Y que el alma, velando en la caverna del misterio, espera alguna aventura con ardor:

No es en vano que la copa de la curiosidad, dulce y ricamente perfumada,

Es un rubí á la vista, ambrosía al paladar, esparciendo un olor exquisito.

Beberás mucho en ella, y llenará de maravillas á tu espíritu;

No velarás ya; no pensarás ya frustrado por la esperanza;

Andarás á voluntad, en donde no hay senderos, viajero sin trabas,

Trasportando, según desea el alma libre, en donde las estrellas son soles!

*Contad*, contad vuestras esperanzas, herederos de la inmortalidad y del amor;

Escuchad el símbolo de un amigo: volveos y bendecidme.

Tengo la persuasion de que un dia habitaré en varios mundos,

Y en ellos recogeré de los labios de mis innumerables hermanos, conocimientos nuevos y preciosos.

Yo suspiro por estas regiones en que la imaginacion estará satisfecha, en donde el hombre probará el éxtasis de la libertad,

Y en donde el alma, elevada á los honores de Reina, su destino reinará en la gloria.

Deseo que mi lengua agradecida se entretenga con mis amigos, de las tempestades y peligros pasados,

Y que alabe al gran Piloto que nos condujo en medio de las corrientes:

El será el hogar y el centro de la alegría,

Mi alma tiene sed de Dios, de Dios en el Hombre;

Profeta, sacerdote y rey, sacrificio garante, Salvador.

Trasporte de los bienaventurados en la persecucion de la tierra, el que perdona y se hace víctima:

¡Cuántos siglos de alegría se concentran en este tema!

¡Cuántas veces Matusalen contaria sus miles de años, sin agotarlo!

Y hé aquí la Jerusalen celeste, con todas sus puertas; una perla:

Esta perla sin precio, es la puerta por la cual hemos entrado.

Venid, caminad en sus calles de oro, y añadid á esta multitud triunfante,

Los bienaventurados del cielo y de la tierra diez mil veces diez mil:

Escuchad: cantan el cántico, y arrojan sus coronas delante del trono;

Sus almas están radiantes de amor, de gloria, de alabanza y de Inmortalidad!

Vela tus ojos: ningun hijo del tiempo verá esta vision divina,

Y el serafin mismo á tu lado, cubre su frente con sus alas.

¿No son parábolas éstas? cada una continúa su viaje:

Vos, que escuchais, y yo, que aconsejo, olvidamos todo caminando.

Atomos, exhalaciones ligeras, velan nuestros ojos,

Incapaces de entrever la esfera magestuosa de la Inmortalidad que se acerca;

Rodeado de enemigos, un sér frívolo se divierte en formar un epígrama;

El buey estúpido, conducido al matadero, no piensa más que en pacer.

¡Ay! los tesoros de la verdad, las montañas eternas,

Las esperanzas gloriosas de las cuales hablabamos, y la conviccion de nuestros corazones;

¡Ay! el vasto porvenir, y sus hechos de diamantes,

Oscurecidos por el presente de vapores embriagadores,

No nos parecen como herederos de una felicidad tan grande,

Sino como un canto agradable, sonidos maravillosos y solemnes,

Una vóz que nos agrada, hé aquí todo, ¿no son parábolas?

*Piensa* en tu alma, ¡oh hombre! pues que nadie sale fiador de su hermano.

Sabe que, sea en el cielo ó sea en la tierra, no puedes sustraerte á la Inmortalidad.

---

# LAS IDEAS.

*El Espíritu* es una esencia volátil, planando aquí y allí en los aires,

Sentinela aislado de su fortaleza, el cuerpo, mostrándose en todas partes, cada lugar tiene su turno:

El espíritu es indivisible, inmediato, sin partes, sin órganos,

Lo que él hace, lo hace pronto, pero el espíritu todo lo hace:

Agente versátil y móvil, principio infatigable de energía,

Ni el espacio, ni el tiempo, ni el reposo, ni el trabajo, afectan al tenedor del cerebro,

Su morada puede ser atacada, el mueblaje puede ser trastornado,

Pero esta partícula de Dios en el hombre no duerme, ni se cansa:

Aunque tan pronta á cambiar como el campo de un kaleidoscopio,

Ella no abraza más que una idea á la vez, y la asemeja un instante, á su imágen:

El espíritu como el azogue, trasmitido de copa en copa,

Toma de repente una forma, y en seguida se deshace de ella;

Pues, facultad inteligente, comprende las propiedades de la Materia;

Se dilata para envolver un mundo, se contrae para aprisionar un átomo:

Como de noche, una variedad de figuras extrañas se ofrece á tus ojos irritables,

Ahora, es una rueda, de repente un punto, una línea, una curva,

Cáos de cambios, danza de mosquitos en un rayo,

Rápida, confusa, cuya forma no se puede prever, ni acordarse de los movimientos sucesivos.

Así el espíritu del hombre, solo, perpetuamente móvil,

Voltea de pensamiento en pensamiento, y á cada idea cambia

Metamorfoseado por el instante que pasa, en la imágen de lo que está á la vista,

Y derramando sus perfecciones inmediatas en cada nueva fuente de contemplacion.

El mira un árbol, y sin saberlo, examina su color, su forma, su uso, concepciones enteras é individuales,

Lee, escucha la historia de un crímen, y se identifica con el autor,

Repara una accion generosa, y su corazon la abraza, como si la hubiese hecho;

El imagina el orgullo ó el placer, tocando con el pié el precipicio de las tentaciones;

O, trasformado de gloria en gloria, ve á Dios y á su Cristo.

*Así Es*, es prudente y justo, el dirigir bien el alma,

A fin de que esté propia y sensitiva al bien, y que evite el alma, objeto de su antipatía:

La costumbre la amolda y la imprime, la falta de ella la trastorna y la embota; —

Así, cuando hablamos de espíritu segun la analogía,

Y la analogía es un guia más seguro que nuestros instructores lo confiesan,

Las semejanzas están esparcidas al rededor, para ayudarnos, mas no para perjudicarnos;

Moisés, en cada uno de sus tipos, y uno más grande que él en sus parábolas

Predican en términos inteligibles á todos, las lecciones filosóficas de la analogía:

Aquí, á pesar de la inmaterialidad del sujeto, la analogía es justa;

Que la costumbre dé nervios al alma, y cuide al gladiador:

Pues que el pensamiento fortifica el pensamiento, y que las imágenes vivifican la imaginacion,

Hasta que tu espíritu familiar crezca como el gigante de Otranto.

*Ten Cuidado*, sin embargo, que este Atleta, el producto de tu cerebro,

Sea un Genio bienhechor, no un maldito Afrite;

Somete su vigor á la disciplina, y que tu discrecion le indique el término;

Nútrelo con humildad y cosas santas, privándolo de deseos solícitos;

Hora tras hora, dia tras dia, inspírale ideas de excelencia,

Arrancando el mal solo para hacerlo odiar, como el Ilote ebrio del Espartiate.

Gana así poco á poco, de un modo que atrae, el alma aún expansible,

Y que se eleva, de la contemplacion del universo, á la Mano què lo hizo.

*El Espíritu* mediano no percibe nada mas allá de sus ojos y de sus oidos;

El esterior es un mundo, y la circunstancia su atmósfera.

Hé aquí por qué las voluptuosidades palpables bastan al hombre animal;

Está pronto para hablar, lento en pensar, temiendo su conciencia nebulosa,

Para él la soledad es terrible, la soledad peor que la muerte,

No puede vivir á parte, ni respirar léjos de la multitud:

Pero las almas más nobles, marcadas en el cielo,

Caminan, independientes, aisladas, libres del mundo esterior:

Llevando provisiones de viaje, no necesitan refrescos en el camino,

Ni beber en otras fuentes que en la suya propia interior.

¡Cuán poco importa á tal hombre, los accidentes de la vida!

Lleva alas, ¿para qué le sirve un baston? si el baston se rompe, el hombre no cae:

Dignándose apénas recordar sus frivolidades insípidas que lo rodean,

Vive en el reino del pensamiento, más allá del mundo visible.

Este mundo no es sino Materia, y transitorio, el mismo es Espíritu y permanente:

El mundano se rie de esta sabiduría exaltada.

El sabio abriendo los ojos, no ve sino un calabozo, las paredes están desnudas, y la imaginacion las ordena:

Su oido está lleno de execraciones, pero escucha la dulce armonía de sus pensamientos;

El habita una choza, pero su corazon es el de un héroe, y el pabellon de su indigencia es la paz,

Es que el alma es un reino para el que deriva de las Ideas todo su placer.

---

## LOS NOMBRES.

*Cuando Dios* hizo las criaturas, Adan las nombró,

Pues Dios las habia llevado al hombre, á fin de que viese como los nombraría,

Segun hirieron sus sentidos, proclamó sus títulos;

Cada uno recibió un nombre característico, el número que le designó:

Indicó á la perdiz por su grito, y al monstruo de los bosques por su rugido,

El árbol por su utilidad, la flor por su hermosura, todo segun la verdad.

*Hay* un nombre arbitrario, al cual se une la idéa;

Hay un nombre razonable, que se ajusta á la idea:

Estos dos, sin embargo, siguen la misma direccion,

Y no es fácil distinguir la costumbre de la naturaleza,

Pues que el alma se place en unir las ideas y los nombres,

Sin pararse al exámen minucioso de la prioridad;

Y á pesar de tantas fantasías vanas, los nombres son poca cosa,

El mismo tono, en diferentes lenguas, representa ideas disparatadas:

¿Quieres un ejemplo familiar? considera unas palabras que se asemejan:

¡Cuán poca semejanza tienen los pensamientos que estas palabras sugieren!

La palabra palacio no parece convenir mal á una morada espaciosa magnífica,

Y la de valle conviene lo mismo á la idea que representa,

Montaña, como por necesidad, es una palabra magestuosa y sublime, —

Pero, ¿qué dirás de Fuente, cuya onda plateada corre al sol?

*Más* de una linda flor está sobrecargada de títulos absurdos,

Aunque haya sido nombrada por la sábia sencillez de los rústicos, segun sus encantos;

Y á menudo la ciencia presuntuosa, afectando el cosmopolitismo,

Hace una mezcla de nombres de todos los climas, igualmente desconocidos á cada uno.

Dar á una cosa lo que le conviene, es sabiduría, el nombre debe estar fundado en los detalles,

Y dar un carácter que esté en evidencia para todos, y digno de su aceptacion inmediata.

El herborista tenia una razon sencilla para cada palabra de su catálogo,

Pero hoy, sonidos vanos y pomposos inflan las mejillas del botánico;

Más de un aldeano, sin embargo, contesta con respecto á alguna flor ultrajada,

Mucho más fina que la frase retumbante, con que los filósofos la nombran.

*Es* que la locura del orgullo, y la adulacion de un homenaje bajo,

Llenan de paja las eras de la ciencia; los nombres embarazan á todos los aficionados:

El entomologista, que buscaba penetrar la naturaleza de un insecto, lo ha adornado con su nombre;

Hay muchas cualidades, carácteres muy notables, — pero sobre todo, es el más vano de los observadores;

El geógrafo visita el polo, á pesar de los hielos y de la naturaleza triste,

Y para lisonjear á algun patron inocente, llama á este pais afortunado:

El geólogo ha encontrado un hueso, la costilla de algun lagarto enorme,

Y al momento le sirve de padrino, se une á la inmortalidad de un reptil:

El cazador, divertiéndose en el Cabo, vió una antílope extraña,

Las manchas son nuevas, la celebridad poco costosa, el animal toma el nombre del hombre.

Así la ciencia se llena de tinieblas, merced á la vanidad de los hombres

Que juegan á suerte igual en esta nomenclatura necia.

*Los Nombres* de los hombres son diversos, sacados de diversas fuentes,

Aire, fisonomía, carácter, la primera idea que nos llama la atencion:

Unos son nombres de oficio, otros son títulos de dignidad;

Algunos se añaden al del padre, muchos otros sacan su orígen de lugares:

Los animales, las ciencias, las cosas, — las combinaciones, la asociacion de ideas,

Han contribuido á sus simbolizaciones, para adornar al hombre:

Y el escudo ha adornado su cimera con atributos figurados, sus insignias,

Por las cuales, respecto de un nombre secreto, se señala al que los lleva.

*El Egipto* dió el ejemplo, revistiendo á sus dioses con cualidades;

Cuernos de poder, plumas de velocidad, mitras de dominacion universal,

El áspid soberano, el círculo eterno, la vara de la justicia.

Por tantas formas, tantos sonidos místicos, manifestaron el nombre del ídolo.

En seguida vinieron guerreros soberbiamente ataviados, los gefes de la Etruria y de Troya,

Xerxes precipitando sus miriades en la tumba del orgullo, los Termópilas,

Los estandartes pretorianos de Roma, almas de extraños emblemas,

En fin, intrépidos cruzados, lanzándose en la multitud, vestidos con acero resplandeciente:

Todos estos, rodeados de símbolos elocuentes, llevaron ó conquistaron un nombre.

Eva, la madre de todos los vivientes, y Abraham, padre de una multitud,

Jacob, David, el bien amado, y todos los ilustres de otro tiempo.

Noé que trajo el consuelo, y Benoni, hijo del dolor,

Reyes y profetas, hijos del Oriente, cada uno se apropió un título verdaderamente significativo.

*Hay* nombres justamente célebres, llevando el sello del mérito,

Nombres de alta categoría, y, por consiguiente honores históricos:

Pero prestar nombres nobles á séres innobles, es esparcir sobre ellos el ridículo y el mal,

Sí, más de una mala yerba pulula de orgullo, si los hombres las han calificado de cedros.

Introducir, con el renombre, la triste medianía,

Le adquiere un desprecio más profundo, es hacer un mammuth del topo.

El hijo del comerciante no es ménos ilustrado con títulos sonoros,

Y el padre no sospecha mucho la injuria que él hace á su hijo:

Sea que tan hermosos títulos engendran el descontento sombríos murmullos contra su posicion,

Sea que hagan señalar con el dedo la mula bajo los arneses del elefante;

Es un robo el sustraer las denominaciones de los hombres célebres,

Es dejar manchar los altares de la gloria, por la tropa de la locura.

A menudo se ha sonrojado la prudencia del nombre añadido al de su padre,

Si almas marcadas, hombres nombrados por sus hechos, lo han ilustrado;

La causa de su desgracia no es ella; es el que le hace sufrir el martirio de su nombre.

¿*La Tenca* es una ballena?

Hé aquí lo que más de un necio ha pensado de su prole.

Da á tu hijo un nombre distintivo, que sea el único propietario de un nombre,

Pues seria un gran perjuicio el gozar de él en comun con cien rivales.

En esta Babel de identidades confusas el renombre no puede obtenerse,

El presidiario querria tener el mérito del filántropo, y el sabio tendria parte en los honores del idiota;

Es menester evitar el capricho y la afectacion; y no hacer nada sin razon suficiente.

El ambicioso deberia dar á su hijo un nombre nuevo;

Pues que los que han servido á los demás, podrian perjudicarlo,

O ser demasiado glorioso para él; así es, tenlo separado,

Y que él solo gane un elogio distintivo y especial.

Hubo nueve Homeros, todos cantores célebres, pero, ¿qué monumento nos queda de los ocho?

Uno solo creció, como la vara de Aaron, se hizo famoso y devoró á sus hermanos:

¿Quién sabe? para vivir, no faltaba á los otros ocho sino nombres más distinguidos;

Pero los incensarios, puestos en círculo, confundieron sus perfumes.

¿*Tú Nombre* es el de una multitud innoble, á pesar de tus altas aspiraciones?

Es difícil para tí subir, — pero intenta; quizas en esta masa, serás un Museo,

¿Llevas el nombre de una familia, el mismo durante várias generaciones?

Tú puedes alimentar la esperanza de ganar un dia, el epíteto de bueno ó grande.

¿Tú nombre es indiscreto? haz ver que eres más sabio que tus padres,

Que tu vida, tu abnegacion entera á los deberes de tu estado, avergüence su vanidad,

¿Tú nombre es discreto? Está bien, la carrera es libre;

Ningun rival reclamará tus banderas, ni te imputará tus faltas:

Que te bendiga el mundo, y que los hombres acaricien tu nombre;

Y pueda la uncion de sus elogios, perfume bien merecido,

Segnir la corriente del tiempo, como el ámbar gris en la mar;

Así tus hijos podrán decir á los suyos, y estos instruirán á sus hijos,

De que murió como ha vivido, bueno; — y nos dejó un nombre honrado.

Lo que es mejor; hay un registro en el cual tu nombre está escrito;

A tí te corresponde el ver que, en el Libro del Destino, este nombre brille;

Entónces, en seguridad, y en mejor asilo, en los cuales el tiempo y sus títulos no están,

Dios te dará su Nombre nuevo, y le escribirá en tu corazon:

Un Nombre mejor que el de hijos, un Nombre mejor que el de hijas,

Un Nombre de union, de paz y de alabanza, el nombre de Dios.

---

## LAS COSAS.

*Abstracta* de toda sustancia, volando en la banda de los pensamientos,

La idea de una cosa es de la misma naturaleza que su alma, una esencia que parece separada,

Uniéndose con intimidad á la idea, produciendo muchas cualidades.

El nombre de una cosa es de igual naturaleza que su alma; es un intérprete intelectual;

Y la materia de una cosa, sér concreto, es el Cuerpo de una criatura perfecta,

Tres y uno estrechamente unidos, como todo lo que existe en el universo.

Nada puedes añadir ni suprimir, pues que todas las cosas ofrecen estas proporciones.

Los pensamientos, las palabras, la forma, componiendo el Sér;

Aunque separadas, todas guardan armonía y se confunden,

Un todo en várias partes, cada parte extendiéndose para formar un todo.

La materia, conforme la veis, es un todo, el misterio de la verdadera trinidad:

Aun existe un misterio más profundo, que nadie, á mi parecer, puede penetrar.

Es la materia, distinta de las propiedades que representan la sustancia sólida.

Pues que el volúmen, el peso, la cohesion, existen separados de la materia,

¿Cómo á pesar de eso, puede uno formarse una idea de la materia sin volúmen ni peso?

Igual respecto al espiritual como al material; que tenga paciencia el hombre,

Y espere el ojo nuevo con el cual leerá los libros de Dios.

*Los Hombres* han hablado de átomos, como si la materia pudiera jamás ser indivisible,

Hablan, mas son inhábiles instructores, y oscurecen la verdad por sus imaginaciones:

Jamás nuestro sentido grosero ha podido concebir el átomo,

Y nada es bastante pequeño para que el pensamiento no pueda verlo:

Es que el átomo cayendo en la infinidad, jamás se alcanzará en el espacio,

Y la molécula no es más indivisible que el tahalí de Neptuno.

Cosas impalpables, multiplicadas hasta lo infinito, jamás se volverán sustancia,

Y jamás cosa palpable encerró partes impalpables;

La cantidad de los indivisibles es necesariamente indivisible, puesto que se suman tantos ceros,

Y la construccion de la materia por átomos no es sino un sofisma pueril:

Lucrecia, el sutil Anaximandro y otros varios que han seguido sus trazas.

—Pues que el error, sombra negra, oscurece la luz de los siglos, —

Hombres sin Dios, se imaginaron en su locura, poder formar la Materia,

De cosas impalpables sin cohesion, indivisibles, y por consiguiente Espíritu.

*Las Cosas* engendran los pensamientos; hé aquí porque á Tébas y á Heliópolis,

Esculturas geroglíficas recelan los secretos de los sacerdotes:

Las cosas engendran los pensamientos; hé aquí porque el Aténas de la idolatría

Fué embellecida con imágenes esculpidas, numerosas como los árboles de Academus:

Las cosas engendran los pensamientos; hé aquí porque el Bramin y el Burnam

Adornan su panteon grosero con formas mitológicas.

Las cosas engendran los pensamientos; hé aquí porque la estatua y el cuadro,

Las reliquias, los rosarios, los milagros, entretienen la devocion del Papista:

Las cosas engendran los pensamientos; hé aquí porque los amantes ántes de partir,

Mezclando la sonrisa con las lágrimas, han cambiado las prendas de recuerdos queridos:

Las cosas engendran los pensamientos; hé aquí porque cuando el montañés combate el enemigo de su tribu,

Su arma teñida de sangre despierta su venganza.

*Las Cosas* son doblemente instructivas, vistas por el ojo animal y por el espíritu,

Y el ojo se apodera en un instante de lo que el oido no aprende sino en una hora.

De aquí la utilidad de los viajes, las ventajas preciosas que producen,

Para comprender el mal de la disipacion, la fatiga, los gastos, los peligros.

Ulises, errante en muchas riberas, morando en muchas ciudades,

Aprendió á conocer á los hombres y á cultivar su espíritu;

Herodote exacto y bueno, habló de lo que habia visto,

Y cosechó los hechos en el sitio mismo, en los campos fértiles del Egipto:

Licurgo escogió en todos los climas los frutos dorados de la justicia;

Y Platon, alimentándose de la verdad por todas partes donde iba, recorrió regiones lejanas.

Los viajes que tienen por objeto las realidades, las ponen en contacto con el espíritu;

Respiramos la atmósfera saludable que rodea á la verdad sincera;

El cuadro de los hechos, trazado en el ojo, adorna la morada de la inteligencia,

En lugar de las visiones de la fantasía, que llenan de vapor á las habitaciones.

Es que cuando se trata de Ideas, el genio exagera, el espíritu mediano extenúa la verdad.

Mas cuando se trata de Cosas, uno se corrige, otro se anima y se vuelven iguales.

En cuanto á los nombres, aunque expresan una cualidad, no el accidente y el arbitrario,

El pensamiento no será ménos vago y falso si no ha visto la Cosa;

Pues en las Cosas, la cualidad y el accidente forman un todo concreto;

No pueden engañar el sentido, ni eludir la vigilancia del espíritu.

Los viajes son una fuente perpetua de educacion sin profundidad,

Pero su instruccion es del todo superficial si no añades los pensamientos á las cosas:

Merced, sin embargo, al barniz de la sociedad, las cosas sirven en vez de pensamientos,

Y cualquier ignorante que ha visto el mundo, pasa por un sabio;

Es que una mirada supera á todas las descripciones,

Pues que, á pesar de su exactitud, éstas no han dicho todo; aquellas aunque verdaderas, conducen al error;

Y el ojo más obtuso que ha visto, tiene una idea más clara de su objeto,

Que el espíritu más sutil, el cual, habiendo oido, ha dado una forma á las Cosas que ha recogido.

---

# LA HERMOSURA.

*Tú* que eres más poderosa que el hijo de Manoah, ¿de dónde proviene tu forma maravillosa?

Y de dónde viene el secreto de tu astucia, oh sábia encantadora?

Pues, eres fuerte en tu debilidad, y diestra en ocultar tu arte,

Constante á pesar de tus numerosas trasformaciones, y sencilla á pesar de los rodeos de tu complexidad.

El labio frívolo de la locura se atreve en la cuestion más profunda,

Y varios sabios deberian explicar con profusion de palabras lo que es la hermosura. —

¿Cómo distinguir los colóres que juegan sobre las escamas de un delfin moribundo?

O analizar las luces vivas de los brillantes que adornan la cola del pavo real?

O mezclar sobre la paleta los tintes de un espato iríseo?

O clasificar los colores errantes de una seda moaré?

*No* se puede coger la hermosura, ella es vaga, indefinible;

Tiene el hábito del camaleon; á cada mirada, no es la misma.

El tejido está extrañamente urdido, en desórden, aunque armonioso,

Túnica resplandeciente, como una red, imposible á desenredar.

Está sombreada de azul, el alma de los cielos de verano,

Con cintas entrelazadas de luz, el alma de los soles del medio dia,

Con rayos bermejos de vida, que corren en las venas,

Un traje de diversos colores, que se confunde de un modo maravilloso,

Hay una hermosura triple para el hombre; una hermosura doble para el animal;

Y la hermosura de los séres inanimados es sencilla; cuerpo, carácter y espíritu.

Los resultados variables que de ella manan, se multiplican en una combinacion sin fin:

Cada clase, por una graduacion imperceptible, tomando de los dos que confinan con ella:

Y cada individuo que la compone estando dotado de una diferencia que le es propia,

De modo que el más humilde de los séres creados trae su tributo á la hermosura.

En los nombres ménos favorecidos, aún, un designio premeditado brilla,

La marca patente de la hermosura, el nombre impreso de su Autor.

Es que el sello del Criador está puesto en todas sus obras;

Así el escudo es el sello público de la Creacion;

Y la familia universal de los vivientes lleva la librea del Eterno:

Pero cada uno, separadamente, como un hijo, lleva estas armas diferenciadas:

Es la hermosura bajo diversas fases, y de igual naturaleza, á pesar de sus oposiciones aparentes.

Cada moneda que acuñaba la antigua Roma, ofrecia alguna diversidad,

En las imágenes de cada César apénas se hallan dos que se parecen:

Lo mismo, si reparas los sellos que rodean las constituciones del Universo,

Verás en todos la marca del dedo de Dios: cada una sin embargo, tiene su variedad particular.

*Hermosura*, tema de la inocencia ¿cómo se atreveria hacer tu elogio?

Que los santos ángeles celebren tu gloria, puesto que el hombre ha desfigurado tus facciones.

La música deja en el oido un recuerdo de sonidos armoniosos;

Y las arcas rotas encantan la vista por unos ligeros indicios de hermosura y perfeccion:

Así es, aunque la ruina te humille, da gracias por las reliquias:

Avanza y mira en tu derredor con indulgencia:

*La Hermosura* se oculta en todas partes, á fin de que el niño de la Razon la busque,

Y que, habiendo hallado la joya sin precio, ella lo encierre en la corona de Dios.

La hermosura se esconde en el botón de la rosa, ó se pasea en el firmamento con los planetas,

Se oye, cantando los maitines del sol;

La mejilla de la pesca brilla en su sonrisa, su explendor deslumbra en los relámpagos,

Es la driada de los bosques, la nayade de los arroyos;

El oro de sus cabellos ha tapizado el cuarto silencioso del gusano de seda,

Y las olas tumultuosas marcan el compas de sus armonías;

Ella baila con pié ligero, por la tarde, en las praderas,

O descansa, extendida como un Titan, en la cima de los Alpes;

Hé aquí que se levanta, bajo un velo de brumas, la Vénus de las aguas, —

Los hombres contemplan sus encantos, —

Con las fuerzas de Briarea, ella atrae en su descenso las nubes sobre la montaña, —

Los hombres miran este gran espectáculo,—excelsa en gloria.

Lo bello y lo sublime, á mi parecer, no son sino lo menor y lo mayor,

Sublime cuando aumenta y se vuelve gigante, hermoso cuando disminuye y se vuelve hada.

Resolver por el deseo el problema de toda hermosura, seria una nocion errónea,

Explicar la sublimidad por el terror, seria un pensamiento vil.

Corazones cobardes se extremecen durante una tempestad furiosa,

Su hermosura no los alegra; pero ¿es ménos sublime por eso?

Y hombres frívolos, por una tarde de un bello dia, han gustado de las arrugas del agua;

O esta sonrisa de los mares, — ¿está sin sublimidad?

¿No sabes lo que es el sér intimidado por la hermosura de una mujer?

Y saludar con la alegría en el corazon, la voz magestuosa del trueno?

Muchas cosas tienes aún que aprender, si jamás has apercibido el terror en las flores,

Te ha faltado la alegría, si las hermosuras de lo terrible, jamás han inflamado tu corazon.

*Muéstrame* el entusiasta, cualquiera que sea el objeto de su pasion; ha profundizado una cosa,

Y hé aquí, que ha sorprendido la hermosura en su retrete único y querido, — ¡qué sagacidad!

Así lisongeado por un descubrimiento tan raro, este sér ingenuo se alaba,

Imaginándose que no hay ciencia tan bella, tan preciosa, como la suya:

Ha hallado un rayo de luz, y acaricia el tesoro en su gabinete,

Burlándose de estas almas superiores, que se bañan en los torrentes de medio dia.

La hermosura que varia en todo lo que existe, ha establecido su morada en cada sér creado,

Derramando con gracia en su derredor una sonrisa universal.

*La Hermosura* se halla en el movimiento de las nubes, y en la playa de un mar tranquilo,

En las nieves, en el silbido del viento, y en la oscuridad del cielo eléctrico;

La hermosura se encuentra en la forma de los árboles, encorvados por el peso de su follaje,

En los campos, en las colinas surcadas, en el valle y en el lago,

En las cascadas, al sol y á la sombra,

En las rocas y en los rios, en los mares y en las playas, — la tierra está inundada de hermosura.

*La Hermosura* se dobla con la serpiente de agua, y hace su lecho del nido de la musaraña,

Ella voltea al crepúsculo con el murciélago, y el topo la ocultó en su cueva.

Ella boga en las nubes con el águila, y se mueve en los tulipanes con el pájaro-mosca;

Está en medio de las vacas que pacen, y con el leopardo en sus juncos.

*No Es* todo, para el mundo intelectual, sus palabras, sus actos, sus especulaciones,

Para la humanidad frágil y caida, en todo lo que hace, por todas partes donde va,

Las ruinas de la hermosura languidecen áun en medio de nosotros,

Y los fragmentos de este sol roto, caen sobre las tinieblas.

Aun en los salvajes y los rústicos, séres viles, crueles y embrutecidos,

La gracia atenuante de algo hermoso se oculta,

De la bondad, de la paciencia, de la justicia y de la generosidad,

La verdad acogida, la ciencia honrada, las reprimendas recibidas con contricion,

Todos, en parte, han sido dotados con estas virtudes,

Y jamás hombre completamente falto de lo hermoso existió.

*La Hermosura* es un cristal á la luz de las lámparas, resplandeciente en la página del poeta;

La miel vírgen del Himeto destilada de los labios del orador,

El pan de los ángeles servido en el festin de los justos,

Se ve en la lágrima de la afliccion, se oye en la efervescencia de la alegría;

Ella sale al alba con el cazador, y vela á la cabecera del enfermo.

La ciencia ha descubierto la hermosura recelada por sus leyes misteriosas,

La esfera y el cuadrado, el cono y la curva, están formados segun sus reglas:

La mecánica la vió en sus fuerzas, la imaginacion la sorprendió en sus distracciones,

Sus ojos alumbran el dia, y sus párpados se cierran cuando viene la noche.

*La Hermosura* del recien nacido, tierno niño sin dientes, es la dependencia;

La hermosura en el adolescente de rostro rosado y cabellos rizados, es el atrevimiento;

La hermosura en la jóven bella y modesta, es la gracia,

La hermosura en el jóven de alma elevada y pura, es el candor y el valor;

El hombre, sér noble é inteligente, regocija la tierra por su hermosura.

Y la hermosura de la mujer, como un sol, la inflama por su celeste sonrisa.

*No* hay encanto contra la hermosura, Mágica de los siglos,

Que sedujo el mundo cautivado por los encantos irresistibles de la simpatía

Como Semíramis, ella es verdaderamente reina, contra ella nada es fuerte,

Los amos de la tierra están atados á su carro de triunfo.

Todo cede á la hermosura; aún no se ha descubierto en las naciones,

El alma de hierro que está completamente á prueba de su poder.

Como un dia de verano, la hermosura subyuga por su dulce influjo:

¿Quién luchará contra el Sueño? — sin embargo, que este gigante es la misma dulzura.

*Ajax* puede derrotar un ejército, pero la hermosura sola contra él lo vencerá;

Pericles gobernaba Aténas, pero era el servidor de Aspasia:

Seria una tarea ligera, un cuento rebajado, el referir las victorias de la hermosura —

Helena y Judit, Omphale y Thais, más de un nombre cubiertos de trofeos.

Una mirada enternecia al misántropo, y se arrepentia de sus votos,

Cuando la hermosura pedia, daba, y su anatema era una bendicion;

El ascético helado acariciaba la sonrisa que alumbraba su triste celda,

El la detenia y lloraba su partida:

El corazon de una abadesa se conmovia como el de una madre,

A la vista de algun rostro lindo en la oscuridad del claustro;

La demencia la besaba en la mejilla, y su llegada inspiraba al idiota:

Recibida de corazon, sin invitacion, está querida en todos los hogares;

Una cosecha alegre y espontánea de amigos crece al rededor de su asilo;

El Saber se sienta á sus piés, y la Indolencia se esfuerza en complacerla,

La Locura renunció á sus campanillas, y la pesada. Estupidez se anima;

Para defenderla, la Prudencia es temeraria; la Frugalidad la colma de riquezas:

La Desesperacion le pidió consejos, y la Abnegacion, cuando la consolaba, gozaba;

La Justicia envaina su espada delante de las lágrimas suplicantes,

Y la Misericordia, con precipitacion indulgente, ha perdonado el pecado de la hermosura.

*Es* que, reemplazando todas las ausencias, la hermosura es el sustituto de todo,

La copa encantadora del delirio y del olvido.

Ella es el sabor de todo lo que existe, realzando el precio de todo objeto presente,

El ámbar gris raro y precioso, que sutiliza cada perfume.

Oh hermosura, eres elocuente; aún á pesar de la reserva de tu lengua,

Tu seno, bella Phryné, demasiado bien se defendió delante del juez deslumbrado:

Oh hermosura, eres sábia: aun cuando enseñas la mentira,

Hombres profundos te escuchan, amable Corina, empeñados en alabar tus labios;

Óh hermosura, eres soberana; aun cuando eres esclava.

Myrrha, esta frente imperial es el monarca de tu amo;

Oh hermosura, tú eres la que llevas el premio, aun cuando os deteneis en la carrera,

Hippodame, Camila, Atlanta, — tanta gracia encanta á vuestros jueces;

Oh hermosura, eres rica; aun cuando estás vestida de burdo;

Atala á pesar de alabar su oro; en comparacion con la hermosura, no es nada;

Oh hermosura, eres noble; aunque Ester no sea sino una expatriada,

Enaltecedla, ¡oh Reyes! inclinaos delante de la magestad de la hermosura!

*Amigo Mio,* mi discípulo, que me has acompañado hasta aquí,

Hemos andado errantes en un laberinto de perfumes, siguiendo las trazas de la hermosura,

Y á medida que nos internabamos en el espesor de los matorrales,

Más de un pensamiento sorprendido nos ha invitado á andar más:

La pasion, la influencia de la simpatía, las coronas luminosas de la imaginación, —

Varios objetos tales como éstos nos convidaban á perseguir nuevas fantasías.

La aparicion de la hermosura humana, resultado de los tiempos y de los climas,

Multiforme y variable, está diversamente diversificado por la moda contagiosa;

Y notables ejemplos, entre los grandes, destruyendo el populacho, como una epidemia,

Demostrando que el gusto de una nacion cambia con los que la gobiernan.

El Egipto austero, humillado por el Griego, se afeccionó con ídolos voluptuosos,

Poco faltó para que la Grecia, provincia romana, olvidase sus esculturas clásicas,

Roma, destruida por los Godos, prefirió sus costumbres bárbaras,

Y Roma, vestida con seda, doma á Alárico y su tropa de bandidos,

La cabeza plana de la Colombia, el talle fino de la civilizacion, — y las orejas del salvaje, —

Todos pasarán por hermosuras; y por razones graves.

En primer lugar, en cuanto al último: la Providencia en su misericordia modifica el gusto por la circunstancia,

De modo que, cuando la Naturaleza dice, es preciso, su criatura obedece con gusto;

En segundo lugar, en cuanto al penúltimo: aunque la locura de la vanidad se esfuerce en perder la proporcion,

Por todo esto, los defectos de aquellos á quienes amamos serán pronto estimados;

En tercer lugar, en cuanto al primero, el jefe y la princesa, estropeados ó deformes en la cuna,

Inducirán á esclavos lisongeros á que imiten la deformidad de los grandes:

Así es como el celo servil desfigura los tipos de la hermosura.

Cuando Alejandro multiplicaba sus conquistas, el cuello de través era una gracia,

Y los soldados aprenden á alabar las cuchilladas de la frente de su gefe.

La juventud ha querido lisonjear la vejez contrahaciendo sus cabellos blancos;

La moda, parásita del Rango, imita los defectos y los débiles,

Hasta que el Gusto general haya pervertido los sentidos de la hermosura.

*Cada Hombre* tiene su sistema; sin embargo, todos están de acuerdo;

Un modelo perfecto de gracia humana cautivaria al mundo entero:

Que fuese el hombre en el resplandor de su vigor, ó la mujer encantadora, todos reconocerian su hermosura,

El Cafre y el Circasiano, los Rusos y los Indús, el Breton, el Turco y el Japonés.

No todos del mismo modo, ni todos á la vez, pero cada uno en proporcion de su inteligencia,

Mayor pureza de costumbres, y un grado inferior de corrupcion:

Pues, es en el tribunal de la Razon que el verdadero modelo de la hermosura se fija,

Y los vicios, las costumbres, el capricho, no han podido destruirlo:

Entónces, el modelo de la razon indica las tres perfecciones del sér creado,

La forma, la ciencia, y el corazon sensible felizmente combinados;

Una bella morada amueblada por la Sabiduría, la morada de un alma bien nacida,

Hace la gloria de la humanidad; rara vez la has visto.

*El Cuerpo* tiene su hermosura; el pulido superficial de una estatua,

La simetría y la forma de las facciones, cinceladas, coloreadas con tanta finura,

Tal es, sin embargo, el artificio seductor que engaña á la mitad del mundo,

La ilusion sábia por la cual la naturaleza repara las averías de la vida; —Y los que no están engañados son pocos.

¿En dónde está el sabio entre mil, que no ha tomado la forma por la hermosura?

Pero ten cuidado; pues la vanidad y el pecado, la malicia, el odio y la sospecha,

Entristeciendo la fisonomía, desencantarán sus atractivos.

La hermosura, necesariamente complexa, exige el alma y el cuerpo,

Aunque muchas medallas falsas pasan por verdaderas;

Es verdad que, á menudo, la hermosura coexiste en el sér creado con la excelencia,

Y, sin embargo, muchas furias han habitado formas angélicas,

El espíritu sutil descubrirá en la hermosura superficial

Estas manchas que se escapan al ojo del hombre sensual.

*Hay* una hermosura para el espíritu; la inteligencia, cuando está completamente en flor,

Derrama un perfume exquisito, se vuelve alma, y se llena de amor y dicha.

Dirige tus pasos hácia el lecho de muerte de algun pobre hambriento:

Sus facciones se contraen, está lívido, moribundo; allí no hay hermosura fisica:

Jamás se tuvo por erudito, jamás bebió en la fuente de la ciencia,

Pertenece al pueblo bajo; la hermosura de la razon no está aquí:

Pero, ¿ves? el ojo que se nubla brilla del amor celeste,

Cada mirada está radiante de alabanzas, como si el alma adorara con los serafines,

Cuanta miel está depositada en sus labios, elocuentes de reconocimiento y de oraciones,

Qué triunfo tranquilo reina en esta frente. —

Qué gloria trasparente existe en sus mejillas flacas, —

Cuán bello es su rostro — ¿No es el de un ángel?

*Es* en estos tres atributos, mezclados, combinados á lo infinito,

Que consiste la hermosura humana, en todas las maravillas de su poder;

De la hermosura humana nace la intensidad del Amor;

Sensibilidad, pensamiento, deseo, las tres fuentes fecundas de la afeccion.

Hijo de Adan, ó hija de Eva, ¿estás cautivado por la naturaleza,

Y tu mirada novicia está deslumbrada por la forma encantadora de la hermosura?

Aquí no es sino un amor terrestre; no es ménos digno de algun honor;

Lo que Dios hizo para encantarnos, es preciso que el hombre no lo desprecie.

Sin embargo, como hijo de la razon, lleva tus miradas más allá,

Pues la edad, la enfermedad, los cuidados, el pecado, nublarán la superficie:

Haz por tener un amor más sublime; déjame seducir por los encantos del alma, —

Dulce, complaciente, tranquila, ó adornada con la librea brillante del saber:

Sin embargo, hay un grado mayor; obliga el alma á perfeccionarse, —

Gana estos trofeos del amor perfecto:

Añade las riquezas de la razon, y una hermosura modelo segun tu gusto,

Las joyas de esta gracia, la más noble de todas, que tan bien sienta al alma;

Así poseerás un tesoro, grande en la tierra y en los cielos,

Hermosura, sabiduría, bondad, en una criatura, imágen de su Dios.

*Así*, acabemos: con paso débil y vacilante,

Yo persigo la hermosura por todo el universo, y descubro su morada, la Ubicuidad:

En todo lo que Dios ha hecho, en todo lo que el hombre ha destruido,

La hermosura languidece, ó sus despojos, molde y barros rotos,

Y ahora, habiendo andado mucho tiempo errante, á merced de nuestros deseos,

Cogiendo en el jardin del mundo algunas flores escogidas,

Busquemos exactamente el secreto de su esencia,

Y adivinemos en enigma, de Zorobabel, ¿De dónde viene el poder de la hermosura?

*La Fealdad* no es natural con nada, pero es un atributo del mal concreto;

En todo sér creado, cuando el mal está á lo peor, la borra no está sin atractivos;

Nos hemos precipitado en el abismo, pero eramos sublimes ántes de la caida,

Pues que el hombre originalmente perfecto, era la imágen graciosa de su Criador:

Así el mal recien-nacido está sazonado del bien anterior,

Y el hombre lleva consigo, áun en el crímen, los miembros marchitos de la hermosura,

Las pasiones no son quizas, más que generosidades pervertidas; el ladron roba para sus hijos;

El asesinato vengaba la inocencia, ó lavaba la vergüenza de la sangre.

Muchas virtudes cargadas por el exceso, caen en medio de los vicios:

Muchos vicios, sostenidos por la indulgencia, navegan en medio de las virtudes.

Es que, aunque el pecado sea el odio, torpeza amarga y sucia;

Pues que rechaza todos sus dones contra el Dador,

Cuando el vicio se identifica con el pecador, parecerá participar de sus atractivos,

Y velará bajo una capa seductora su piel leprosa;

Los rayos de una hermosura perdida iluminarán su oscuridad,

Y la refraccion de esta luz alumbrará la horrorosa joroba.

*Quizas,* no es sino una imaginacion futil, pero me sorprendió en medio de mis sueños,

Como dando cuenta de los placeres, sin atenuar de ningun modo, la licencia.

Nuestra fuente primordial fué la hermosura, y suspiramos por ella para siempre;

Pero el pecado ha llenado el sendero de espinas; nos apartamos de él, nos extraviamos, estamos perdidos.

*Dios,* el bien sin mezcla, es la raiz y el tronco de la hermosura,

Y es de este tronco que cada hijo de la razon, deriva su existencia.

Es por consiguiente, la intuicion, un violento deseo de la antigua morada,

Un retorno delicioso á la fuente, de donde nuestro espíritu ha emanado,

Que llevan estas almas oscurecidas, aunque ignoran la causa,

A la claridad de los débiles restos de esta luz de su hermosura primitiva,

De modo que beben á grandes tragos, expatriados idólatras, en los pozos de la creacion,

Aguas turbias en lugar de fuentes vivas cuyo orígen es el Criador.

*Es Verdad* que estando cargado con el cuerpo, el apetito espiritual se deprava,

Y que el hombre sensual, cuyo gusto está viciado, se embriaga de poluciones:

El impulso queda, pero no distingue nada: su hambre se regala con inmundicias;

Su amor á la hermosura, aunque natural, anhela la hermosura perecedera.

Tiene sed de lo hermoso, por todo esto; pero su ideal exquisito se volvió grosero.

La sed misma hecha altanera, no es ternura ya, es una pasion.

Se acuerda de la dicha de la luz, pero su memoria es la de un anciano,

Anciano ciego desde la cuna, el cual en otro tiempo vió el sol,

Y cuya larga experiencia de la noche ofusca las reminicencias de la niñez,

Hasta que su más brillante concepcion del medio dia, no sea sino una sombra del negro.

*Hé Aquí*, pues, tu fuerza maravillosa, oh hermosura que triunfa de todo;

El esquicio de nuestra mejora, que no es sino una sombra, el sér creado puro y gracioso,

Que invita á la conciencia, y que admiramos temblando:

Y una sed ignorante de Dios, la raiz de todo placer;

Natural á los séres creados, á pesar de su ruina, y tan antigua como el alma.

Es que Dios, poniendo su sello, confirmó él mismo, el modelo de las proporciones,

Rico en amor, abundante en sabiduría, perfecto en la plenitud de la Hermosura.

# EL RENOMBRE

*Suena* la trompeta, desplega tus alas, arroja tu reló en el aire,

Despierta, Oh, Renombre, el mundo dormido, y llena la esfera de tus ecos!

—Se extremece al sonido de tu charanga, y el viento trae unos murmullos huecos,

Miradas deslumbradoras, manos que hieren el horizonte, declaran que han oido tu mensaje;

Rodando, sublevándose contra el mar, este torrente de rostros que alzan la vista,

Estas lenguas innumerables se apresuran en esparcir la historia sorprendente;

Este ruido confuso de voces nuevas se vuelve por fin el mugido de una catarata,

Y esta noticia exagerada, será llevada con rapidez de ola en ola,

Hasta que estos clamores ruidosos, debilitados poco á poco por la distancia,

Se apaguen avergonzados, retrocedan de espanto, y se extingan.

Entónces el Silencio sonámbulo, dejando sus sitios profundos,

Cubierto de nubes, deslizándose lentamente, sombra fria con paso furtivo,

Se mezcla aún otra vez en la multitud, y camina hablando en voz baja,

Calmando todos estos oidos, deseosos de saber algun nuevo Prodigio.

*Así*, todo vuelve á la tranquilidad; pero nada de lo que pasó se olvidó;

El recuerdo de la trompeta existe en todos los corazones, y los agita:

Cada uno, sea que envidie ó que admire, habria querido que hubiese sido su suerte,

Lá de llenar así el mundo deslumbrado de renombre, de terror ó de sorpresa.

Lo que atizó su fuego sacrílego, Eróstrato de Epheses;

Es lo que abrió tu tumba, cuando bajastes á ella vivo, Pitágoras, peregrino de los infiernos;

Por eso que Empedocles se precipitó en las llamas del abismo;

Por eso es que los conquistadores, los regicidas, los rebeldes, se atrevieron á cometer tantos crímenes peligrosos.

En todos los hombres, desde el monarca hasta el mercenario, el amor al renombre se oculta:

El salvaje y el filósofo miran uno y otro, sus obras con orgullo:

Aun en la hora de la muerte, el ojo que se nubla brilla con la esperanza de la celebridad,

Y el guerrero herido de muerte se regocija, porque la gloria es el bálsamo de sus heridas.

*El Renombre*, es en efecto, un homenaje dulce á sí mismo, ofrenda que encanta el ídolo,

El néctar espiritual que apaga la sed del espíritu, el pan intelectual del alma,

La evidencia manifiesta á todos de una existencia inmaterial por venir,

La prueba que el alma es indestructible, cuando está disuelto su tabernáculo.

Además los numerosos placeres del renombre son buscados por los impíos y por los justos:

Placeres diversos, y sazonados para todos los gustos:

El pensador gusta del renombre como un ante-gusto de la feliz inmortalidad.

El hombre laborioso y estimable lo quiere, como un símbolo de justa apreciacion,

El egoista como un medio de adelanto, para los que le son queridos,

Y las almas vulgares, porque están lisonjeadas de que el hombre sepa que han existido.

*Hay* un amor irreprochable al renombre, cuyo deseo de hacerse justicia es la fuente,

Cuando el hombre ha ganado por su talento, y reclama francamente el honor que le es debido.

Entónces el renombre sirve de estímulo al sentimiento íntimo del mérito,

Regocijando por la atencion y el agradecimiento, recompensa de sus esfuerzos.

Hay, sin embargo, una imitacion sórdida, una sed calenturienta de celebridad,

Que acompaña la vanidad y la insolencia; no teniendo consideracion al mérito:— Entónces el renombre es una maldicion;

El alma se infla de aire infecto, la chispa cae y estalla.

*Causas* frívolas, largo tiempo divulgadas, producen grandes resultados,

Habeis visto al químico mezclar gases invisibles;

Hé aquí, el producto es una sustancia, un precipitado pesado y negro:

Así el renombre, haciendo sonar sus lenguas innumerables en el silencio,

Puede con nada crear frutos, y sus flores se nutren de aire.

Varios han obtenido honores, títulos y riquezas,

Por causa de mentiras efímeras, de alguna equivocacion fortúita;

Varios, naufragados sobre los escollos de la infamia, han luchado contra el desprecio,

Víctimas de las insinuaciones de la envidia, de las calumnias inventadas contra la inocencia.

¿Quién está al abrigo de la calumnia? sus flechas están lanzadas al acaso.

¿Quién está á prueba de la sospecha? los más nobles han sido presos en sus redes.

La mujer del César, aunque sin reproche, fué inmolada por el falso renombre;

Y en los negocios de este mundo, el Rumor es un gigante que nos arruina ó nos salva:

Varios pobres, varios ricos, han atestado su poder popular,

Y más de un ejército, preso de un terror pánico, ha perecido como el de los Asirios.

*Sin embargo*, si la oportunidad no vale nada, espera tu hora;

A ménos que sea un objeto de comercio ó de conquista, no temas nada por tu carácter.

Si un mentiroso te acusa de un delito, no te apresures en contestar;

Al contrario, déjale por algun tiempo, el campo libre: tu honor se aprovechará de ello:

Jamás se ha propagado la calumnia, sin que el buen sentido la haya descubierto.

Y la inocencia se sustrajo á la justicia, como un mundo sonriente rodando fuera de las tinieblas del Cáos.

*El Corazon* noble es un sacrificio celeste: ¿se igualará á los que se arrastran en el polvo?

¿Les dirá que lo que Dios aprueba merece sus elogios?

Jamás ácogerá este pensamiento; pero persiguiendo en triunfo hasta los cielos, su carrera luminosa,

Hallará en medio de sus trofeos, el renombre que él desdeña.

El alma grande es un altar sobre una montaña: ¿bajará el sacerdote de esta cima alta,

Para sus ofrendas y el culto de los habitantes del valle?

¿No preferirá, con perseverancia magestuosa, grande, aunque aislado, ejercer su ministerio,

Persuadido que vendrá el tiempo en que los peregrinos acudirán al santuario?

El renombre es el derecho de nacimiento del genio; y poco le importa la demora:

El heredero no se apresura por obtener su patrimonio, sabiendo que su derecho es eterno.

El poeta indolente del Avon, se inquietaba poco de su renombre,

Y el historiador profundo del Paraiso, ¿se ocupaba del sufragio de sus contemporáneos?

Homero en lugar de afligirse, confió todos sus honores al porvenir,

Y Horacio, en pié sobre una garita, oyó el elogio de los siglos.

*El Lino* humeante se inflama, y la llama puede alumbrar á un mundo;

¿En dónde está el que desdeñaba el humo como un vapor infecto y negro?

El arroyo del pueblo crece, es un rio, y este rio enriquece un reino,

¿En dónde está el que se jactaba de poder saltar este arroyo?

Tales son los primeros pasos de los hombres célebres; á los ojos de sus contemporáneos son poca cosa,

El juicio de la posteridad, mucho más equitativo, los fijará en las órbitas de la Grandeza.

Hé aquí porque Momus, el burlon, censurando el andar de la Hermosura,

Perseguido por las voces, expulsado de su trono en medio de las estrellas, obtendrá el premio de su presuncion.

En efecto, como la sombra de una montaña se prolonga ántes de ponerse el sol,

Hasta que esta altura que lo oculta haya oscurecido toda la comarca,

Así el Renombre de los hombres grandes lo enaltece; sus imágenes crecen y se elevan ántes de desaparecer:

Pero la sombra del alma es ligera, y la tierra está llena de su gloria.

En cuanto á tí, discípulo de la verdad, que espera tu elogio de Dios,

¿Quieres la aprobacion de los hombres? — no la busques, no la evites.

El antiguo renombre tiene arteson de cedro, y sus muros son de mármol;

El renombre moderno habita una choza, sencilla y temporal:

No amontones los tesoros de tu alma en este cuarto húmedo,

Por temor de que la tiña de la destruccion corroa tu túnica, y deposite sus huevos sobre otro objeto,

O que el hollin de una reserva desesperada despoje tu oro de su resplandor,

Hasta que el explendor se parezca al metal;

O que ladrones, abriéndose paso para robar, reclamen tus pensamientos adornados con joyas,

Y volviendo sobre tus pasos, te acusen, — ¡tú eres el que los ha robado!

*Hay* magnanimidad en el desprecio del renombre, siempre que sea uno digno de él,

Cuando uno se precipita, con la intrepidez del poder, un sentimiento íntimo de su mérito:

Hay pequeñez en estos celos del renombre, que se parece á una debilidad,

Arrastrándose con tanta precaucion, por temor que le disputen su título.

Así la fuerza del gigante se une al alma del Genio,

La confianza fortifica su cuello, y se lanza enseñando las defensas del poder:

Anda errante en los bosques, ó se calienta al sol en los campos,

Y alarma á un ejército de temerosos:

Al contrario, hay un Talento imitador cuya seguridad depende de su ligereza,

Sér tímido y disimulado, que vuelve sin cesar sobre sus pasos, no atreviéndose á mirar de frente á su amigo:

Pronto en volver á tomar, hábil en aprovechar la ocasion,

Avido de alabanzas y triste por perder un ápice de su gloria.

Es un pobre defensor de su renombre, el que está siempre al tanto de conservarlo sin mancha:

Tanto cuidado es un indicio de debilidad, la guarnicion cuenta sobre el centinela.

La fuerza es pasiva; desdeñando justificarse, espera con paciencia una reaccion,

Ella sabe que la verdad es grande y que triunfará un dia;

*Es Raro* que la pureza de los motivos, que la nobleza del alma se someta

A probar sus derechos, á hablar de los errores que se cometen con ella, ó á convencer á alguien de su mérito.

La conciencia feliz y altanera se cuidará muy poco

De lo que amigos celosos ó enemigos envidiosos, ó tontos vulgares hayan pensado.

¿Se demorará el águila en su vuelo, para castigar la petulancia de los gorriones?

¿La palma doblará su diadema para reprender la zarza que está á sus piés,

En lugar de ayudarla á subir, si tiene esperanza y si es ambiciosa?—No, más de una injusticia, más de una mirada despreciadora, más de un ultraje,

Está descuidado por el noble desden de los amigos del verdadero renombre:

Saben que la gloria se colorea en bien ó en mal,

Segun el carácter de los que la distribuyen, como el vino toma el sabor del pellejo:

Si la sensibilidad del genio cuenta en secreto las injurias que ha recibido,

Ocultará juiciosamente los dolores, de los cuales la multitud endurecida se burlaria:

Pues el alma superior se entristece con razon cuando considera la pequeñez de sus hermanos,

Y que la firme seguridad de sus méritos la consuela y la regocija.

*Acabemos*, amigo mio, mi discípulo; — busquemos nuevos pensamientos, nuevos temas;

O el deslumbrador Renombre, con sus fuegos pérfidos, nos atraerá para siempre.

Es que no hay motivo concebible que no pueda alistarse bajo su bandera,

Y el tiempo nos faltaria, la paciencia se agotaria, si fuera preciso enumerar á este ejército.

La mina es profunda, tiene vastas ramificaciones, — ¿quién puede explotarla?

Años de reflexion dejarian apénas principiado este sugeto inmenso, el Renombre.

No hay materia en el universo que esté de tal modo encadenada con alguna otra,

Como un tratado completo sobre una cosa que podria ser la historia de todo lo que existe.

Y ántes de que una tésis sola haya sido discutida á fondo,

El pensador errante se perderia en el laberinto de la existencia.

¿En dónde estaria la sustancia, y el espíritu que no tuviera parte en el Renombre?

¿En dónde estaria el hecho inconsecuente, ó la hipótesis fuera de su lugar?

El manejo de este vasto tema, se extenderia del pasado al porvenir,— Apoderándose del presente en su camino, como un viajero cansado por el tiempo;

Hombres de todas clases, sus acciones, sus esperanzas, sus fortunas, sus ambiciones,

Acontecimientos y objetos de todo género, clima, circunstancia, costumbre,

El dinero y la guerra, el temor y la esperanza, la satisfaccion, los celos, la devocion,

La habilidad y el saber, la verdad, la mentira, el conocimiento de lo pasado y de lo venidero,

El orgullo y las alabanzas, el honor y el deshonor, consejos, ejemplos, rivalidades,

Los que excelsan en virtud, y aquellos á quienes ha cansado el vicio, tanto como la nube de espectadores neutros, —

Ola trás ola, con el ímpetu de una inundacion, acuden de las multitudes de pensamientos,

Colmando este sugeto desmedido, la altura y la profundidad del Renombre.

Descontento, áun alarmado, cuando mis piés han tocado el quicio,

He regado estas flores, estos frutos, mi ofrenda, sobre este altar:

¡Mirad! cuán vasto es el templo, — la bóveda es la morada de las nubes!

Sin embargo, se podria llenar la inmensa extension, con volúmenes sobre el Renombre.

# LA LISONJA.

*Los Sordos* alaban la música; — pero ¿está despreciado este elogio?

No; el músico lisonjeado lo escucha con alegría.

Los ciegos alaban la hermosura; — pero ¿está desaprobado este cumplimiento?

No; aunque falso y poco sincero, la mujer lo escucha con avidez.

La Locura habla en voz alta de los raciocinios los más abstractos de la Ciencia:

¿Odia ésta por causa de su inanidad? — la Ciencia la juzgó más sábia.

El mundano y el voluptuoso, para conseguir sus fines, han rendido homenaje á la religion:

Y el hombre de bien ha dado un voto de gracias por un convertido, cuando otros no han visto sino un hipócrita.

*Ninguno* de ellos, sin embargo, ha sido realmente engañado, ninguno ha añadido fé á estas lisonjas;

Temian que el corazon no estuviese podrido, aunque esperasen que la piel fuera sana:

Pero el perfume de estos frutos, tan agradable á la vista, era tan dulce,

Que el no haber visto sino manzanas de Sodoma, hubiera sido un desencanto atrevido.

Así, por un gran esfuerzo, creyeron que todos eran sinceros, cerrando los ojos;

Imponiendo silencio á las modestas insinuaciones de absurdidad:

Olvidan las enfermedades que hacen este homenaje quimérico,

Y sus corazones indulgentes velan las faltas que no quieren ver.

Es que el incienso gusta al ídolo, y no quiere hacer oprobios á sus suplicantes,

Y si los convencia de falsos, sus honores moririan con los suyos:

*El Mundo* está lleno de necios: y la lisonja baja viene de los insensatos:

Así, este parásito, adulador diestro, se hace rico y poderoso,

Unas veces se inclina como un junco, arrastrándose delante del orgullo fatuo,

Otras se da buen tono, alimentando los caprichos de la vanidad;

Lo he visto escuchar á los simples, en silencio, fingiendo la sorpresa,

Prestar el oido á algun rico estúpido que expone la pobreza de su espíritu;

Lo he oido disputar con el porfiado, protestando que no lo convencerian,

Para lisonjear á algun pobre mozalvete que temia sábiamente el mal suceso:

Hace poco, apénas ganaba,—á fin de exaltar su triunfo luego;

Ahora, apénas quiere perder,—pero no cesa de admirar su habilidad;

Alaba su propio mérito, á fin de que el jefe obtenga la gloria de su subalterno;

Confiesa humildemente su indignidad, á fin de que el jefe se glorifique á sí mismo.

Tiene muchos artificios, muchos modos de engañar,

Pero cada red es el egoismo, cada atractivo es el elogio.

*¡Escucha!* quisiera prevenirte, armarte de antemano; pues las armas que le sirven son cortantes;

Y aunque mi alma lo desprecia, he observado de léjos su destreza.

El artificio está en todos sus pensamientos, él combina, á fin de engañar mejor, las contradicciones,

Y cuando combate, en el hombre, se une con el pérfido amor de sí.

He reparado cosas extrañas, contrarias á lo que pensamos de costumbre;

Quitamos la superficie aparente, á fin de sondear las profundidades desconocidas.

Es el lisonjero que eleva el amante á las nubes, áun á costillas de la querida;

Tanta sabiduría, tanta gracia y bondad, — ¿harémos unos esclavos de ellos?

Hasta que el Narciso, enamorado de sí mismo, inundado de lisonjas,

Es engañado con la constancia y el ardor del amor por la alabanza diestra de la amistad.

Por otra parte, excitará á un padre censurando á su hijo.—

¡Oh pimpollo degenerado, de un tronco tan noble, tan excelente!

Se abstendrá de elogios, aunque merecidos, de un hijo delante de su padre;

Y rara vez alabará la hermosura de una hija delante de su madre:

No por eso celebra ménos á la hija delante del padre, y alaba al hijo con calor delante de la madre:

Sabiendo que el amor-propio no intervendrá, resistiendo á los aplausos, merced á los celos.

Economiza la hipérbole en que la vehemencia de los elogios humillaria,

Puesto que pocos padres quieren ser reputados inferiores á sus hijos:

Y el lisonjero, contando con malicia sobre la vanidad que se oculta en el fondo del corazon de la madre,

Su lengua tardó en hablar de las gracias de la hija.

Pero si desciende de una generacion, habla al abuelo de su nieto,

Porque esta alabanza disminuye el honor del hijo;

Y la hija de una hija puede exceder en hermosura, en amor, en saber;

Es que, sin pensarlo, la vejez se dice á sí misma, — no puede ser mi émulo.

*La Lisonja* adhiere como el gloton; tiene áncoras que se agarran al suelo,

Semilla viva, natural, sutil, robusta, indígena.

Abre el tesoro de tu memoria, y toma lo que está á mano,—

La accion honrosa, la frase espiritual, por las cuales lisonjearon tu orgullo;

Cuantas veces en tu aislamiento, has tocado esta cuerda, ella te ha consolado en la multitud,

Merced á ella, te paseastes como en un sueño, y levantaste la cabeza encima de tus semejantes;

Este dulce sol de un instante ha compensado meses de tristeza, — Desechando los mares de la apatía, y encendiendo el fuego de la ambicion:

Aún más, el perfume de este aroma, mezclado en la copa de la existencia,

Se volverá á hallar en la borra, y el sabor será delicioso.

*Al Perezoso* y al estúpido, la lisonja fué á menudo útil;

Ella excita la emulacion y anima el corazon abatido.

He visto los objetos del lisonjero distintamente reflejados en la superficie,

En donde el amor propio derrama las alabanzas, á fin de recogerlas él mismo.

Es un comercio, palabras puestas á interes:

Una solicitud de votos, en donde todo siente la parcialidad:

Este imbécil es un inocente; que tu conmiseracion indulgente se preste á sus caprichos:

Si un poetastro cita tu cancion, considera la reputacion de su poema:

¿El pintor alabó tu diseño? se condescendiente, publica su cuadro;

El espera que le devolverás su atencion; dale las gracias por tus elogios.

*Sin Embargo*, si la lisonja es delicada, no siendo importuna y viniendo á propósito,

Aunque su verdad te sea sospechosa, se al ménos generoso, porque es graciosa.

El diestro ladron de Lacedemonia obtuvo el elogio de sus jueces,

Y más de un bandido, genio en su vocacion, es aplaudido.

Su intencion puede ser buena,—y eres deudor de su lengua;

Apresúrate á pagar la deuda, con compasion, con finura:

Es preciso que no te crea preso en la red, ni que se aperciba que tu cumplimiento es tan falso como el suyo,

Aunque sea un enemigo que te sonria, que respete en tí al amigo sin temor;

Una mirada penetrante, una palabra picante, le dirán que estás en guardia;

Ten piedad de su debilidad, aunque tu mirada penetre en el fondo de su alma,

Que no sospeche tu discrecion: guarda su secreto, y el tuyo tambien.

*Lisonjero*, te arrepentirás de tu oficio, aunque ofrezca tantas ventajas actuales;

Esta mercancía se venderá á buen precio; no destruirá ménos tu crédito,

La copa que embriaga es tuya, el que bebe en ella se cansará:

El artificio y el fraude son tuyos; pero la decepcion no gusta más que por algun tiempo.

Y aunque, durante su frescor, tu perfume se parecia á los rocíos de la caridad,

Ella infectó pronto tu incensario con el olor de un humo áspero.

Es que el alma superior te descubrió de repente, contestando por la comiseracion á tu inanidad,

Ella vió que tu celo no era sino interes personal, y no se dejó seducir por una vana gloria:

Y el espíritu pusilánime, inchado por las alabanzas, desdeña al que lo colma de ellas,

El necio se vuelve su tirano, porque lo has calificado de grande.

El alma mediana de los hombres ordinarios, que tu música habia primeramente encantado,

Luego, cuando las armonías se callan, se cuidará poco de sus ecos;

Pues, ó discernirá tu falsedad, sabiendo que no merece lo que le atribuyes,

Y odiándote por tus mentiras, se despreciará pronto á sí mismo, por causa de la verdad,

O si el mérito laborioso es digno de alguna lisonja,

Aunque por un tiempo, su debilidad haya probado el éxtasis de su prestigio,

¿No se apercibirá demasiado pronto, con la pena de su espíritu molesto,

Que tu lengua exagerada lo ha despojado de su justo renombre?

Tú eres todo para todos los hombres, por fines engañosos é interesados,

Así no serás nada para nadie, cuando vean cuales son tus fines.

*Aléjate*, jóven literato, aléjate de los acentos de la Lisonja,

Tiene la voz armoniosa de las Sirenas, para hechizarte y hacerte traicion.

Su lengua destila la miel, pero es la miel de Antycre;

Su rostro es un disfraz seductor, pero la deformidad se oculta detrás;

Llega con paso de reina, anunciada por la hermosura,

Pero cuando se retira, la cola de su túnica está llevada por la Repugnancia, enana horrorosa.

*Conócete* á tí mismo, en mal y en bien, y la lisonja no te hará daño ninguno;

Sus palabras te servirán de aviso, te humillarán y te instruirán:

Pues el adulador te aplaudirá sobre todo á causa de lo que más te falta,

Y sus felicitaciones serán siempre las más calorosas, en donde el hombre ménos lo merece.

Hé aquí, la lisonja es doblemente pérfida; ella rechaza lo que su víctima tiene de mejor,

Y para aliviar la conciencia de un insensato, alaba la excelencia de lo que tiene de peor.

Por consiguiente, es peligrosa, — es el caso de todas las mentiras:

Añade fé á sus fábulas, y pereces si te conduces por semejantes consejos.

*En fin*, jóven literato, se caritativo, — áun con el adulador convencido;

No seas para contigo, un Bruto, severo en tu propia causa.

Perdona el elogio exagerado, pues que hay un impulso natural, — Que excita al alma generosa á prestar á los hechos el colorido de los sentimientos:

Considera con indulgencia los intereses personales de cada individuo,

Que tus excusas sean ámplias y liberales; ¿esta enfermedad no es tambien tuya?

Sondea tu alma, y se humilde; la misericordia mora con la humildad;

Así, los mismos disimulados verán tu compasion, y te amarán.

Aparta con dulzura, la mano acariciadora de la lisonja,

Pues la política y la atencion han llevado su traje, y no tendrias razon en reprenderlos.

*Eres* incapaz de robar: pero las flores en el jardin de un amigo,

Son tuyas; escoge con confianza; titubear seria desprecio:

Tú detestas la lisonja: pero un generoso exceso de alabanzas

Es lo que un corazon honrado puede conceder, y la caridad que dudase de ello, seria falsa:

La diferencia está en el fin que te propones; la complacencia y la bondad tienen por madre á la caridad,

Pero los designios inicuos de la lisonja son egoistas, malhechores, viles y odiosos.

---

# LA SATISFACCION.

*La Piedad* y la satisfaccion, — hé aquí las columnas de la felicidad,

Joaquin el que la estableció y Boaz, en ella está su fuerza:

Y en sus capiteles el trabajo está en forma de flores de lis, el fruto y la flor del lotus,

Tipos encantadores y perfumes de santidad, de inocencia y de hermosura;

Las columnas están ricamente adornadas con cadenas de oro,

Y están en pié en el pórtico del templo, la casa en que la Gloria habita.

*El Cuerpo* pide el alimento, y el espíritu tiene sed de paz,

El que los tiene, nada le falta; pues todo lo demás es vanidad.

El disgusto salta por encima del placer, para volver á caer por este lado del dolor,

Y grandes bienes causan grandes cuidados, sobre todo, cuando crecen con rapidez,

Aunque muy poco sea una desgracia, demasiado, acumula los males,

Si la Sabiduría no está allí, moderando los deseos;

Es que el deseo siempre insaciable, se queja sin cesar de sus necesidades,

Y que de costumbre, es más necesario inculcar la satisfaccion á los ricos que á los pobres.

Este abismo devorador se abre aún, no está satisfecho,

No, aun cuando arrojaseis en él todos los tesoros de Roma, — pide víctimas más ilustres;

Así, cuando el oro del avaro no llena la medida de su desarreglo,

Curtius se precipita en el abismo, y la avaricia lo cierra encima de él.

*Mira* la Independencia bajo sus harapos, contenta á poco costo;

No inquietándose por nada, agradecida por todo, no se queja de su pobreza:

He visto en otro tiempo á alguien ganar su pan con la sonrisa en los labios;

Es herborista, que coge flores en las montañas;

Y ahora, sentado en la rivera, su hijo sin madre á su lado,

Se calientan á los dulces rayos del sol, —

Díme; ¿ves en su frente las nubes de la inquietud avara

O los ojos muertos de los niños cansados del placer? —

Hay más alegría en la vida para este pobre espigador de los pantanos,

Que en medio de esta masa de ricos cuyos beneficios engendran el descontento,

*He visto* á muchos ricos, cansados por los terrores de la pobreza,

He visto á muchos pobres sostenerse, con toda la indiferencia de las riquezas:

El rico tenia el alma del pobre, el indigente el corazon de un príncipe;

El uno no goza de lo que tiene, el otro no tiene sino goces.

No hay pobre sino el espíritu abyecto, el tímido, el débil y el incrédulo;

No hay rico más que el alma en la cual afluyen las virtudes, ella está satisfecha, ella se desborda.

El rico indigente se extenúa de temores, el pobre rico engorda con esperanzas;

El uno nos invita por su alegría, el otro nos rechaza por su aire sombrío.

Más de un pobre gusta de los placeres de los ricos, áun en sus dominios;

Y más de un rico envidia los consuelos del pobre, sufriendo por sus penas.

La libertad es la afluencia, y los islotes de la inquietud no deben ser reputados ricos:

Pero el que está libre del temor, es por un tiempo, rey;

Es real, grande, rico, independiente de los caprichos de la fortuna,

Y mira á este mundo como propietario de sus bienes, como el niño es el heredero del Criador:

En lugar que el hombre ávido es un esclavo, un verdadero Midas, avaro insaciable,

Fatigado por sueños siniestros, muriéndose de hambre en medio de sus tesoros:

El aguijon del descontento lo irritaba, sin cesar de aprensiones urgentes,

Y su sed del oro no podia satisfacerse; la garganta del bebedor era la de Craso.

*La Vanidad*, el sombrío desencanto, los cuidados, el disgusto, la envidia;

Vanidad es la palabra inscrita sobre todo lo que existe; el Eclesiastes tenia razon.

Es que la ambicion es un volcan, arrojado por el mar agitado,

Stromboli que se eleva, tristemente orgulloso, encima de las olas mugidoras:

Y el hombre de estado que lo sube, olvidando sus miras patrióticas,

Detestará el esfuerzo que cada paso le cuesta, ántes de llegar á la mitad de la altura.

La Satisfaccion es una comida frugal, en la cual corre la leche y la miel:

La Ambicion es una orgía, se sacia uno con torrentes de fuego:

Una apariencia sombría y amenazadora, desfigura la frente de la Ambicion,

Pero las facciones angélicas de la Satisfaccion radian de sonrisas encantadoras.

*Habia* en Tiro un negociante, el favorito de la fortuna,

Rico armador de varios buques, que traficaban en muchos climas,

Y se levantaba temprano para atender á sus negocios despues de los sueños de una noche calenturienta,

Acostándose tarde, abrasado por las inquietudes, lleno de penas y cálculos.

Así, dia trás dia, meses trás meses, año trás año, siempre ganaba;

Sus cabellos blanquearon, se hizo hombre grande; es que el dinero le facilitaba todo.

¿He dicho todo? — no todo, seguramente, un hueso falta á la cáscara, —

Su alma era extraña á la satisfaccion, y en cuanto á la Paz, no la conocia:

Los manjares más exquisitos se volvian sin sabor,

Acuñaba mucho oro, pero este oro no compraba la felicidad.

Un dia, dia de espanto, cuando en el delirio de una ambicion desarreglada,

Arrojó el dado, resuelto á perder todo, ó doblar sus bienes,

La suerte le hirió,—habia especulado mal,—y los hombres se hablaban en voz baja;

Aquellos en quien confiaba, fallaron: y sus usuras lo habian profundamente arruinado;

Un buque naufragó en alta mar,—otro encontró al pirata,—

Así, su fortuna estaba deshecha, los hombres se alejaron de él con cuidado.

Como un ciervo herido de muerte, fué á ocultarse en la soledad de los bosques,

Y allí, humillado, reflexionó, — tomó su resolucion, la ejecutó con prontitud:

Del naufragio de todas sus riquezas, de la borra de la copa de la opulencia,

Salvó, merced á la economía, un pedazo, una gota, para su copa y para su plato cotidiano,

Y este poco le bastó, la suficiencia fué riqueza para él:

Sus cuidados desaparecieron, — dormia de noche, y sus dias corrian en paz:

Curado de su culpable egoismo, — del amor al dinero, de la envidia, de la competencia, —

Sintió en una choza aquel agradecimiento que habia perdido en un palacio;

Y halló en su descenso, lo que vanamente habia buscado en la más alta condicion,

El reposo del alma y del cuerpo, aunque vestido con el innoble burdo.

*Me* acuerdo tambien, que un sacerdote, cuya vocacion le colmaba de dicha,

Servia el altar de su pueblo, con fé, esperanza y caridad;

Segun el mundo era pobre; pero tenia grandes tesoros en el cielo,

Y grande era su alegría en la tierra, en donde hacia el bien por el amor de Dios:

Tenia pocas penas y muchos consuelos, bien recibido en todas partes donde iba;

Dotado de un corazon generoso y de pocos medios, no se rodeó ménos de agradecimiento,

Siendo él mismo, el centro de un círculo, un centro de consuelo, de serenidad, de satisfaccion.

Pero un dia solemne, dia funesto — nuestro predicador tan modesto como sabio,

Un extranjero que lo oyó, por casualidad, hizo un brillante elogio de sus talentos raros y abandonados;

¿Por qué sepultarse en la oscuridad y arrojar tantas perlas á los puercos?

¿No podia hacer bien, y al mismo tiempo adelantar?

Entónces excitado por la chispa del descontento, vino la tentacion;

Una parroquia vacante habia en una ciudad vecina; la solicitó ardientemente, y la obtuvo:

Entónces se hizo popular, lo buscaron, escuchó el encanto de la admiracion,

Y se atormentó para satisfacer el gusto, en vez de tocar la conciencia.

Avido de alabanzas, obtuvo en fin las consideraciones y la proteccion de los grandes,

Lo vieron colmado de honores, envidiando la felicidad de los ricos:

Así, lisonjeó, predicó; y el oro y la plata desbordaron;

Cosechó lo que habia sembrado, y reconoció su delirio.

¡Ay! trás cual sombra corria, — ¡qué sustancia tan preciosa habia abandonado!

Dios por el hombre, el oro por el bien, detestable trato.

La iglesia del pueblo, su humilde rebaño, un pastor aún más humilde,

El celo, la devocion, la aprobacion celeste, — sus libros, sus costumbres simples,

Su pequeña casa, sus flores, — las corridas deliciosas que hacia con su amigo,

Y quizas, al declive del dia, los saltos de la trucha que contribuian á su comida frugal,

Todo esto tristemente cambiado por lo qué el mundo llama fortuna,

Con una conciencia herida por el sentimiento de su caida, y de su ambicion quimérica.

Entónces, — Dios teniendo piedad de su alma, — volvió á mejores pensamientos,

Y le recordaron motivos más nobles, su santa conducta de ántes.

Disgustado del hermoso estilo, de la ostentacion, y de las maneras disipadas del mundo,

Dejó las filas de Mammon, y renovó su alianza con el Señor;

Persuadido que el elogio de los hombres, y todo lo que el oro nos procura, — En comparacion de la piedad y de la paz del alma, no es nada.

# LA FE.

*La Confianza* se ha llevado la palma; pues ella parecia convencida de su mérito:

Y cuando el fuerte asegura, el débil consiente.

La magestad, la hermosura se unieron, se mueven con una decision inmutable;

Y encantan los corazones tímidos que tiemblan, se apartan y se ocultan.

La fé, la firmeza, la confianza, la estabilidad, — estas virtudes se unen muy bien;

Que un hombre persevere, cualquiera que sea su objeto, no le faltará honor:

Es un sér superior á las demás criaturas nacidas inconstantes;

Lo que él hace, lo hace como un dios, y su valor deslumbra á los hombres.

Aun en el crímen, no se puede negar á la audacia una alabanza parcial,

¡Y cuántos jefes intrépidos han tocado á su enemigo!

*La Confianza* triunfa de los hombres: ella reina sobre ellos y en ellos;

La voluntad de hierro de un corazon intrépido intimida á miles:

Un enano débil, intrépido y resuelto, cambia la suerte de la batalla,

Y excita los gigantes que huian á otro conflicto más noble:

El tierno niño, no teme nada, avergüenza al hombre, y lo obliga á hacer frente al peligro,

Y si le hace frente, el peligro muere, la fé subyuga el temor.

La audacia está aliada al poder: pues que la ignorancia es debilidad,

La ciencia, dotada de una fuerza qué jamás retrocede, da nervios á la mano vigorosa:

La audacia es un poder alarmante; el raton infunde miedo al leon,

Y á menudo un noble galgo espanta un rebaño entero.

El valor es análogo á la fé, pues es como ella, animal y moral;

Si es verdadero, obedece á Dios, si es falso, confia en sí mismo:

Pero que sea verdadero ó falso, uno y otro son fé; y la fé opera milagros:

Jamás la tierra ha visto prodigios que no hayan nacido de la fé:

Nada noble, generoso ó grande, cuya raiz no haya sido la fé:

Nada hermoso, nada ilustre, cuya gloria no sea la fé.

Leonidas combatió por la fé humana, Josué por la fé divina:

Xenophon confiaba en su habilidad, y los hijos de Matatías en su causa:

Colon por su fé se abrió un camino por medio de las aguas desconocidas:

Las heroinas de Arco y de Zaragoza combatieron en la fé terrestre:

Tell fué valiente, Alfredo grande, Lutero sabio, por la fé;

Margarita por la fé fué valiente para su hijo, y Wallace fué el héroe de su pueblo:

Como la fé en su razon hizo sublime á Sócrates, así la fé en su ciencia ilustró á Galileo:

Los embajadores son osados en la fé, y su osadía es irreprensible:

La fé retardó á Fabio, é hizo avanzar á Annibal hácia Cannes:

César al Rubicon, Milciades á Maraton: la fé inspiró á los dos.

No atribuyo á todos las mismas esferas; no confundo el mártir con el patriota:

Yo no clasifico el héroe con el caballo, porque uno y otro tienen valor;

Digo sólo, por el ejemplo y la instruccion, que todo depende de la fé:

Hay, sin embargo, várias clases, y de diferentes grados.

Hay una fé para con los hombres, hay una fé para con Dios;

Esta es el oro, aquella el metal; pero una y otra son de un metal denso;

Y de esta mezcla de oro y cobre resulta el metal precioso de Corinto;

Materia brillante, dura, cortante, punta de la lanza de Aquiles;

Así resistirás á los enemigos que te rodean;

Confia en Dios, la fuerza del hombre; — áun el más malo, el más vil,

Y una multitud que triunfa del mal, caritativa y bienhechora.

Expon tu confianza sin reserva á la conciencia del presidiario,

Y tu fé le avergonzará, derramará lágrimas, y se arrepentirá:

Los bandidos no te harán daño, si entras osadamente en su garita,

Con osadía, pero con dulzura, confiándote á su generosidad;

Pues la caridad hace caer las armas de esta mano, que es tan valiente contra la agresion,

Y este sol ardiente calienta al corazon que un frio helado habia endurecido.

No desesperes si ves en las almas las más negras algunas luces de bondad,

Y habla con los que han envejecido en el crímen, como si fueran tus hijos:

Así sorprendido por tu humanidad, el corazon perverso,

Sensible por merecer tan poco tu amor, derramará lágrimas;

En su dolor saludable, te bendecirá; y puede que en esta disposicion se arrepienta:

Entónces ganarás un alma, don de la misericordia á tu fé.

*Mira*, al contrario, la falta de fé, el monton de males que engendra:

Todo lo que es pérfido, bajo, vil, disolviendo la fraternidad humana.

Oh, serpiente, Sospecha bárbara, que rodeas el corazon con tus pliegues frios, —

Oh áspid, Celos sutiles, que atraviesan el alma como un fuego, —

Oh desconfianza, reserva, duda,—qué reptiles, qué monstruos,

La muerte en medio de las flores, infestando el jardin del mundo;

Pocas palabras se necesitan, la narracion es corta;
Un punto indica la verdad, una pincelada concluirá el cuadro.
Si en tu casa, hombre desconfiado y escrupuloso,
Dejas ver que sospechas de un criado, pronto harás de él un ladron;
O si, demasiado exigente é inquieto, es claro que tú no crees en tu hijo,
Has lastimado el tejido de su honor, le has trazado el camino de la mentira;
O si reparas, hablando de tus amigos, que ellos buscan en tí sólo su interes,
Has ultrajado su atencion, y tu salario será su desprecio.
O si esposos ridículos, vuestras fantasías lascivas é inconsideradas,
Confundiendo fuera de lugar, la ligereza de la inocencia con el pecado,
Derraman en el seno del hogar el dolor en vez del placer,
Y mezclando las disputas en la copa que desbordaba de consuelos,
Amargamente y justamente sufrireis el suplicio de la incredulidad;
Ni el uno cuenta sobre el otro, ni sobre los votos que os unen delante de Dios;
Guardaos, pues, quizas el abismo no estáléjos, el abismo que habeis abierto,
La fé de la cual se abusa tiende al crímen, y la duda hace un crímen de ella.
*A la verdad*, el hombre es vil, pero no lo es siempre tanto como puede serlo;
Su corrupcion es profunda, aunque sus transgresiones sean raras, falta de tentacion.
Dios exhorta á los sordos, como si oyesen,
El Cristo habla á los muertos, como si pudiesen vivir;
Y es un maestro pérfido, llevando sus discípulos al pecado, el hombre
Que desconfia de sus auditores, y no confia en sus hermanos.
*He* observado algun tiempo, al hombre que cambió la sobriedad de la fé,
Las antiguas lámparas por nuevas,—exaltaciones fantásticas.

Obtuvo alguna ventaja en cuanto á la superficie, pero perdió la solidez; el calor no es salud.

Pero su fuerza fué destruida como la de Sanson; andaba sin saber donde;

La duda seguia sus pasos, dia trás dia; y abandonaba sus deberes.

En fin, en un momento de entusiasmo, atormentado por temores secretos,

Creyó asegurar su salvacion, arreglando su opinion sobre la de un falso profeta.

Entónces; esta palabra firme le faltó, y su fé desfalleció;

Desfalleció y cayó: ¡oh! la caida de su fé fué completa, terrible!

*Yo* no insisto sobre los símbolos; Biblia, Iglesia, Razon,

Estas tres conducirán el alma, si pueden conducirla, á la verdad.

Sin embargo, insisto sobre la fé; Dios como el hombre, lo exigen;

Si deseamos la felicidad en este mundo ó en el otro, la confianza es grande.

Puede ser que la fé se eleve, y que opere milagros; los Sabios escogidos lo han demostrado:

Puede ser que la fé caiga en las credulidades de la debilidad, testigo la masa de los insensatos.

Así en el primer caso, los santos y los mártires han cumplido su mision,

Venciendo los peligros y desafiando la muerte, triunfando de todo,

Así en el segundo caso, el mágico y la bruja, víctimas de sus propias ilusiones,

Han ganado el salario amargo de pecados imposibles.

Creian en la alegacion á Satanás; obraban segun esta creencia,

Y han merecido la pena de crímenes quiméricos.

Es que la fé tiene dos manos; con una atribuye la virtud á unas acciones indiferentes;

Ella santifica áun una Judit, una Jael, por lo que seria sin eso, traicion y crímen:

Con la otra mano ella acumula el crímen sobre imposibles ó absurdos,

Y más de un brujo ha merecido la hoguera por causa de su fé.

*El Alma* superior, ávida de hechos que la nutran, cree fácilmente,

Y la ignorancia que la consume pide, sin cesar, que la sujeten:

El espíritu pequeño se alaba, es incrédulo, imaginándose que todo lo sabe.

La verdadera sabiduría, que estudia para comprender, escucha con gusto;

La falsa sabiduría empeñada en negar, abrasa la desconfianza y la obediencia.

*La Fé*, por su misma naturaleza, abraza la confianza,

Digamos más; la palabra es una, y no se puede expresar.

Pues la obra sin fé, ¿en qué puede ser casi un deber?

Y si la fé no se manifiesta por la obra, —¿cómo descubrir el dogma?

La fé es el instrumento de la religion; una manigueta y la mano que la mueve:

Es ménos una condicion que un medio, y más bien un acto que una virtud.

El pecado, enfermedad moral, exige un remedio moral;

Y sólo la fé puede curar el espíritu, cuya enfermedad es sensual.

Se os habla del grande amor de Dios: los que crean lo amarán:

Los que lo aman obedecerán; y la obediencia tiene su bendicion.

Se os habla del valor del alma; los que crean lo conocerán,

Y el que conoce el alma acaricia la esperanza que hace su felicidad.

Los afectos nacen de los sentimientos; y los sentimientos nacen de la fé;

Si alguien se cree insultado, ¿no herirá en su cólera?

Así el alma convencida de su estado, de su peligro, de su destino, de su redencion,

¿No deseará ardientemente ser salvada, como el alcaide de Philippes?

*Una Madre* no tenia más que un hijo, y lo envió al mar:

Era viuda y pobre; y él iba á tentar fortuna.

Cuántas veces durante las noches de invierno, cuando las olas y el viento mugian,

Sangraba su corazon, desgarrado por el temor, deseando ver á su hijo,

Una hermosa mañana, cuando todo sonreia en los alrededores,

Vino la noticia, que hacia várias semanas, se habia perdido el buque;

Sí, perdido, ¡habia muerto el hijo! lo habian visto perecer:

Entónces, cuál fué la agonía de la madre, — pues tuvo fé en la noticia.

Débil, herida por el dolor, la oracion no la consolaba ya;

Noche trás noche, lloraba, no esperaba mas que la muerte.

Pero, un dia que lloraba amargamente, un extraño penetra en su soledad, —

Está encargado de un mensaje, este hombre batido por la tempestad; es preciso no rechazarlo.

Y ¿qué maravillosa historia cambia el duelo en alegría,

Destruye el abatimiento de esta desgraciada, y la colma de alegría?

Su hijo está salvo, — vive, — ¡hélo aquí! —¿Se entretiene ella en preguntar?

No, precipitándose con la impetuosidad de la fé, lo encuentra á la puerta!

# LA HONESTIDAD.

*Todo* lo que no es honesto es vanidad; — esto está grabado en una tumba:

Y no hay sabiduría sino en la piedad:— así predica el difunto:

Es que en el modesto templo de un pueblo, en medio de sombríos clásicos,

Queridos al amigo de los bosques, Evelyn, el que los plantó, (su gloria y mis delicias)

Estas palabras, dictadas por la verdad, están escritas en el sepulcro

De un hombre que habia adquirido grandes conocimientos, y que conocia todos los árboles, desde el cedro hasta el hisopo en el muro.

Union justa, la piedad y la honestidad, ministros de dos mundos,

Bien surtidos, inseparables, pues que Dios lo ha unido.

No digo nada, pues esto seria grosero, de los engaños del comercio.

Hablo de intenciones, de caracteres, de discursos, de acciones honestas.

El hombre honrado necesita sobre todo de caridad, y de prudencia,

De un conocimiento humillante y profundo de sí mismo, y de un comercio santificado con su Dios.

Más de un corazon honrado, ignorándose á sí mismo, y no conociendo á Dios ni al hombre;

Ha seguido la luz de la peste, que tomó por la estrella de la verdad;

Oyó una causa que no podia comprender, y la abrazó con gusto,

Y esta causa tuvo por resultado, la ruina de un espíritu inconstante.

La prudencia, si se consulta su propia ventaja, no debe estar jamás separada de la honestidad;

Y la caridad, para el bien ageno, y el nuestro, debe unirse á ella:

Pues la lengua que reprende con dureza no tiene placer ni beneficio,

Y el corazon frio, sin simpatía, jamás tuvo suceso.

El pecado es una llaga, y la locura una fiebre; para curarlos tócalos con dulzura;

La cuchilla del mal cirujano hace sufrir, á pesar de la honestidad del operador.

Un diamante en bruto, por todo esto, vale más que el brillo de la piedra falsa, —

Y la honestidad, aun cuando esté sola, á pesar de sus numerosos adversarios

Que la prudencia habia apartado, que la ambicion habia doblado,

Prosperará siempre en último lugar, y obtendrá mucho honor el

Que derrama, á costa suya, áun en su perjuicio, tantos beneficios sobre su prójimo.

*La Libertad* es la madre de la Honestidad, y la Independencia intrépida es su hermana.

Estas tres, de corazon y alma, viven juntas en la unidad.

El hombre de los campos, ingenuo, valiente y sincero, habla con los reyes sin inmutarse:

Tiene el espíritu leal, justo y franco; su probidad sin mancha es un cristal;

¿Por qué se avergonzaria? en donde los cortesanos se arrodillan, él queda en pié; —

A la verdad, me inclinaré delante del rey, pero es para Dios que fuéron hechas las rodillas:

Estos hombres dotados de una conciencia altanera y noble, son numerosos,

Honrados, generosos, bienhechores, á pesar de sus pocas luces:

¿Qué cambiaria contra su libertad? ¿algunos granos de oro?

Libre de hablar, de obrar, los grandes honran su osadía:
¡Qué florezca en paz, rodeado de hijos robustos,
Arraigados en el suelo como jóvenes encinos, fuertes como el pino de las montañas!

*Hay*, sin embargo, hombres bastante bajos para mentir, y que prostituyen la honestidad con el interes:
Pero ¿qué ganan? —su beneficio no es sino pérdida; un poco de dinero y mucho desprecio.
¡Hé aquí el cambio que se opera en un sér degradado!
No sabe ya respetarse, ni hacerse respetar:
Habiendo perdido la honrada elasticidad de la fé, se arrastra bajo el pesado traje de la hipocresía:
En vez del camino recto de la verdad, ha escogido senderos tortuosos;
En vez de facciones magestuosas, — ofrece las miradas tímidas del servilismo:
En vez del noble orgullo de la Libertad, — el espíritu de un esclavo.

*Se puede*, sin embargo, alegar algo en favor del engaño, vicio necesario,
Miéntras que el mundo, y todo lo que contiene, está sepultado en el mal.
¿En dónde está el hombre del todo probo, — campeon que jamás pone los harneses,
Listo para entrar en la lid por la verdad contra una nube de errores?
¿En dónde está el hombre del todo probo, — el que vela los secretos de la vida,
A fin de que lo aprieten y lo aborrezcan, á causa de tantas revelaciones humanas?
¿En dónde el hombre del todo probo, —el que vive en contestaciones sin fin,
Buscando á penetrar los tristes manejos de la sociedad?
Es preciso que al instante diga lo que tiene en el corazon, — un corazon perverso y corrompido,
Exponiendo sus deformidades sin velo, objetos repugnantes:
Es preciso que enuncie todo el odio de su alma, y que añada el veneno de su lengua; — ¿Le es permitido sentir y ocultar sus sensaciones? seria una bajeza hipócrita, —

Semejante hipocresía, oh hombre, vale más, á veces, que esta honestidad temeraria que peca:

Mata la sensacion, ú ocúltala: que la vergüenza sirva al ménos de caridad.

*¡Oh Caridad!* tú no consientes en dar avisos, en mezclarte en los negocios ajenos,

Esto no es tu secreto, — cubrirás más bien su multitud,

Imponiendo silencio á la lengua que condena, y á los exhortos fastidiosos.

El espíritu duro y cáustico, anatomista hábil,

Traza las fibras de la corrupcion, palpando los misterios de un cadáver horroroso;

Pero el espíritu caritativo es el jóven amante, poco juicioso,

Que no ve ningun defecto en la mujer á quien ama, y que desea ver uno ménos;

Así, merced á esta luz bienhechora, el amante se hizo más digno de su amor;

Atraida á la virtud por felices soles, y no por tempestades amenazadoras.

*Enfermo* tú mismo, — no te apresures á vituperar las imperfecciones de tu hermano;

Pues, á menudo, es bueno cubrir las faltas de la naturaleza con un velo modesto;

Y las manos brutales que lo rompen, ultrajan el pudor y la justicia;

Miéntras que el celo simulado y el pretexto de hacer bien, no es sino una alabanza falsa de sí mismo:

La experiencia enseña á menudo, que las pobrezas de la vida, olvidadas en un rincon,

Son sabiduría; y el hombre generoso las deja desapercibidas en la sombra.

*Que la capa* de la humildad vele la frente de la honestidad,

Entónces, en vez de la antorcha de la discordia, será el faro del amor:

Si Diógenes, al contrario, con su linterns, que el arrogante os echa al rostro,

Llegase á encontrar un hombre honrado, muchos se irritarian.

Que la honestidad se una con la caridad del corazon, por temor de que no sea sensible,

O el censor ajeno y de sí mismo, caerá en un desprecio profundo.

Que la honestidad se una con una idea inocente, entónces el hombre no será quizas, más que el mártir;

Pero si la franqueza del discurso se une á los crímenes secretos, el mártir se vuelve malhechor.

El egoismo para conseguir sus fines, se servirá del disfraz de la honestidad;

Y ocultará sus manos de remero para mejor engañar.

Habla en voz alta, sus argumentos son blasfemias,

Alaba su honor, su sinceridad, y los hechos no lo confunden:

El mal humor es su gloria, como si fuera la justicia que no se compromete.

Este es el hipócrita de la honestidad; se hace traicion ocultando su juego;

Dándose mucha pena, agitándose, cuando otros caminan derecho;

O si anda derecho, no se apartará para dejar pasar,

Pero el brutal avanza, empuja, y caminando provoca la oposicion;

En vez de calma, no es sino inquietud, en vez de sencillez, no es sino intriga.

Valiente con los que no pueden batirse, humilde con los valientes;

En donde los consejos de un hermano serian útiles, este hombre vitupera con dureza,

Y en las menores acciones, lisonjea y alaba groseramente.

*Es* que la honestidad es de gran beneficio, y los sabios no ignoran

Que prospera hasta el fin, y que llena la casa de oro.

El fósforo del engaño palidecerá, todos sus sucesos se acabarán,

Pero la honestidad, luz siempre creciente, dura tanto como la luna,

Aun en un mundo poblado de ladrones, en donde el fraude fuera una virtud, seria sabiduría,

El entregarse al vicio de la honestidad, único medio de llegar,

Pues que, lo que las leyes de Dios han proclamado deber,

Será siempre, en la conducta de la vida, ventaja y privilegio.

Dad las gracias á Dios, vos que trabajais por vuestro pan, que durante esta fatiga, dia trás dia,

Os sea permitido ver las burbujas del interes á flote sobre la corriente del deber:

Es que la honestidad, cualquiera que sea su naturaleza, aprobada por Dios y por el hombre,

Es el verdadero cuerno de abundancia, fuente de riqueza y felicidad.

Templada por la modestia y la caridad, la franqueza en el discurso es digna de honor,

Y unida á la prudencia, la honestidad de intento, es loable:

La confianza rinde homenaje á la verdad, y es el salario de las acciones honradas:

Los hombres se apoyan con gusto sobre el que jamás desfallece.

La Libertad brilla en sus ojos, la Nobleza de la humanidad anima su corazon,

Y la Independencia, tomando una corona, se la coloca en la cabeza:

Así, establecido por su integridad, justo y firme en sus designios,

Util á varios, no temiendo á nadie, en espectáculo con los ángeles y los hombres,

Aun cuando el globo en ruinas vacilara en la agonía de la destruccion,

No continuaria ménos por eso en su integridad,—honrado.

# LOS DONES.

*Tenia* un amigo: —le hice unos presentes, y desapareció:
Tenia un enemigo declarado, — le hice unos presentes, y lo gané:
La igualdad es el fundamento de la amistad vulgar, no sufre la deuda;
Pero la afeccion de un hombre virtuoso enternece el corazon del odio:
Tú que dices, yo daré, y fortaleceré los lazos que nos unen;
Pues el orgullo se opondrá á la obligacion, y rechazará la dulzura.
Puede ser que el espíritu avaro se regocije, por tus larguezas,
Pero el egoismo helado dirá en voz baja, — es preciso que yo devuelva:
Puede ser que el corazon vano tome gusto á esta nueva prueba de estimacion,
Sin embargo, esta idolatría de sí detesta el agradecimiento;
Da por todo esto; pues será un medio de prueba delicada,
Separando la verdad de la mentira, extrayendo el disimulo de la amistad.
Dar, es parecerse á Dios; tú cansas á los malos con tus beneficios:
Dar, es parecerse á Dios; tú regocijas á los buenos con el agradecimiento.
Da á tu pariente, pues la providencia te estableció para ayudarle:
Ten cuidado, sin embargo, que no reclame como derecho suyo las ofrendas voluntarias del deber.
Da á los jóvenes, pues que les gustan los presentes: el veneno de las sospechas

No ha alterado el sabor de su agradecimiento, y no buscan motivos secretos.

Da al mérito, da con generosidad; su corazon sensible te bendecirá:

No es lisonja, es amor; es la simpatía de los hombres sus hermanos.

Da para animar al bien; el alma débil que se deja abatir

Tiene muchos enemigos, muchos obstáculos que sobrellevar, y se apoya en sus amigos.

Atiende á estos consejos; que los presentes á tu superior sean raros,

Pues que tus dones importunos indicarian presuncion.

Y, aun cuando su porte afable reconociese el homenaje que le ofreces,

¿La apariencia de la seduccion no atormentaria tu independencia?

Además, atiende á este precepto; se circunspecto en los presentes que haces á tu igual,

Que la ocasion sea propicia y conveniente, el don bien escogido y tal como lo desea.

¿Ha prosperado? ¿es feliz? una flor atestiguará su gloria;

¿Es indigente? que tu afeccion liberal le ofrezca una bolsa bien repleta.

La enfermedad bendecirá las consideraciones de la amistad, en la uva y en los bálsamos preciosos que le envia,

Y cuando un hijo querido muere, da elogios, la esperanza y la simpatía.

Aún otra vez, atiende á este aviso; da á los pobres con discrecion,

Y no permitas que la pereza inútil se apoye en tu brazo caritativo;

Da al hombre diligente, como á un igual, si la ocasion es justa y conveniente:

O cambiará esta independencia que tantos sudores le ha costado por la lotería de los dones fortúitos.

Un préstamo hecho á tiempo, da nervios en donde una liberalidad demasiado fácil hubiera paralizado:

El trabajo y el salario alivian el corazon; pero el tono del mendigo indica la amargura de su alma.

*Hay* gentes que siembran sus liberalidades, á fin de cosechar otras;

Pero los hombres aceptan el don, desdeñando el usurero frívolo:

Hay gentes que dan á los pobres, esperando recibir de Dios un interes enorme, —

Insensato, — tú crees que sus riquezas son oro, no el alma:

Y quizas, despues de tus limosnas, tus larguezas interesadas,

El huracan destruirá tus cosechas, y echará á pique el buque á su vuelta;

Entónces, tu alma mundana, murmurando contra la balanza, creerá que era falsa:

El alma del vendedor dirá de Dios, —Ha faltado á su palabra!

*Da*, grita el predicador, que tu liberalidad sea grande, cede al impulso celeste,

No esperes la reflexion fria, pero derrama abundantemente,

Así, para lisongear su conciencia, en un ímpetu de caridad simulada,

El egoista, que no tiene con que ser justo, tiene la presuncion de ser generoso:

El deudor, y el mal rico, se hallan en el cortejo de la beneficencia,

Y el hombre exalta los corazones nobles que roban para dar.

*El Dinero* tiene su precio; y el que lo prodiga, sus votos de gracias:

Pocos de los que sacian su sed en el arroyo, se paran á buscar la fuente.

La mano que se cierra sobre una limosna, sea necesidad, sea entusiasmo,

Se cuida poco de donde viene: Vespacio está encantado por su tributo.

Hé aquí porque los colegios y los hospitales se elevan sobre la ruina de los huérfanos,

Las capillas y las catedrales se han enriquecido con las prendas de la iniquidad,

Y el fraude, por una compensacion injusta, ha derramado el bálsamo sobre una conciencia ulcerada.

*Así*, los que cosechan se regocijan; y cosechando bendicen al sembrador:

Nadie se apresura en descubrir, si el descubrimiento perjudica:

Si el conocimiento de un robo hace culpables á los que lo aprovechan,

El que no se aseguró de la honestidad de su beneficio, ¿será del todo inocente?

*Guárdate* de tomar una ventaja indigna de la debilidad ajena,

De los espíritus ligeros, fervientes y pródigos, exaltados por la emocion del momento;

Es que la elocuencia subyuga con placer los débiles y los que están arrepentidos de sus faltas:

Ellos dan con precipitacion, luego se entristecen, — su don es un doble error.

*La Caridad* está sentada en la cima sonriente de una colina, bendiciendo de léjos y de cerca,

Pero, sobre todo, es sobre las violetas que la rodean, que la ambrosía corre de sus vestidos:

Ella embellece el panorama, que se extiende hasta el vasto horizonte,

Pues su faz angélica y luminosa es querida de los mortales como la luna que los alumbra.

Sin embargo, la luz de esta vision beatífica concentra todo su esplendor, toda su serenidad.

Cuanto más cerca de su corazon, cuanto más cerca de su morada, — esta cima en la cual está sentada:

Hé aquí por que quiere á su raza, conmovida de afeccion por sus vecinos,

Colmando de dones á los que la rodean, que la conocen y la quieren.

Al contrario, la caridad fingida, hipócrita en la tierra, no una gracia del cielo,

No bendice su familia, y vista de cerca, es horrorosa:

Así es, se oculta, vergonzosa y tímida, estimando el orgullo humillado,

Y los que rodean su hogar no aprovechan sus dones:

Su celo ambicioso quiere mejor arrojar sus favores á los ex-

traños, — Locos gastos á lo léjos componen la miseria de su interior:

Así la indigencia languidece aquí, miéntras el pauperismo extraño se engrandece;

Y se ha visto la mujer oprimida por la mano del tirano que enarbolaba el estandarte de la liberalidad,

La pobreza hambrienta en los calabozos, por aquellos cuyos corazones se compadecen del crímen;

Y niños nacidos libres encadenados por hombrés que libertan al esclavo válido,

*La Política* recomienda los dones hechos á propósito,

Y en seguida los aprueba; es que la influencia de los dones es grande.

El amante que una sonrisa jamás habia gratificado, debe su favorable acojida á una simpleza adornada con joyas;

La justa causa sin honorarios cede al crímen liberal:

Que el hombre cuyo discernimiento justo te busca, parezca digno de tu estimacion,

Desde entónces apreciando el mérito, lo honra con sus dones.

*El Hombre* tiene tres naturalezas, y las tres reclaman la caridad:

No es bastante el procurarle el alimento, si se le rehusa los demás consuelos;

El espíritu está hambriento, se desdeña el alma, de modo que el animal humano

Roe algo que no le satisface, pobre sin agradecimiento y sin corazon:

Sin embargo, te bendeciria y seria agradecido, si tú nutrieses su espíritu,

Y si le enseñases que tus limosnas son caridades y amores;

—*Yo Ví* un dia, un mendigo en la calle, otro mendigo tuvo piedad de él;

La simpatía penetró en su alma, y el objeto de la compasion conoció la dicha:

Pronto, una cabalgata alegre, los hijos de la opulencia y de la alegría pasaron;

Estos jóvenes se reian, mirando al desgraciado, y le arrojaron su oro;

Este, pobre criatura mortificada, recogiendo sus dones los maldice á ellos mismos,

Y partió el oro con su hermano, el mendigo que habia tenido piedad de él.

---

# EL MISTERIO.

*Todo* lo que existe es misterio; los misterios se explican por otros misterios;

Sin embargo, el secreto de todos es único, simple en su grandeza:

Todos complicados, bien que el sendero esté abierto á los que conocen el camino;

Todos inabordables, aunque de un acceso fácil, para los que tienen la llave:

Andamos errantes en unos laberintos maravillosos, pero con el ayuda de un hilo triunfamos de sus rodeos;

Bogamos sin mapa en los mares, pero ¡hé aquí! la estrella polar está encima de nosotros.

Si te remontas al buen gusto de Dios, no hay enigma que no se resuelva en él,

El axioma de la razon es un Dios que se vela, y todas las cosas viven en su ubicuidad:

No hay sino un gran secreto: pero éste se oculta en todas partes;

¿Cómo el infinito, que siempre se prolonga, y que jamás se deja coger, seria comprendido en el Tiempo?

Un pobre cojo, Edipo terrestre, ¿adivinará el enigma del universo?

No, es preciso que la espada de la fé corte el nudo gordiano de la naturaleza.

*Dios* que penetra todo, es en todas partes el misterio de cada sér;

El por qué de su carácter y de su esencia, la fuente de sus virtudes y de sus hermosuras.

El niño pregunta á su madre, — ¿Por qué la violeta es tan dulce?

La madre responde á su hijo, — Alma mia, Dios lo ha querido.

Los sabios se entregan al abismo de la ciencia, pero toda su profundidad está en palabras,

Ellos disciernen algunos anillos de la cadena circular de las consecuencias,

Y entónces, despues de tantas dudas y disputas, se hallan en el punto de donde partieron,

Segun la conclusion seca de un rústico, las cosas son porque son.

¿Por qué están verdes los prados? ¿no es por el placer de los ojos?

Pero, ¿por qué la verdura encantaria la vista? es el buen placer de Dios.

¿Por qué el oido hace sus delicias de los sonidos melodiosos?

¿Quién determinó el número de estos sonidos, y quién fijó las leyes de la armonía?

¿Quién enseñó al pájaro á construir su nido, y quién prestó la vida al arbusto,

O qué pesó en la balanza del órden la facultad de atraer y expulsar?

¿Quién perpetúa el movimiento de los mundos, de la mar y del corazon?

¿Quién ha mandado á la gravitacion de unir todo á su esfera? —

Es que, como una materia formada de várias, un misterio formado de misterios,

Así Dios, que se pierde en las nubes de la inmensidad, es la cohesion de todo lo que existe,

Y unos secretos, confusos en sublimidad, penetran este Universo, El mismo:

Como es el todo, así son las partes, que sean grandes ó pequeñas;

La naturaleza del sol no está más explicada que el tejido del ala de una hormiga.

*Así*, la divinidad presente en todas partes, egerce su voluntad independiente,

Voluntad, una en cuanto al moral, pero multiplicada á lo infinito en cuanto á los medios;

Dios, padre sabio, no da la razon á sus hijos:

Pero resuelve en secreto y con bondad: pues las causas engendran la disputa:

Entónces, nosotros, sus hijos, que andamos errantes en las tinieblas, observamos sus designios invariables;

Hé aquí porque los hombres de antaño se pararon delante de los ídolos, en vez de ir hasta Dios,

Hé aquí porque, en estos últimos tiempos, no vemos ya á Jehová en sus obras.

El gran nombre de Dios es Misterio: El es un misterio de bondad;

Otro, uno de los hierarcas del cielo, usurpó el misterio del pecado.

Dios es Rey, y rey de sí mismo; se ha coronado de santidad;

Otro encontró la diadema abrasadora de la iniquidad, y se adornó con ella.

Dios está separado de sus mismos atributos; pero en toda eternidad ha querido el bien:

Así es, libremente, aunque inmutable, es sabio, justo, amante.

Pero la ambicion, de la cual son susceptibles los ángeles, vió el mal apartado desde el principio.

Lucifer es el que lo vió, y no desdeñando sus negras insignias que nadie reclamaba,

Las anheló, las robó, queriendo ser refutado por Dios.

*El* que existe por sí mismo, cuyos caracteres son el amor, el poder, la sabiduría, la ubicuidad,

No podia quedar solo, pero quiso y efectuó la creacion.

Así, por una exhalacion continua, oscureciendo el vacío por la materia,

Nacieron de la Divinidad fecunda las criaturas de su inteligencia.

Séres cuya vida es su soplo, eran necesariamente ménos perfectos que él,

Y por consiguiente ménos susceptibles de dicha, lo que restreñia su beneficencia;

Hé aquí por que, á fin de desenvolver esta susceptibilidad intensiva, en una eternidad de progresos,

Permitió á las tinieblas de realzar la luz, y al dolor de aumentar el placer:

Para acumular la dicha sobre los objetos de su amor, ha permitido el pecado y la angustia,

Trayendo en seguida una amnistía inesperada al crímen, al dolor, y á la vergüenza;

Exento de pecado, nadie hubiera gozado de la redencion, nadie hubiera sido revestido de Dios:

Exento de afliccion, el conflicto hubiera sido desconocido, y el cielo hubiera sido frustrado por sus consuelos:

Aún más, si el mal no se hubiese dejado ver, si los tormentos de la prueba no se hubieran hecho sentir,

Los hombres no habrian apreciado el bien, los ángeles no habrian hecho gran caso de su seguridad,

En esto se revela, el ojo de la razon, el misterio de la gracia,

Que bendice, permitiendo la desgracia, y que enseña por el misterio del pecado.

*Oh*, Cristiano, cuya curiosidad castigada ama los objetos misteriosos,

Considerándolos como sombras y eclipses del único gran Luminario,

Mira ahora, satisfecho de tu fé, estas almas que juzgan segun los sentidos,

Y que, embotadas por la contemplacion de la materia, ponen poca atencion al espíritu.

Sube un millar de escalones, y te hallarás en el aire:

Tú no puedes elevarte hasta Dios, y léjos de él todo es nada:

No conocemos la causa de nada, si no es su voluntad actual

El hombre, empezando por sí, este primero de los misterios ilusorios,

Espera á fuerza de esfuerzos, llegar del abismo de la mentira á la verdad;

Así, imponiendo á la ciencia una tarifa honrosa, avanza un paso más allá,

Y se imagina que es una cosa bella el descubrir un efecto lejano.

*Hé aquí* porque el ateo es siempre el más crédulo de los mortales,

Apoderándose con avidez del argumento más absurdo, á fin de disipar sus dudas;

Separado del fondeadero de Dios, su barca es el juguete de las olas,

La brújula de sus principios está rota, el timon de su fé está separado:

La Suerte y el Destino, antagonismo de la sinrazon, gobiernan todo por él:

La verdad está emanada de un conflicto de mentiras, y la masa de accidentes engendró el designio,

¿Con qué se asegurará, el que considera el Cáos como el sustituto del Orden?

¿Cómo puede durar el edificio de su fé? es una pirámide cuya cima está abajo.

He visto hombres que no temen á Dios, temblar por la imprecacion de una Egipcia,

Hombres que se burlan de la revelacion, adherirse á la profecía de un loco!

*Hay* interior que gusta de la forma de todos los misterios,

Pues la esperanza se mezcla al temor; ¿cómo adivinar todos sus resultados?

El huérfano mismo, que anda de noche, errante en los bosques,

Siente en medio de sus terrores monstros, un placer vago;

La vivacidad de lo que le precisa, animando el alma,

Triunfa de la aprension que lo clava y lo aterra.

Hay un orgullo solitario, cuando el corazon, en su importancia precoz,

Inscribe en sus archivos, los secretos que nadie más ha visto:

Cuando el crímen se confesó en voz baja, y que los secretos están escritos allí en rasgos de sangre:

La hija de la cabaña se enorgullece por la narracion que la ternura le confia:

La mujer del bandido, desfalleciendo de espanto, ha adivinado el crímen premeditado:

El sabio, con el triunfo en la frente, oculta su descubrimiento maravilloso;

El rústico más perezoso trabaja hasta la noche buscando un tesoro oculto.

*Es* que la vida del hombre es un misterio; nos despertamos á los dulces murmullos de la novedad:

¿Y si nos volvemos á acostar, frustrados en nuestra esperanza? dormimos para que nos vuelva á despertar.

Si los Alpes y sus Andes estuvieran nivelados, si ya no tuviesen valles,

Cuan insípida seria la faz de la tierra, desprovista de gracia y de sublimidad:

Así, despojada de todo misterio, concebida por la prevision intuitiva, la perspectiva de la existencia cuan triste seria.

Alaba á Dios, hijo de la tierra, por las misericordias inseparables del secreto,

Y porque las aromas de la incertidumbre sazonan la copa de la vida.

Alabad á Dios, sus ejércitos celestes, por las misteriosas fuentes de tanta alegría,

¿Qué seria de la inteligencia, si no quedara nada que aprender, ó el cielo en una eternidad uniforme?

*Enumerar* todos los misterios, seria contar todo lo que existe:

Es imposible agotar el tema, del cual Dios es el ejemplo y la similitud.

Toma, sin embargo, una guirnalda en el jardin,

Algunas gotas de espuma esparcidas en la catarata magestuosa.

¿De dónde somos, — á dónde vamos, — cuál es la causa de nuestras sensaciones, de nuestra razon?

¡Qué sér tan singular es el hombre!

¿En qué época el alma comunica al embrion la inmortalidad, — cuál será su suerte despues?

¿Y la muerte, debe aniquilar al idiota, sér sin voluntad?

Inmateriales en cuanto á la esencia, ¿son estas almas, unas máquinas pesadas?

Sin embargo, qué dirémos, — ¡quién adivinará el enigma!

Puede ser que el cerebro se parezca á un reloj, y que el alma sea su resorte, un mecanismo animado por el espíritu.

¿*Quién* de nosotros es bastante sutil para discernir entre la vida, el instinto, la razon;

Los árboles, los zoófitos, los animales de la llanura, los salvajes sus compañeros?

¿Goza la sensitiva de instinto, —, la pechina tiene más que la vida, —

O el perro tiene ménos que la razon, — ó el hombre-bruto más que el instinto?

¿Cuál es la causa de la salud,—y la fuente de la enfermedad?

¿Por qué mata el arsénico, y de dónde proviene la virtud de los antídotos?

Hé aquí un pedazo, — come y muérete; el término de tu prueba expiró:

Hé aquí una pocion,—bebe y vive, los límites de tus pruebas están aplazados.

¿Quién explicará el fenómeno de la hermosura? ¿la diferencia del carácter de las naciones?

¿Quién hallará la causa de la influencia epidémica de la moda?

¿La práctica, es electricidad? Sin embargo, no son sino nombres.

¿El Arte normal encadena en sus obras, el espíritu trasformado en sustancia,

De modo que la estatua, el cuadro, el poema, sean los cristales del alma?

¿Y la Filosofia rompe la materia, haciéndola sublime,

Hasta que la inteligencia traspira de los troncos y áun de las piedras?

¡*Oh Misterios!* no sois más que uno, el alma de un Arquitecto incomprensible

Reside igualmente en todos, vive y muere en todos.

Campos, bosques, ciudades, desgracias, tesoros, obras de los hombres,

Costumbres, inventos, todo lo que se ve y está conocido,

Por un pequeño espacio de tiempo, dependeis uno de otro,

Estais, sin embargo, todos en la mano derecha de uno solo, y por su voluntad, existís.

Hé aquí la respuesta del misterio, un Dios inteligible,

Aquí es el fin y el principio, la razon quiere que no se comprenda.

Así es, seria probable y justo, áun segun el débil pensamiento del hombre,

El tener por Dios á un sér del cual se aprende algo sin cesar, pero que jamás se profundiza:

Que El del cual emanan todos los misterios, en quien todos los misterios convergen,

Y cuyo trono sublime está arriba de la esfera en la cual se arrastra nuestra débil inteligencia,

Reclamase el derecho de ser más verdadero que el más verdadero de los mortales, más verdadero que la certidumbre,

Siempre supremo, el misterio de los misterios, en todos lugares, aunque personificado,

Esencialmente uno en tres, esencialmente tres en uno.

---

## LA SOCIEDAD.

*La Masa* de los hombres, ¡Oh sospecha negra! es mejor que tus temores,

Más honrada que tus pensamientos, Oh, Prudencia con corazon de hielo!

Más pura que tus sentencias, lengua austera de la Censura,

En todo más digna de amor, más digna de estimacion.

¡Cuántas fisonomías sonrientes esparcen por todas partes la luz!

¡Cuántos ángeles han atravesado tu camino!

¡Cuántas veces en tus viajes, un instante te ha procurado amigos,

Hallados, amados durante algun tiempo, perdidos, jamás lo volverás á ver!

Amigos, objetos de felices reminiscencias, pues que su compañía fué corta,

Generosos, alegres, sinceros, — cuantos rasgos atentos!

He viajado en tierra y por mar, y he frecuentado muchos pueblos,

Pero si existe un lugar privado del sol de la beneficencia, yo lo busco aún;

Unos más, otros ménos, — todos, sin embargo, reclaman su parte:

Y el que recorre el mundo encuentra la ocasion de sembrar muchas amistades.

*Confieso*, y esto me aflige, que hay almas apóstatas;

Abandonadas por sus ángeles de guardia, y entregados á la licencia del pecado, —

Hay además las almas vulgares, interesadas, sensuales, feroces,

Tan poco susceptibles de pensamientos delicados, y muertos para la virtud, —

Es imposible que el amante de lo bello, el hombre generoso y bien nacido,

Les demuestre una amistad que no sea compasion.

Es verdad que arrojados en unos moldes de fango, y perdidos en la multitud, son pocos,

Pocos, pobres de amigos, y pobres de derecho;

Antes, sin embargo, de juzgarlos severamente, y asociar su presencia á la repugnancia,

Considera las mil circunstancias que los han hecho lo que que son.

Tú no has reflexionado sobre las causas, arregladas segun sus consecuencias necesarias,

Tanto tiempo dirigidas por una energía infalible y violenta, hácia semejantes resultados:

Pues que, si cada uno de estos séres desagradables te revelase su historia,

Alegaria justas excusas, humanamente hablando;

Educacion necia, ocasiones falladas, inclinaciones naturales sin freno, —

Hé aquí lo que desanimó sus esfuerzos al bien, y los sácia del mal;

Y si estudias á fondo sus caracteres, teniendo piedad de sus tentaciones,

Sufriendo la bajeza con indulgencia, tratando su petulancia con generosidad,

Descubrirás aún algunos hermosos frutos en estos árboles secos,

Y comprenderás por que hay hombres que los alaban, y áun los quieren.

*Hé Aquí*, sin embargo, mi consejo para con ellos, Evítales, si puedes;

Pues el filo de tus virtudes seria embotado por la friccion de sus vicios,

Y hay en tí un enemigo, sea para tapar su crímen,

Hasta que, seducido por los placeres en la superficie, estés atraido en el torbellino.

Desconfia de su egemplo, — y del tuyo; desconfia de los azares de la batalla;

Pero, sobre todo, guárdate de esto, un corazon implacable.

Los peligros y las tentaciones á los cuales la presencia de los malvados nos expone son muchos;

La sombra del upas envenena, y ¿quién se atreverá á dormir en dónde se extiende?

Así es, si puedes, evítales; sin embargo, sometido á la Providencia, fiel al deber,

Si tu suerte está en medio de los de Kedar, que tu paciencia y tu silencio sean sin reproche.

*Hay* un mundo exterior, y un centro interior,

Y varios anillos concéntricos de varios tamaños en rededor mio.

Pues, ántes de todo, al rededor del hombre, — despues de su comunion con el cielo, —

Se halla la compañera hecha á su imágen, la mujer de sus deseos y de sus afecciones:

Así, os toca ver lo que amabais en la fé, desdeñando los celos bajos,

Pues que Satanás pierde mucho amor, agriándolo á fuerza de dudas,

Os toca ver que la intimidad no se apague en la indiferencia, y que la solicitud no degenere en pena,

Os toca acariciar vuestros compromisos recíprocos, unidos para la vida.

*Despues* de estos círculos concéntricos, lanzando sus rayos tan léjos,

De rueda en rueda, de mundo en mundo, — viene una tropa de niños,

Nido precioso de jóvenes y tiernos corazones, que quieren ser estudiados separadamente,

Banda de espíritus impacientes y curiosos, que es menester domar é instruir, uno trás otro,

El hombre que tiene la felicidad de poseerlos se ha creado una sociedad á parte,

Está independiente del mundo, y cuenta ménos con sus amigos:

Pues halla suficientes amigos en los lindos rostros, al rededor de su hogar.

Si busca otros, es por el amor de éstos, ménos que por su gusto.

¿No es la más agradable de las compañías? Yo diré aún, ¿hay algo más instructivo

Que los encantos nacientes de estas puras inteligencias, de estos corazones trasparentes sin mancha?

¿Qué voz es tan melodiosa como la suya?

¡Cuántos pensamientos, cuántas esperanzas, cuántas oraciones santas, cuya única fuente viene de ellos!

*Además*, este comercio dulce entre tus hijos y tú crece con ellos,

Si no faltas á tu deber, ó si tu ausencia no los ha privado de él.

Guárdalos á tu lado; críalos bien, guíalos, corrígelos, instrúyelos;

Y se su camarada de juego, el juez de sus quejas.

Entónces el jóven y la jóven querrán en tí al amigo complaciente,

Te participarán su alegría, y consolarás sus penas:

Además te revelarán sus más dulces secretos, y su esperanza estará en tu consejo,

No te ocultarán sus amores, si has ganado su confianza;

Pero, hombre y mujer, acudirán á un padre,

Conservando siempre el respeto de la niñez, el honor sin el temor;

Y en el campo de batalla, serás un Néstor, anciano justo,
Lleno de afeccion, aunque cargado de años, el amigo de todos;
Ningun secreto te será ocultado; pues si es peligroso, puede que tu sabiduría repare el mal;
Si es inocente, tu aprobacion es preciosa; es una ventaja que no se pierde.
¡Oh dicha del hogar, en el cual jóvenes y ancianos se reunen y se estiman!
Los jóvenes no están intimidados, los viejos no están enfriados; el comercio está sin reserva!
¡Qué refugio para un hijo ó una hija, si el mundo los maltrata!
¡Cuánta confianza y amor, en el corazon, en el hogar de un padre!
¡Ay! — qué vacío, qué amargura para vos, padres, madres, hijos,
Que andais errantes en el mundo, que amais aquí y allí, extraños á la afeccion doméstica.
Una vida sin cuidados, es quizas la causa, pues los años vuelan;
Quizas la austeridad, la injusticia, marchitó las afecciones ó l es dió mal pliegue;
Entónces, por causa de sus humores mal surtidos, no se comprendieron;
El niño creció sin amor, respirando la atmósfera del temor;
El jóven mal criado, renunciando al temor, hizo una liga con la astucia;
Desde entónces, estos séres se hicieron enemigos jurados, en vez de amigos íntimos.
¿En dónde hallar la causa mutua? Desenterrad, y matadla:
¿Y el remedio, el simple remedio? Un relámpago recíproco de amor.
Padres, juzgadme; hijos, prestad atencion á mis consejos;
Vengo con una ofrenda en cada mano, á conciliar los adversarios;
Pues que es imposible que el hombre tenga mejores amigos que los que Dios les ha dado,
Así es, el que ha despreciado el don, ha desdeñado lo que ignoraba.

Volveos juiciosos, — (yo hablo á los hijos) — y obtened la amistad de vuestros padres,

Cultivad su atencion, buscad su honor, velad, como Jafet, sus defectos:

Volveos juiciosos, — (hablo á los padres,) — ganad á vuestros hijos, haced de ellos vuestros compañeros,

Acariciad sus conversaciones razonables, y no los mireis con aspecto frio.

Sabed que la amistad de un hijo es la flor más rica de la sociedad,

Este diamante no tiene precio — es raro que se vea.

*El Tercer Círculo* en las aguas, uno de los anillos del ónice,

Zona ancha y definida, encierra todo el parentesco:

Es una tropa de diversas tribus, dispuesta bajo diversas banderas;

Intimos y extraños, conocidos y queridos, ú objetos de aversion:

Unos queridos por su mérito, honran á sus padres, y obtienen en cambio el honor del parentesco,

Los otros, despreciando sus deberes, son á la vez su carga y su oprobio.

Ten cuidado, la Providencia divina ha apretado las familias con sus lazos,

A fin de que se asistan recíprocamente, y sufran juntos; son fuertes cadenas

En tu prosperidad, los amigos son siempre más queridos, pero en la adversidad, confia en tus parientes;

Estos son el órden establecido por Dios, aquellos son escogidos por el hombre:

En los parientes hay ménos calor, en los amigos ménos verdad,

Estos presentan más superficie, aquellos más profundidad.

*Al Contrario*, hay muchos amigos que son acogidos con placer, y que lo merecen,

Se les saluda con alegría en las montañas, se les regaña por que vienen rara vez.

Objetos de los recuerdos de la niñez, de estas amistades de clase que han prosperado hasta los cabellos blancos,

Los veteranos se rejuvenecen, y rien de sus maldades de colegio;

Tales son tambien, aunque en cabeza de la lista, los que quieren á tu padre

El amigo de tu padre, y el tuyo, que te ofrece un amor probado:

Tales son tambien los corazones bien nacidos, que has conocido demasiado tarde,

Aunque te apresures hoy en apreciar su valor, aprovechando los momentos:

Tal es tambien el pastor fiel, que trae la paz á tu casa; —

Saluda con cordialidad á este excelente hombre, — y que tus hijos lo bendigan!

¡Cuántos pensamientos! ¡cuántos pensamientos! — ¿cómo apoderarse de todos?

Los mejores tienen siempre el vuelo rápido, los más insípidos se quedan atrás.

El sujeto es vasto, y mi alma es uno de estos bosques del oeste,

En donde las bandas de palomas vienen como nubes, y doblan las ramas gemidoras;

Vienen á descansar, luego vuelan, — dirigiendo su vuelo hácia otros climas,

Y me dejan en paz, exento de pensamientos importunos;

No me atrevo á detener estos fugitivos: La Sociedad, vasto sujeto,

Me expondria á emprender muchas reflexiones banales, fastidiosas y monótonas:

De los sabios consejos, de los avisos animados, de las experiencias que se adquieren á costa suya,

La irresolucion loca de la vanidad, el brillo falso del orgullo, —

La economía, moneda del pobre, — la extravagancia, abismo del rico,

Luchas peligrosas contra los buenos, monerías insensatas de los malos,

Circunstancia, costumbre, simpatías, antipatías, conversaciones de todo género,

Los placeres necios, los disgustos de la voluptuosidad, los conflictos, el tumulto del mundo, — Los consuelos domésticos, las miserias de la corte, los hilos de araña de la etiqueta:

La hipocresía de la política, la esencia de la impostura, — la ociosidad, los negocios, el recreo, —

El catálogo de los deberes, el tiempo, el lugar, la razon,

Y los menores colores del carácter, lo que se hace, lo que no se hace, lo que está mal hecho, —

Todas estas cosas, y várias más, ideas que se apresuran,

Planan en los aires en mi derredor, como abejas que vuelven, por la tarde á la colmena.

Si no hallas un objeto es preciso crearlos: estas semillas son los dientes del dragon:

Los pensamientos que se siembran se vuelven cáos, y el campo que llenan es el mundo.

Varios sabios han trazado el camino, se han servido de la hoz;

¿En dónde hallan un rincon ahora, en el cual nadie ha atado las haces?

Así, otros cosecharán: yo espigo y recojo, hé aquí todo:

Estas pocas espigas, es lo poco que queda de la cosecha social, que ha madurado.

---

# LA SOLEDAD.

¿*Quién* ha conocido á su hermano? ¿Quién lo ha visto gozar de una libertad sin trabas?

Es el que ha vigilado sus acciones en la sombra de la Soledad.

Recorremos el mundo con dominó, variando nuestros caracteres y nuestras costumbres,

Llevando un disfraz doble, Jano social, rodeado de espectadores:

Yo no hablo del hipócrita, no se trata de fraudes voluntarios,

Pero de este cambio rápido del cual no tenemos idea, y que el hombre virtuoso siente mejor que quien sea.

Alma obra sobre alma; y nadie está libre sino cuando está solo;

Que te observe un perro, es bastante; su observacion te molestará.

La posesion de sí mismo, no está nunca completa, en presencia de la inteligencia ajena,

Ella no es un resultado natural, es un beneficio de la educacion.

La presencia de un segundo espíritu reprime necesariamente el tuyo,

Y haciéndole perder el equilibrio, se mueve por un violento esfuerzo.

El que siente que lo escuchan, se vuelve cuidadoso;

La persuasion de que te acechan, te obliga á tener cuidado:

Y el árbol humano sensitivo se contrae al tacto, como la mimosa,

Languideciendo como una planta que se muere de sed, y que pierde la mitad de su vigor.

Hay antipatías que nos hacen evitar la multitud, y simpatías que nos atraen al pequeño número,

Pero el espíritu mercantil ha destruido aquellas, y no toma parte ninguna en éstas:

Miéntras que, segun la viva aprension de una inteligencia sutil y espiritual,

Las antipatías atormentan, las simpatías oprimen, y la soledad está tranquila.

*El* que vive solo se cuida de los demás,

Pero los que viven en la sociedad no piensan sino en sí mismos.

Es verdad que en la vida solitaria del anacoreta hay una apariencia de egoismo,

Pero sondea sus pensamientos, — van léjos, soñando sin cesar en el mundo:

Y cuando el hombre frecuenta regularmente sus semejantes, creemos que es generosidad,

Pero estudia su carácter, de dia y de noche, el objeto de sus pensamientos es él mismo: — El mundo, invitándolo á los placeres, ó provocándolo sin piedad al trabajo,

Está lleno de rivales inquietos, de los cuales cada uno tiene su interes personal;

Y jamás voluptuosó, entregándose á la disipacion, ha entretenido pensamientos que no fuesen egoistas.

El ermitaño, siempre tranquilo y contemplativo, nada tiene que disputar:

¿Quién será el objeto de su contemplacion? — ¿él mismo? motivo débil para un pensador.

El ha expulsado la locura, y se mantuvo léjos de los cuidados; tiene pocas necesidades;

Dios y el alma, hé aquí su excusa, excusa válida, para la soledad:

Pero llevó á su celda los sentimientos casi apagados de la humanidad:

Allí descansaron, y se restablecieron; y suspiró por sus semejantes.

¿*En dónde* está el sabio, el hombre virtuoso, que no haya buscado la soledad, á fin de cultivar allí el pensamiento,

Y dar á luz los frutos preciosos del valle secreto del retrete?

Bosque de Aricia, tus sombríos espesos perfeccionan la sabiduría de Numa,

Jardines tranquilos de Vaucluse, alimentais el amor de Petrarca;

La soledad formó á Cincinato, madurando el héroe y el patriota,

Y aprendió á De Stael, en la humilde Bastilla, á conocerse á sí misma;

Ella entretuvo la piedad de Gerónimo, ella maduró los trabajos de Agustin,

Y dió al augusto Cárlos, en vez de aspiraciones de gloria, la religion.

Tú, que Escipion alabó, que Alfredo puso en práctica,

Tú que inspiraste la elocuencia de Demóstenes, y que nutres el genio de Milton,

Tú que animaste el celo, alimentaste el genio, descubriste los misterios de la ciencia,

Favoreciste el arrepentimiento, avergonzaste á la locura y llenaste el hombre virtuoso de los consuelos de la paz, —

Testigos los justos y los sabios, y todo lo que es puro y perfecto,

¡Oh Soledad, cuánta verdad es, que eres la nodriza de la grandeza!

*Basta;* — el sujeto es vasto; que un hierro candente corte los cuellos de esta Hidra:

¿Cómo alejar las masas de pensamientos que este cadáver atrae?

No, — nada se puede imaginar que no haya sido dicho en la Soledad;

Muchos sabios han demostrado, han publicado sus defectos y sus ventajas:

Nada tengo que añadir, — no quitaré nada; es bastante; todo se ha dicho:

Observa, sin embargo, esta regla, esta distincion entre los hombres.

*Hay* ocurrentes pomposos, solemnes, oraculares;

Síguelos de cerca, y verás que en la soledad, son unos necios.

Hay burlones sin cuidado, cuyo pasatiempo es la sociedad;

Solos, ¿qué son? — serios, sabios, pensativos.

¿Por qué? unos y otros son actores, si no es en la soledad,

Allí es donde viven tales como son, y que todo es sincero:

El necio, sin embargo, merced á la énfasis de sus discursos, quiere pasar por sabio,

Y el sabio, los dias de fiesta y de placeres, se divierte con una simpleza, las delicias de un necio.

Hé aquí la regla; el que afecta tanta gravedad es más ignorante y más superficial,

Que los que rien mucho, y que rien á carcajadas, dichosos en ocultar lo que saben.

*En cuanto* á tí; ama la Soledad, pero sin exceso, sin morosidad:

Amala por sus tesoros, y no por orgullo.

Allí, léjos de la multitud, una voz dulce y sutil te consolará,

Es el dulce murmullo de la verdad, la conciencia lo entiende, y sus ecos lo repiten:

Allí, desenredarás las emociones del corazon, madejas enredadas,

Y compondrás las redes de la utilidad, descansando de tus deberes por algun tiempo;

Allí, escucharás la ciencia, y gozarás de los frutos del estudio,
Pues la Soledad se regala de una infinidad de pensamientos;
Allí, sentado, te entregarás á tus fantasías,
Y la rica poesía de la existencia dorará el plomo de sus inquietudes;
Allí, cuando pasees á orillas del mar; bajo felices estrellas,
¡Cuántos proyectos de beneficencia nacerán en tu corazon!
Llorarás en la Soledad, — rogarás en la Soledad,
Cantarás en la alegría de tu corazon, exaltarás el beneficio divino de la Soledad.
¡No te demores! — es el sendero de la Sabiduría;
Dios bendiga tu viaje; te entrego á la Soledad.

---

# EL FIN.

*Una Neblina*, ideas vagas y lejanas, velan todos los principios,
Y el viajero se pone en camino, lleno de una multitud de pensamientos,
Ygualando la esperanza y el temor, buscando el órden en el cáos,
Un sendero secreto entre las arenas, que parecen interceptarle el paso:
Entónces se apodera del hilo, desenreda la madeja confusa,
Y se apresura á ensartar osadamente el laberinto que está delante de él.
Así, aunque titubee en la oscuridad, la luz alumbrará sus pasos,
Camina con la cabeza erguida, ferviente en la fé, y las dificultades se desvanecen á su aspecto,

El único relámpago de su espada disipa estas sombras enemigas;

Lleno de confianza, altanero por sus sucesos, sale vencedor y marcha á la victoria.

*No Hay* medio que no esté cargado de penas, — dos veces más léjos, — ¡qué pesar!

La Diligencia tiene la muerte en el corazon, el pié de la Empresa fué pisado:

Lo que el celo habia empezado, corre gota á gota, y la naturaleza nada puede.

Entónces el valor moral es una necesidad, es preciso que luche contra la reaccion animal,

Es preciso que combata, y aunque no le quede más que un puñado de soldados; aunque débil, es preciso que persiga.

Adelante, peregrino intrépido, aún una legua,

Cada paso ata nuevas alas á tus piés triunfantes.

*Todo Fin* es dicha, consumacion gloriosa de un designio,

Los peligros han pasado, los temores no existen ya, el viaje ha concluido;

Y el peregrino descansa, vuelve despues de todo, á su hogar:

El artesano es digno de su salario: el objeto conseguido, el premio se ganó:

Durante las fatigas del trabajo, durante la agitacion de la carrera,

Los tendones han sufrido várias veces, y poco faltó para que rehusasen el conflicto;

Pero hoy, todo está tranquilo, una hora deliciosa pertenece al reposo: — Reminiscencia tranquila del bien, perspectiva calma de la dicha.

La esperanza sonreia al partir, el temor se entristecia á medio camino,

Pero el dulce goce, por fin ha venido; la cosecha está segura, está salva.

Lo que jamás podrá ser: los hechos, sólidos, inmutables, son unas pirámides:

Una cosa hecha está grabada en la roca, con una pluma de hierro.

La incertidumbre no es ya un espanto, la prueba está completa,

El accidente no ofrece obstáculo al cumplimiento, la obra está acabada.

Así el fin la coronará, con gracia, merced á la piedra angular,

Y el edificio se regocijará en su corona: paz, paz, al arquitecto.

*He escrito*, como los del tiempo antiguo, en estilo significativo y sentencioso,

Muchas cosas que conciernen á este mundo y al otro, multitud de hechos é imágenes.

Si me juzgais, espíritus esclarecidos, que sea con benevolencia, sin pasion;

Pues á menudo se arrepiente uno de las palabras de cólera y odio.

Profundos sueños y lecturas superficiales, imágenes que se chocan al rededor del argumento,

El órden desapercibido en la confusion de las ideas: este testimonio es verdadero.

Se debe á las Santas Escrituras los sugetos sagrados, las palabras de dicha, la sabiduría;

Miéntras el ala de la imaginacion, esta golondrina, cruzaba estas aguas profundas.

Dirás, sin embargo, con un tono sutil, — Ha dado un nuevo lustre á verdades antiguas,

Pero cuando parecia formarlas nuevas, ¿era falsa la novedad?

Puede ser nuevo lo que es verdadero, pues que mi sabiduría es jóven.

*Sin embargo*, he hablado lo mejor que pude, segun las misericordias que Dios me ha concedido,

De cosas sublimes, profundas, célebres, del Mal y del Bien.

He hablado de errores que simulaban la Verdad, y de alimentos saludables unidos al veneno;

De Utilidades imprevistas en las cosas más humildes, y de los complós profundos del Orgullo:

He alabado la Sabiduría, te ofrecí los consuelos de la Esperanza, he demostrado la locura de tus murmullos;

He indicado los peligros de la Influencia, y te he alejado de los terrores de la Ambicion.

Te hice ver tu servilismo á la Ley: sin embargo, te he aconsejado de ocultar tu Humildad;

He corrido las cortinas de la Memoria; y he vuelto á hacer la cama del Reposo.

He dado á la Experiencia una hora de sangre fria: y al Carácter, un aprecio severo:

La santa Cólera, sublime en su justicia, ha condenado el Odio.

El Rezo ha expresado la voluntad de Dios, sirviéndose de las palabras saludables que nos ha dado;

Y el celo, unido al fervor bienhechor, se ha aunado con la Discrecion.

Te dije que nada es Bagatela, ni siquiera la risa del Recreo;

Te introduje en el Cortejo de la Religion, y el nombre de un Dios en tres personas te deslumbró.

El Pensamiento ha confesado sus terrores desapercibidos; y la Palabra ha revelado sus triunfos;

He celebrado la excelencia de los libros; y he hecho el elogio de una carta escrita á tiempo;

Las Riquezas no fuéron olvidadas, sea que se honren, sea que se desprecien:

Los Inventos ocupan un rango inferior, pues que todas las cosas vienen de Dios.

He desdeñado el Ridículo: el amor á los Elogios no me ha envilecido; me conocia á Mí mismo;

He defendido con fervor, la causa de los Animales que sufren por el pecado del hombre.

Entónces, me elevé hasta la Amistad; me he inundado de Amor y de ternura;

He conocido la pureza del Lazo Conyugal; y he bendecido la sonrisa de los Niños.

Además, sea petulancia, sea orgullo, pueda ser que haya hablado mal,

Mi pensamiento fué la Tolerancia, con respecto á todas las faltas;

Muchas faltas, difíciles de soportar, han sido la fuente de mis Dolores,

Muchas virtudes, dulces de contemplar, son para mi alma, una fuente de Gozo.

*Así*, durante algun tiempo, dejándote en el Gozo, no me atrevia á romper el encanto;

Me ocupaba de otros pensamientos, yo componia otros libros.
Al cabo de varios dias, sin embargo, vinieron las reflexiones,
Un pensamiento me vió en el traje del pasado,—¡y hé aquí! una legion sobre sus trazas!
Las bandas se apresuraban,—no podia combatirlas, ni huir de ellas, —
Y, prisionero de los pensamientos, me condujeron á su tienda.
*Entónces*, te rogué me acogieras, y escucharas mis avisos sinceros;
Pues que tenemos un Amigo, que el Tiempo no puede variar.
Hablo de mi comision, sintiéndola gravada en mi corazon,
Y no pude callar, enaltecí mi oficio.
El Misterio habia dejado sus ecos en el fondo de mi alma, y revelé sus secretos;
De allí, me aparté á fin de juzgar al hombre, que es responsable de los Dones que hace.
La Hermosura, noble tésis, ofrecia á mis cantos, un mundo de delicias,
Derivando toda su gloria de Dios, el orígen del alma.
El Renombre, y la Lisonja vino como Agag;
No era mas que la borra repugnante de la copa inspiradora:
De la Lisonja nació su adversario duro y estúpido, la Negligencia;
Y el porte complaciente y sereno de la Satisfaccion, cuya sonrisa encanta la Tristeza.
La Vida, toda elasticidad y luz, y la Muerte, silencio sombrío,
Condujeron el alma á la Inmortalidad, morada última del hombre.
Entónces, se pasó en revista una banda triple
Las Ideas rápidas, los Nombres sonoros, las Cosas gimiendo bajo el peso de sus armas:
La Fé habló de sus hechos, rodeada de sus hermanos,
Y la Honestidad se defendió con la boca abierta.
La vida Social, vista en el pasado, tenia muchas verdades que decir,
Y entónces te confié á la Soledad, madre de la Sabiduría.

*Amigo Mio*, mi discípulo, amante de lo verdadero, mi igual, mi compañero querido,

Hago mucho caso de tu favor, y tus simpatías me son caras:

Sin embargo, si tu corazon no está de acuerdo con el mio, sabe, hermano mio,

Que no solicito la sonrisa de la aprobacion, y que no temo las amenazas de la censura.

Muchos pensamientos, sobre una variedad de temas, nos han procurado agradables momentos;

¡Pero, Dios sea alabado, él que sólo da la inteligencia! El sólo basta á todo.

Cualquiera que haya sido el tema, es por la oracion que vinieron los pensamientos:

¿Temeria por consiguiente, la mirada del hombre, si Dios me ha favorecido? —

Digo esto sin vanidad; es un tributo de agradecimiento y de ternura, —

Lo digo sin arrogancia; es un humilde homenaje á la justicia;

Dios ha bendecido mi alma, y le ha enseñado muchas verdades;

Y yo, el eco de Dios, te he repetido algunas, sincero, á pesar de mi debilidad.

Aun cuando la ignorancia y el error, manchasen las lecciones que me ha confiado,

Si me estoy firme, mi propio maestro me aprueba, si yo caigo, me reprende.

Si me amas, bendíceme; si no, yo te bendeciré;

Si apruebas, observa mis palabras; si no que tu amistad me instruya.

La mezcla de muchos pensamientos egoistas me ha apartado de mi noble objeto;

Muchos motivos me han tentado á trabajar para el orgullo y la gloria:

¡Ay, sí! como otros más malvados ó más estimables que yo, he amado el honor y la gloria;

Pero hoy, yo los odio y les temo, como si unas víboras se pegasen á mis manos:

Scévola quemó una y otra, la mano y el crímen; pero Pablo arrojó la víbora en el fuego:

La sacudió, y no sintió mal ninguno: ¡así sea! los abjuro!

Así, si quieres censurar, censura — pero sin impaciencia, sin dureza;

Si quieres alabar, se sincero, se justo: yo trabajé para Dios y la virtud.

FINIS.

mf
N. D

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 410